

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES HORIZONS PÉRIPHÉRIQUES : RÉCIT DE VOYAGE AU MAROC

SUIVI DE

L'ÉCRITURE DES HORIZONS

MÉMOIRE-CRÉATION

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

DAVID GROULX

OCTOBRE 2009

# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

## Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

En premier lieu, j'aimerais souligner ici le travail exceptionnel du voyageur et de l'écrivain qui a dirigé ce mémoire, Mr. André Carpentier. Il a su user de rigueur, de patience et de franc parler tout au long du processus de création afin de mener ce texte à une forme plus épanouie. Je lui dois une entière reconnaissance.

J'aimerais exprimer également ma sincère reconnaissance à Mme Jacinthe Martel, professeure au département d'études littéraires de l'UQAM, qui, tout au long de la rédaction de ce mémoire, m'a encouragé et soutenu professionnellement. Mme Martel s'est révélée être une alliée incomparable dans ma démarche universitaire. Merci également à la professeure Rachel Bouvet dont l'apport intellectuel n'est pas négligeable. Merci au MEL pour avoir financé en partie mon projet grâce au programme de bourses à la mobilité.

Je ne remercierai jamais assez Mme Micheline Tanguay, ma mère, pour m'avoir appris la lecture et avoir encouragé chez moi cet art de rêver et de créer qui s'acquiert si durement. J'aimerais souligner à cet effet l'appui inconditionnel de mes amis intimes, Jean-David Lupien et Jean-Christophe Lessard. Merci à Christine Lalumière pour sa patiente révision et ses bons conseils. Merci à Marie Pier Jolicoeur, nos échanges intellectuels ont en partie inspiré ce mémoire.

Aussi, j'aimerais exprimer ma gratitude à l'endroit du professeur Farid Zahi, pour l'accueil reçu au Maroc, ainsi qu'à l'endroit de tous les Marocains qui ont fait partie de mon périple. Parce qu'ils ont rempli ma vie de souvenirs inoubliables, merci aux compagnons de route Samuel Michalon, Zineb Bhabby, Charles Gagnon et Virginie Aubin. Le retour au pays natal étant un autre voyage qui comporte son lot de bonnes surprises, j'aimerais enfin remercier Marilyse Julien qui, durant les derniers mois de rédaction, a fait de mon quotidien une source inépuisable de joie.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	V
PROLOGUE.....	1
PREMIÈRE PARTIE : LES HORIZONS PÉRIPHÉRIQUES : RÉCIT DE VOYAGE AU MAROC .....	6
LA FIN DE CASABLANCA.....	7
<i>La cité blanche</i> .....	10
<i>Une seconde Casablanca</i> .....	14
<i>Inspirations du coeur</i> .....	16
<i>Arythmies et palpitations</i> .....	18
<i>Un autre Maroc</i> .....	21
<i>La fin de Casablanca</i> .....	26
<i>Fès médina</i> .....	29
LES DIEUX S'ENNUIENT À MARRAKECH.....	32
<i>Toucher le centre</i> .....	34
<i>Flâneries</i> .....	38
<i>Caroline,</i> .....	41
<i>Post-scriptum</i> .....	43
<i>Différents paradis</i> .....	44
<i>Chère Marie,</i> .....	48
<i>Pauvres chinois</i> .....	50
<i>Légende urbaine</i> .....	51
ALENTOURS .....	53
<i>Les yeux de Fatima</i> .....	55
<i>La longue marche</i> .....	57
<i>La complainte du touriste décadent</i> .....	58
<i>Amerzou</i> .....	62
<i>Caroline,</i> .....	64
<i>L'envers du soir</i> .....	66
<i>En l'attente de M'Gouna</i> .....	68

<i>Salut Marie</i> .....	70
<i>Réinventer le voyage</i> .....	72
<i>Chère Caroline</i> .....	75
<i>Les chants autochtones</i> .....	77
<b>LES HORIZONS PÉRIPHÉRIQUES</b> .....	79
<i>Un courriel de voyage intéressant extirpé de la masse de courriels quelconques</i> .....	81
<i>L'éternelle crise du « petit lunch avant de partir »</i> .....	84
<i>Une question de temps</i> .....	89
<i>Troisième Casablanca</i> .....	91
<i>L'ivresse au bord</i> .....	95
<i>Le chant des vagues</i> .....	96
<i>Caroline</i> .....	97
<i>La mer ville</i> .....	98
<i>Chez nous</i> .....	100
<i>La fin de Casablanca</i> .....	104
<b>DEUXIÈME PARTIE : L'ÉCRITURE DES HORIZONS</b> .....	106
<i>Sortir d'ici</i> .....	107
<i>Replis et Contacts</i> .....	110
<i>De la déprise à l'horizon</i> .....	114
<i>Récit mondain et récit de voyage littéraire</i> .....	124
<i>Une question de fidélité</i> .....	127
<i>Devant ce qui déborde</i> .....	134
<i>Itinéraire et ressouvenance</i> .....	135
<i>Horizons et silences</i> .....	138
<i>L'écriture en quatre temps</i> .....	141
<b>ÉPILOGUE</b> .....	148
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	149

## RÉSUMÉ

L'objet de ce mémoire consiste en une réflexion sur les enjeux éthiques et esthétiques du récit de voyage contemporain par le biais d'un récit et d'un essai. La première partie du mémoire présente le récit d'un voyage de quatre mois effectué au Maroc en septembre deux mille huit. Témoin d'une rencontre avec l'étrange et l'étranger, il brosse sous forme de tableaux des scènes vécues par son auteur en périphérie des lieux – physiques, psychiques, symboliques – généralement connus et reconnus. Récit d'un voyageur sensible qui graduellement voit mourir ses rêves et naître un réel qui le surpasse, quête de sens autant que quête de centre, *Les horizons périphériques* propose un parcours narratif elliptique tout en brièveté, avec ses allées et ses retours. Il rend compte d'une expérience du monde qui est à la fois celle du saisissement et du dessaisissement.

Afin de définir le récit de voyage comme pratique spatiale et textuelle, la deuxième partie du mémoire prend appui sur les théories du paysage et de la géographie humaine (Cauquelin, Scariati) de la socio-psychologie (Christin) et de la littérature (Blanchot, Collot, Michaud, Pasquali, White), et se positionne en regard de diverses postures d'écrivains (Bouvier, Kerouac, Hesse, Segalen). L'acte de voyager allie désir d'ailleurs et désir de présence, ouverture et fermeture psychologique du sujet à l'altérité, et confrontation de l'imaginaire et du réel. Son trajet ainsi que celui de la ressouvenance se définissent à la fois comme un parcours déceptif, erratique et multiple qu'il conviendrait de représenter par la forme littéraire du fragment. Cette forme permettrait d'exprimer l'horizon du monde et du sujet ouverts par le voyage grâce à ses paradoxes fondamentaux : diachronie/synchronie, continuité/rupture et composition/décomposition. À la lisière de l'objectivité et de la subjectivité, l'écriture de voyage recherche une distance adéquate par rapport à son objet, quête qui s'opère à travers le temps et à travers l'utilisation de divers matériaux d'écriture.

MOTS-CLÉS : RÉCIT DE VOYAGE, EXOTISME, PAYSAGE, FRAGMENT, ÉCRITURE.

## PROLOGUE

Il y a deux ans, j'entrais dans le bureau de René Lapierre qui donnait le séminaire Méthodologie et projets/création et je lui présentais mon projet en ces termes : « Je veux défaire ce que j'ai fait dans mon premier roman ». Cette simple phrase était beaucoup plus porteuse que ce à quoi je m'attendais. Et c'est avec le recul que, maintenant, je peux en constater l'entière signification. Mon premier roman, *Les Chevaux d'écume*, était en quelque sorte un anti-récit de voyage. Il se présentait comme l'histoire d'un homme recevant des lettres, chez lui, d'un de ses amis en voyage. Ces lettres de voyage, non seulement provenaient-elles d'un ailleurs imaginaire, mais se révélaient, au courant de l'intrigue, écrites par son destinataire, qui était resté dans son appartement.

Un peu comme ce destinataire-destinataire, à l'époque, je n'avais jamais voyagé. J'avais investi une signification mythique dans l'ailleurs, en laquelle je croyais dur comme fer. Dès mes premiers voyages, j'ai réalisé que le roman que j'avais écrit comportait une large part d'illusion sur la mouvance psychique du voyageur, ses transformations, ses états d'âme. Le but de mon prochain récit, me disais-je au début de ma maîtrise, serait de briser à la fois cette illusion de l'ailleurs, en investissant un lieu réel, et la forme du récit traditionnel – intrigue, linéarité, etc. J'ai donc choisi d'écrire un roman qui s'intitulerait *Carnets de Méduses*, dans lequel figurerait une héroïne découvrant le Maroc, d'abord par ses côtes, et ensuite par ses habitants. À la fois un récit de deuil et de découverte, il devait exprimer le mouvement de mort et de naissance que provoque le voyage tout en portant la problématique de la lisière comme lieu psychique (entre l'ici et l'ailleurs, entre acceptation et rejet, entre réalité et fiction) et comme lieu physique (la côte, lisière entre l'eau et la terre).

Dans le but de concrétiser ce roman, je devais refaire, en quelque sorte, le trajet de mon héroïne et me rendre au Maroc pour quatre mois, afin de rendre mes observations plus exactes. C'est que je croyais encore que la déduction me serait favorable, qu'en allant en voyage, j'allais confirmer les images mentales que je me faisais, le décor que j'avais imaginé pour mon héroïne. Ses états d'esprit, également, pensais-je, seraient attestés par mes expériences là-bas. En fait, ce fut un leurre complet. Dès mon arrivée à Casablanca, le récit d'Hélène et ses constatations à propos du Maroc m'ont paru non seulement superficielles mais, encore plus, complètement fausses. C'est que, à la lecture des livres et des récits de voyage des autres – Kerouac, Loti, Le Clézio –, je n'avais pu prendre en compte l'ampleur de l'écart entre mes conceptions et la réalité. Heureusement, grâce aux conseils de mon directeur André Carpentier, j'écrivais parallèlement à ce projet des notes dans un carnet sur mon voyage lui-même et sur le pays visité, de façon à pouvoir écrire, quand je le voudrais, un vrai récit de voyage.

Dès les premières confrontations avec le Maroc physique que j'habitais nouvellement, le projet *Carnets de Méduses*, qui comptait déjà une cinquantaine de pages, et un autre projet aussi, de contes sur le Maroc, furent complètement chassés. Toujours me restait-il l'idée du travail sur la côte, le littoral. Mais du pays visité, qui n'est pas du tout principalement axé sur la côte, je n'ai pas vu beaucoup l'eau. Des côtes cachées par des immenses panneaux à Casablanca aux côtes inhabitées – où il est impossible de rester longtemps –, en passant par celles coupées de la vue par les remparts d'Essaouira, la vie littorale que j'imaginais au Maroc a complètement été démentie. D'autres choses sont venues m'étreindre, me surprendre, et déplacer mon centre d'intérêt et d'attention. Entre autres, il y eut la pauvreté, ma propre naïveté, la sécheresse du paysage, l'incompatibilité ressentie envers le système de croyances des musulmans, qui, jusque là, m'avait semblé acceptable.



Il fallait que je renverse complètement la vapeur de mon processus de création et que j'accepte de ne pas trouver ce que je cherchais dans ce voyage, que j'accepte de lâcher prise et de me laisser créer par ce voyage qui me forgeait chaque jour au gré des rencontres, des échecs et des « dépaysements ». Ce fut dans les carnets que l'activité me parut la plus intense. À côté des notations journalières, se dessinaient des textes à la deuxième personne du singulier. Ces textes, relatant des événements passés mais encore inassimilés, jouaient un rôle à la fois d'expulsion, de mise à distance du vécu, d'exorcisme d'événements déplorables, mais également se voulaient une source de compréhension, un message de tendresse à un destinataire : moi en tant que voyageur.

Le récit est donc né de ces adresses au voyageur, dans le but de le calmer, de rendre clairs des moments d'étrangeté, de panique, de révolte. Cette voix deviendrait plus tard celle de la ressouvenance, de l'après-coup, et en engloberait les moments subséquents de regards en arrière. J'utiliserais une narration à la première personne pour la description d'instantanés et de scènes qui me sembleraient plus près de l'expérience immédiate du voyage. L'individu voyageur qui se démène, qui se protège, qui ironise, qui cherche à garder le fil par tous les moyens dont il dispose. De retour du Maroc, j'ai tenté d'établir une lecture de toutes ces expériences, qui formaient un amas incompréhensible. Puisque l'ensemble me dépassait, j'ai décidé d'en faire une lecture par les côtés, ou plutôt les à-côtés, par ce qui se retrouve en marge du voyage. Voilà où est née l'idée de la périphérie.

Dans le récit, la périphérie est incarnée sous ses différents aspects. Tantôt une problématique, elle se veut la métaphore d'une relation physique et psychique à la terre étrangère : la périphérie est alors cette « zone d'insécurité où les codes habituels ne sont plus d'aucuns secours, où le sujet reste seul face à ses propres interrogations,

[...] en proie à l'inconnu<sup>1</sup> » dont parle Rachel Bouvet dans son essai *Pages de sable*. Elle désigne également une sensation de rejet, de ne pas habiter l'espace, d'être extérieur psychiquement aux moments qui devraient, selon toutes les attentes, provoquer un état de fusion mystique. Un jour, une amie me dit ceci : « J'étais sur le bord de la Seine, exactement au lieu dont j'avais rêvé depuis des mois, incapable de me détendre, ni même d'en profiter un peu. Je me disais : « Je devrais être heureuse. Tout est là. », mais c'était impossible. Je n'ai pas parlé de ce moment à grand monde. J'avais honte d'en parler, c'était pour moi comme un échec. ». C'est un peu pour elle, et pour tous ceux qui, comme moi, avaient honte de briser le silence sur le voyage que j'ai choisi cette perspective.

D'un autre côté, *Les horizons périphériques* se voulaient une lecture du Maroc par ses lieux périphériques. Tout ce qui, par définition, ne fait pas partie du centre (ou centre d'intérêt) d'un lieu visité. J'ai donc axé ma création sur les non-lieux (gares, trains, supermarchés, stationnements), sur la périphérie des centres (abords de la médina, lieux entre les villes), et également sur l'idée de lieux-lisières : la côte, le désert. La recherche du centre des lieux (centre symbolique, centre géographique) devait également composer une problématique importante. La présentation de ces types de lieux n'est pas, comme tout le reste, systématique :

*Il me semble qu'aujourd'hui trop de créateurs pensent qu'il suffit de transposer leurs réflexions en systèmes formels, c'est-à-dire d'illustrer leurs pensées par des correspondances terme à terme. Ce qui donne à leurs projets plus de désuétude que d'efficacité. La transsubstantiation du concept en forme, l'œuvre, implique le transit par ce lieu d'alchimie qu'est le corps. En imaginant le concept comme un ciel et la forme comme la terre, on sent bien que leurs coïncidences s'enracinent dans la pénombre<sup>2</sup>.*

---

<sup>1</sup> Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ Éditeur, 2006, p. 15.

<sup>2</sup> Michel Corajoud, « Le paysage c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent », dans François Dagonet (dir. publ.), *Mort du paysage? Philosophie et esthétique du paysage*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1983, p. 51

C'est avec cette sensibilité, cette alchimie du corps que j'ai tenté de travailler. Quelque chose de vivant devait guider la lecture des lieux et mes choix formels. Je me suis déplacé de manière instinctive à travers cette thématique, ces contraintes.

D'une autre façon, la périphérie se voit désigner, dans *Les horizons périphériques*, des moments durant le voyage. Moments lisière et qui, du reste, en constituent souvent largement la trame centrale : ce sont les arrivées et les départs, les débuts et les fins du voyage. Montrés dans leur pluralité, le début et la fin élargissaient leur spectre à autre chose que la descente et la montée dans l'avion. Ainsi, tout ce qui compose une mort ou une naissance d'un nouvel individu voyageur dans le texte, tout ce qui témoigne d'une relation renouvelée au voyage, au lieu, forme symboliquement un nouveau départ, d'où la constellation de départs et d'arrivées du voyage.

Essayer de comprendre mon voyage, son centre et son intérêt principal, par l'étude de ce qui le borde, de ses pôles de tension et de ses contours, voilà le projet que je me proposais d'entreprendre avec *Les horizons périphériques*. Non pas d'en faire le tour, mais de me situer sur son bord, de me détendre au lieu de ses commencements et de ses achèvements. Parce que le voyage est un horizon, un spectre de possibles, parce qu'il doit le rester, et parce que son expérience est celle de la fragmentation, j'ai choisi pour l'écrire, la forme du fragment.

PREMIÈRE PARTIE :

LES HORIZONS PÉRIPHÉRIQUES : RÉCIT DE VOYAGE AU MAROC

**LA FIN DE CASABLANCA**

Tu n'as plus besoin de tant de mots, maintenant. Peu suffisent. Le silence, même, se ferait plus porteur. À ton retour, tu seras assailli de questions. Des souvenirs du Maroc reviendront te hanter, dans un désordre total. Mais tu parleras d'autre chose. Tu diras : « Oui, c'était bien, j'ai passé un beau voyage ».

Après, il y a la ville en grand escalier qui est un mal de cœur, une montagne obstruée par les bâtisses où les enfants jouent au foot avec des bouteilles d'eau.

Il y a la ville de cette espèce de con.

Il y a la ville d'attente, il y a la ville du saucisson et du vin rouge mousseux seul devant un coucher de fin du monde. La ville des après-midi à la terrasse. La ville vivante, et cette sorte d'herbe qu'on met dans le thé qui goûte amer et bon. La ville où l'on arrive de nuit.

La ville des infractions joyeuses, des places interdites, la ville du *Snack Atlas*, où travaillent Rachid, Ahmed, Mohammed et les autres garçons, où le souk nonchalant vit derrière les murs, la ville d'Azemmour, où tu aurais aimé descendre, où il aurait fallu que tu descendes, où merde pourquoi je ne suis pas descendu?

La ville qui avait l'air calme. La ville-piège. La ville de Kenitra aux trois endroits. La ville de Rabat. De Sebta. La ville de Zagora, où l'alcool se transige derrière des portes de tôle. Le consulat de Gibraltar et les emmerdes de traversier. La ville de fin de voyage, Kasba-Tadla. La médina était belle, enfin, avec sa terre battue et ses maisons-ébauches, et le barbier avec ses lunettes en fond de bouteille et son chapeau en poil de castor. La ville d'Er Rachidia et la fumée du grill qui entre dans la salle de *pool*, la pièce rose où on mangeait du steak haché sans garniture, il y avait un couple à côté, et de la place pour deux tables seulement.

Il y a eu la Ville et puis les villes différenciées. Il y a celles où tu as vécu, celles par lesquelles tu as vécu et celles qui ont vécu par toi. Il y a eu les villes d'où tu es venu, et les autres, celles qui reviennent, ou qui traînent ou qui s'enfuient au bout des routes concassées; il y a eu, surtout, ce qui s'est produit entre les villes. Entre la ville et ton rêve de ville.

### **La cité blanche**

Ma première Casablanca prend quelque temps à émerger. En sortant de l'aéroport, le garçon qui transporte les bagages m'indique où donner le cap avec un grand sourire : « Soyez le bienvenu ». Je ne sors même pas ma carte routière, poussé par l'euphorie des commencements. Ma bicyclette noire évolue un peu au hasard de l'instinct, et malgré la fatigue, je ris tout seul, comme saoul. À cause de la chaleur, des enfants qui courent de part et d'autre de la route pour attraper un bœuf. D'ailleurs une pancarte triangulaire annonce des traversées fréquentes de bœufs... Je suis tellement au Maroc! L'aventure commence!

Quelques kilomètres, la fatigue et mon estomac creux me rattrapent. Le chemin d'asphalte devient plus lourd sous le soleil et m'enfonce dans le chemin qui mène à la ville physique de Casablanca. Bientôt chaque visage rencontré au bord de la route parle un langage d'inquiétude, de fascinante étrangeté. Le spectacle des maisons démolies me serre la gorge. Les vapeurs de déchets fumants, de brasiers de sacs de plastique mélangés à des brindilles et à des excréments, bloquent ma respiration; des fumées grises au coin des routes où jouent les petits enfants avec leur tison se mêlent aux souffles carbonisés et crachés des vieux diesels et des motos bon marché.

...

Tu continuais sur la route sèche quand une horreur a suspendu ton regard, n'est-ce pas? C'étaient les côtes d'une carcasse de bétail brûlant par terre. Des côtes qui s'élevaient d'un tas sombre, lequel dégageait une odeur de viande brûlée écœurante. Le fond de cendres, les déchets animaux mélangés à du plastique dont les os seuls émergeaient, témoignage de ce corps mourant sous les braises, tu en garderas l'image en mémoire très longtemps. Non pas à cause de la faim mélangée au dégoût qu'il t'inspirait ou parce que jamais un cadavre s'était mis à nu devant toi de manière aussi



évidente. C'est qu'il symbolisait quelque chose que tu espérais intellectuellement et que tu refusais, déjà, de tout ton corps : le dépaysement.

Tu croyais encore que la fin des kilomètres te soulagerait. Qu'elle dissiperait cette périphérie de ville à peine formée. Qu'une fois au centre de la vraie ville blanche, tu serais en lieu sûr. Mais c'était méjuger Casablanca aux multiples visages. Tu as détourné le regard et tu as continué. Tu souriais toujours, mais ton visage montrait malgré les efforts une crainte qui fermait les regards autour de toi. Et seuls les petits enfants et les hommes aux chapeaux de paille et aux mains trop noires qui bêchaient la terre à la main, sous le soleil pesant, relevant la tête à ton passage, répondaient avec générosité à ton faciès timide.

...

Il faut s'arrêter à une station service, demander à boire. Je redemande encore, car le jeune assis derrière le comptoir ne comprend pas un mot de français. Son ami, qui se repose à une table plus loin et qui passe probablement ses journées avec lui, vient l'aider. Je donne l'argent en premier : de toute façon, je n'ai pas idée du prix à payer ni du produit qui va surgir de cet échange. Mon vélo, que j'ai déposé au coin du comptoir, menace de tomber, avec ses sacs de côté et ceux empilés dessus, retenus par un jeu de ficelles approximatif... Rien à leur dire. De toute façon, mon cas ne semble pas les intéresser outre mesure, ils ont l'air fatigués d'avance par le jeûne du Ramadan qui commence demain.

Je saute sur mon vélo, fatigué. Les petites bornes de roche peintes à la main allongent les kilomètres au lieu de les raccourcir. Les mêmes déchets déversés bordent la route, encore des feux, des hommes aux vêtements défraîchis imbibés des vapeurs de gasoil, et des femmes aux voiles ternis, le crachin des camions qui remplit l'espace. Mais soudainement, elle apparaît alors que je descends une côte. Allégeant mon corps de sa fatigue, elle apparaît, au travers des visages brunis par la poussière et

le rugissement de plus en plus encombrant des machines, immense et majestueuse, Casablanca. À couper le souffle! Elle flotte, lointaine au dessus de l'eau, si blanche dans le vent frais de la côte. Le paysage qui m'étouffait il y a quelques minutes à peine, elle le perce, je peux sentir la fraîcheur du vent jusque sur la route aride : c'est Casablanca vue de l'autre côté de la mer, avec ses remparts qui se détachent dans le brouillard. La cité blanche, plus riche encore que celle imaginée de mon côté de l'Atlantique, plus blanche que sur les cartes postales, surgie en quelques secondes, éblouissante.

...

C'était ta première Casablanca. Ton premier mirage. Lorsque tu as regardé de nouveau, tu as vu un amas de décombres dont la fumée trop épaisse imitait, comme un charme funeste, l'eau brumeuse de l'océan. Plus loin derrière, s'élevaient de hauts immeubles de béton blanc, au-dessus d'abris temporaires de tôle et de carton qui, se détachant avec peine des vapeurs grises, avaient pris, pour un instant, la couleur des remparts de la Cité.

Quelle ville avais-tu en tête avant de venir ici? Quel Maroc? Cet animal brûlant dans les déchets, dont tu chassais nerveusement l'image de ton esprit, il réapparaissait partout comme une vision. Il perlait dans les yeux mats d'hommes et de femmes fixant le vague, compactés dans la boîte d'un pick-up; dans les sourires des hommes en scooter, qui semblaient toujours soulever un peu plus de joie qu'il n'en fallait réellement. Dans l'indifférence patiente des muletiers. Dans le soleil de plomb, la fumée crachée à ta figure, dans les poussées douloureuses de tes jambes.

Il fallait poursuivre pour atteindre la ville blanche. Encore quelque temps, quelques efforts de plus et un déni de la faim. À ce moment du voyage, tu ignorais tout du rouage des villes, de leur formation et de leur achèvement. Tu ne te doutais pas qu'il soit possible que cette ville née de rien, hallucinée dans la fumée et les décombres, puisse demeurer dans ta mémoire comme la seule et unique Casablanca.

## Une seconde Casablanca

Elle réapparaît, au beau milieu des immeubles blancs et des avenues larges comme des fleuves, au milieu de la circulation chaotique et des grands hôtels, des affiches format géant et des centres commerciaux. Sur la route, des taxis rouges, des ânes, des voitures européennes, des piétons, des bicyclettes, des vieux scooters, des camions, des autobus tentent de se frayer un chemin de façon intuitive vers le cœur de la ville, sous l'œil dépassé des policiers.

« C'est ici. » Il y a des vitrines sales où on peut téléphoner, de la bouffe au coin des rues, des gens qui marchent dans tous les sens, des klaxons, des jeunes cartes de mode habillées de pulls noir, de t-shirt brillants, de méga boucles d'oreille; des vieux hommes en complet et en djellaba, et des femmes discrètes. « C'est ça Casablanca? » Je m'arrête pour souffler et je souris, à cause du soleil. J'ai tout de même envie d'aimer cette ville oppressante, qui m'oblige à bouger ici et là, au gré de la circulation et des échanges de regards. Ma bicyclette posée au coin d'un mur, je consulte une carte partielle de la ville qui me mènera à l'auberge de jeunesse. Un homme m'accroche. Il a découvert mon statut de touriste. Il a l'air très heureux et me souhaite la bienvenue au Maroc, alors que mes doigts cachent nerveusement le guide de voyage. Voilà, c'est tout, il s'en va, il est heureux d'avoir fait connaissance.

À l'auberge de jeunesse, la salle commune ressemble trop à une cafétéria pour s'y sentir à l'aise. Et « l'accueil » du réceptionniste y est aussi pour quelque chose dans la froideur des lieux. Je suis pressé de faire des rencontres stimulantes, et me voici aussitôt déçu. Quelques voyageurs très « cool », qui n'ont pas grand-chose à dire à part où ils ont été et où ils vont, me rebutent. Deux Français me regardent avec un ahurissement méprisant lorsque je leur dis que je passerai quatre mois au Maroc. D'autres voyageurs, plus timides, semblent plus intéressants, mais également

inaccessibles. Un Japonais, par exemple, tape sur son mini-portable et bafouille trois mots d'anglais lorsqu'on lui pose une question. Un néo-hippie installé dans le coin de la salle est tellement comme moi que je n'ose pas aller le voir (je ne m'habille plus en hippie depuis longtemps, mais j'en ai toujours la fibre). Quoique les moments grégaires me soient très appréciables en voyage, notamment les grivoiseries et les cris dans le vide aux petites heures du matin, j'apprécie les gens qui font montre d'une maturité et d'une intériorité assez fortes. Avec le temps, j'en suis venu à développer un goût pour les voyageurs solitaires les plus farouches. Mais aussi, au début du voyage, ma propre honte d'être un touriste m'empêche de me lier réellement à ceux qui voyagent.

Plutôt que de continuer ce verbiage inutile, je vais faire un tour au parc et m'assieds sur un banc pour observer la faune marocaine. Il y a dans ce petit parc toute une vie de timbrés, de jeunes et de vieux Marocains louches qui se saluent gaiement. L'un d'eux, après quelques hésitations, arrive vers moi, un vieillard. Il pointe le ciel d'une façon hallucinante, avec le sourire complice et fou de ceux qui connaissent Dieu personnellement. Il m'informe des cinq « piliers » du Coran dans le désordre, avec quelques hésitations : « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohammed est son prophète... Il faut donner aux pauvres... Il faut faire la prière quatre fois par jour... Aller à la Mecque si on peut... Et faire le jeûne toute la journée durant le Ramadan. »

Le vieillard s'en va paisiblement, comme il est apparu. Le lendemain, après m'être fait arnaquer trois fois, je rencontre Max Soufiane sur un banc. C'est un jeune peintre rasta avec lequel je vais attaquer à pieds, toute une nuit, le dédale de Casablanca.

### **Inspirations du coeur**

En revenant à Casablanca le mois suivant mon aventure à Fès, j'ai cherché le cœur de la ville un peu partout pour mieux la comprendre. Où était-il ce centre qui contiendrait la vérité, l'identité et l'essence de Casablanca? Cet endroit d'où serait né tout le reste, ce cœur de ville qui battrait son sang jusqu'à en irriguer, et en modeler, les périphéries?

J'ai cherché partout dans la médina, avec ses remparts tantôt ocres et tantôt d'un jaune couissant, son souk à chaussures et vêtements, ses cafés et ses restaurants bon marché qui longent les murs, où l'on peut manger du poisson frit, des sandwichs aux œufs, du yaourt maison, des boulettes de kefta et boire des jus mélangés et de la soupe harira; et ses boutiques où l'on vend des boîtes de bois, des lampes de peau de chameau, des lampes suspendues, des pipes, des tajines décoratives, des céramiques, des tapis, des dagues, des bijoux, des théières, toutes ces choses qu'on retrouve en infime quantité dans les maisons, mais qu'on vend comme l'essence de la culture du Maroc.

La médina, de nuit, devient un étai mal éclairé où la texture des murs décrépis et poreux prend un tour inquiétant. Quand vous ne savez opter pour la gauche ou la droite, ses rues diagonales donnent parfois sur des places larges mais vides. Alors vous cherchez à prendre les rues étroites et plus peuplées, à éviter les culs-de-sacs. La nuit vous coince et vous harcèle de questions, on vous demande de l'argent, des numéros chanceux pour les courses de chevaux. Et la médina libère ses yeux fous et alcooliques.

Et le lendemain matin, elle bourdonne de monde. De petit monde. De livreurs de menthe, de transporteurs de peaux, de vendeurs de cigarettes à l'unité et de gardiens

de voitures qui mangent par terre. Cette médina où on cuit le pain derrière les portes cloutées, ce centre-ville qui garde sa vie secrète, où les gamins jouent au foot près du broyeur de noix et vous passent le ballon entre les jambes en riant, elle devient mon chez-moi, dans certains instants de magie, car on dirait qu'elle est déjà, par définition, un foyer. À cause de cette vérité qui vibre, de cette humanité sans fard.

Ai-je enfin trouvé le centre? Je ferme les yeux et respire le parfum aigre et salé des rues, agrémenté du suintement des ordures, de vapeurs d'urine, du vent frais et poissonneux qui vient par intermittences, de l'odeur du cuir, de la cigarette, des vieux emballages, des tissus défraîchis, du haschich. Assis à la table d'un café, les yeux clos, une Casablanca émane de cette médina et de ses arômes, de ce centre poreux, improvisé et grouillant. Une Casablanca ancienne, d'animaux et de truands, de pieux et de fous, de marchands. Une Casa de braise, digne des contes millénaires, transmise par cette chaleur d'une rue à l'autre. Asymétrique et régulée à force de religion, une ville secrètement détournée du temps, et qui submerge, tout en les portant, les signes de ce que nous appelons la « modernité ».

### Arythmies et palpitations

Cette Casa ancienne n'était pas suffisante, tu l'avais su dès ton arrivée. Il suffisait d'en sortir pour voir autre chose. Plus tard, le taxi te prenait à la médina et te promenait d'un endroit à un autre, chez *Alpha 55*, chez Abdel, rue Gandhi, au *Service 10 000*, et toujours tu restais figé devant ces grands boulevards fuyants, sans début ni fin, ces rues pleines de voitures et de bruit. Tu aurais pu dépenser toute une paye en taxi que jamais tu n'aurais fini de franchir successivement ce qui, dans ton pays, aurait eu l'appellation « centre ville ».

Il y avait la place Mohammed V, avec ses bâtisses administratives et son énorme horloge, ses parcs aux bancs fleuris où se tiennent les vendeurs de bonbons et de papier mouchoir, et ses adjacents; des rues piétonnes à l'européenne, avec leurs fontaines et leurs cafés parisiens. Le quartier Maarif, avec ses boutiques luxueuses, son architecture moderne, son glacier *Veneza Ice*, où l'on s'assied pour regarder les femmes, son centre commercial géant *Twin Center*, ses salons de coiffure de réputation internationale, ses vitrines *Zara*, *Intersport*, *Fitness*, son *Mc Donald's*, point de rendez-vous de la jeunesse bourgeoise de Casa. Le quartier tranquille CIL, avec ses villas fermées, ses rues désertes, humides le soir et bordées d'orangers et d'autres arbres fleuris. Le quartier Mazola où habitait Zineb et dont tu ne trouvais jamais l'entrée seul. Les centres étaient trop nombreux, leurs noms inaccessibles. Tu errais, ballotté parmi les alvéoles de la cité, en taxi, d'un centre à un autre, sans jamais trouver celui que tu cherchais, perdu dans des sphères sans liens entre elles. Tous les quartiers sans nom ou les noms sans quartier, la Place de la Victoire, la Place des Nations Unies, chaque fois tu imaginais une nouvelle Casablanca dont la périphérie en serait la continuité.



Casa comptait un nombre infini de villes, ainsi grandissait-elle chaque jour de façon incontrôlable : La Casablanca *Swatch*, *Armani*, *Paris Dream*, *Alba Café*, *Von Dutch*, la Casablanca du boulevard de la Corniche, celle de la mosquée Hassan II aussi grande qu'un *Wall Mart*, la Casablanca médina, la militaire, celle qu'on promet sur les panneaux publicitaires qui cachent la côte, la Casablanca portuaire ou luxueuse. Casa, la ville parmi les villes, Casa Monaco, Casa Montréal, Casa la blanche, la lumineuse, l'industrielle, la libre.

Combien comptait-elle de kilomètres d'avenues, de tronçons, d'étages où se pressent ses cinq millions de « Casaouis » et ses foules mangeant aux étals. Combien d'avenues, et demain, combien en compterait-elle? Maintenant tous les mots que la ville portait enfantaient d'autres villes, toutes mues par l'éclatement du sens.

Le prophète	Hôtel du Palais	Levi's	Shukran
Lumières	Dior	Converse	Muezzin
Swatch	Malboro	Immigration Canada	
Revolt	Le Dauphin	Ramadan's night club	Sex appeal
Berbère	Sénégal	Paris	Monte Carlo
O'Palm	Cinéma	Quartier militaire	La Touareg de Volkswagen

Comme dans un palais de miroirs, il semblait qu'un jeu terrible te gardait de découvrir le secret de Casablanca, et que tous les efforts pour en pénétrer le cœur t'en éloignaient davantage. Tu te retrouvais piégé dans tes perceptions, dans une ville qui menaçait maintenant de t'ensevelir sous son poids.

Heureusement, toute expansion a ses limites. Quand tu relierais à pied la place de la mosquée Hassan II et la place Mohammed V, en passant par la médina et le port, ce serait la fin. Tu aurais pris Casablanca à son propre jeu, par l'extérieur, par la côte. Progressivement, en collant des bouts de villes à ce fragment périphérique, tu pourrais la saisir dans son ensemble. Ce serait la fin de Casablanca constellée, mais elle resterait toujours, pour toi, une ville faite d'innombrables centres et d'un cœur absent.

## Un autre Maroc

Notre rencontre a créé un autre Maroc dont il faut faire le deuil maintenant. En un mois, il s'est transformé en un pays presque occidental, avec ses attraits qu'on visite et ses gens qu'on rencontre sans trop s'impliquer. C'est drôle comment l'arrivée d'un ami change tout. Et avec la venue de Samuel, c'est encore plus vrai. Ses grands yeux éblouis, sa fine barbe et son crâne rasé, ses bras enveloppants, son sourire incommensurable. L'amitié puissance dix. À son arrivée à l'aéroport de Casa, c'est plutôt lui qui m'a accueilli, j'étais en petits morceaux, « aigri ». Il l'a vu tout de suite. J'étais rendu maussade à force de me faire avoir, à force de déceptions, mais aussi, tout simplement, parce que la solitude est une érosion, et que parfois elle fait mal son travail.

Certains disposent, dans leur pays natal, d'un abri où ils peuvent se dire « chez eux », certains voient leur ville comme un berceau toujours aimant. Moi j'ai un ami. Tant de choses changent, les lieux, les gens. Seuls sont vraiment « chez moi » ceux qui ont échangé, et changé, avec moi. Durant ce mois passé ensemble, Samuel observait avec des yeux neufs tout ce que j'avais déjà désappris à voir. De mon côté, je le protégeais, je le renseignais sur les marches à suivre, je le présentais à mes contacts. Et puis on se répartissait la « tâche » de sociabiliser ou de marchander une chambre. Un vrai duo. Ainsi, je n'avais plus peur du regard extérieur, car le regard tout entier prenait le nom de Samuel : je visitais le Maroc avec l'assurance de visiter mon propre pays.

Ce fut le Maroc des fous rires, de la consommation abusive de haschich (activité d'ailleurs très commune au Maroc et beaucoup mieux perçue que la consommation d'alcool), des ballades en auto et des soupers bien arrosés. Le deuxième jour de notre rencontre, nous nous étions retrouvés ici, sur le trottoir en face d'une laiterie

casablancaise, un yaourt maison en main. Il fallait lever nos pieds à chaque voiture qui passait dans la rue trop étroite.

- Puis?
- J'ai recommencé à fumer ici. Tout le monde fume, partout, c'est pas croyable, et il y a des vendeurs de cigarette à l'unité à tous les dix mètres! T'imagines, c'est un des seuls loisirs ici! Et puis le pays est dur, c'est l'Afrique. Quand ça va mal on prend une clope, ou un joint, et on se dit que ça passera. À certains moments je me dis que je déteste le Maroc, putain.
- T'as pris des expressions françaises, mon Dave!
- Oui, c'est trop drôle! Avec toi je retrouve un peu ma voix, mais c'est difficile, tu vois. Je m'écoute parler et je ne me reconnais même plus! C'était comme ça pour toi quand on habitait à Montréal avec Charlot?
- Tu m'étonnes! Bien sûr! C'est fou comment un lieu ça te change, mon vieux. Côté déception, j'ai vécu un peu la même chose que toi dans les Pyrénées. Durant les premières semaines, laisse-moi te dire que Lyon me manquait. Pas seulement pour ma famille, pour la ville. On est intoxiqués, on est accro à la ville même si on la déteste. Je m'attendais à être heureux tout de suite en arrivant en pleine nature, tiens, comme ça! Pour être bien ailleurs, ça prend du temps, c'est progressif. Et puis en revenant, il a fallu affronter mon père qui ne comprend pas pourquoi je pars toujours. Pourquoi je gâche ma vie à vouloir autre chose que ce que, lui, voudrait pour moi.
- Mon père c'est pareil, tu sais. Il a toujours trouvé ça stupide, écrire. Voyager c'est pire. Mais ça s'arrange avec les années, on dirait. Il reste une sorte d'entente et d'incompréhension réciproque, un genre de statut quo, avec ses

crises et ses accalmies. Mais comment veux-tu abandonner ce qui te fait vibrer? Pour faire quoi?

- Un jour on va vieillir. On aura une vie normale. Tous mes amis ont déjà un boulot stable. Ça me fait peur.
- Je sais, Samuel.
- On ne peut plus voyager comme s'il y allait avoir d'autres voyages... Tu n'aimes pas du tout le Maroc?
- Je ne peux pas répondre. Comment veux-tu aimer un pays d'où tous les gens veulent partir? Je m'attendais à ce qu'ils soient fiers de leur lieu d'origine. On manque de boulot ici et les gens pensent en termes de qualité de vie. Ils veulent aller vivre au Canada!
- Peut-être qu'ils sont fiers, après tout. La fierté et la nécessité, ça fait deux. Oh! Ça me fait tout drôle d'être ici! Ça fait du bien, tu vois. Putain, regarde les rues bourrées de monde, la vie partout, rien à voir avec nos pays aseptisés! Allez, on se trouve un petit peu de haschich, on quitte notre chambre et on va voir la mosquée!

...

En quelques jours seulement, nous avons retrouvé notre amitié, celle qui élit domicile n'importe où dans le monde. Un mois a passé comme ça, sans l'apercevoir, et c'est aujourd'hui notre dernier jour ensemble. Après la bouffe, Samuel et moi nous installons dans un *Cyber* où on peut jouer au *Playstation 2* pour deux dollars l'heure. Nous attendons que les gamins aient fini : ils ont acheté *Tekken 4*, un jeu de combat, au marchand du coin.

Le grand Sam me regarde avec ses yeux brillants, excité par le duel de foot *Winning Eleven* que nous allons vivre. Le foot au Maroc, c'est partout et tout le monde, pieds nus, sur la plage, dans les ruelles, sur les terrains de jeu, dans les parcs, à trois ou à quinze, c'est partout et tout le temps. Au coucher du soleil, les pieds nus et les corps mobiles, les vêtements légèrement défraîchis prennent une teinte de grâce. Ici, devant l'écran, le jeu devient le témoin d'une grande amitié séparée par un océan.

On joue avec les manettes rafistolées en attendant l'heure du train qui doit ramener Samuel chez lui. Droit devant, il est déjoué, je passe à droite, incursion! D'abord je surprends Sam avec l'équipe d'Argentine : durant les innombrables soirées festives de notre colocation, il m'écrasait au jeu. Passe au centre, mon joueur déjoue le gardien.... Et merde! Le bouton de tir ne fonctionne pas, il faut changer de manette! Sam se reprend, rapidement il m'assomme avec deux points, je riposte. La partie finit quatre à un pour lui...

- Si la manette avait fonctionné!
- Essaie pas, Dave!
- La prochaine fois je t'écrase!

Nous ne réalisons pas que dans une heure, la tête de Samuel disparaîtra dans un train comme dans les grands départs de films, mais sans mouchoir. L'attente à la gare de Casa Port paraît superflue et terriblement longue. On a trop fêté la veille, on a « la tête dans le coton ». Je me retrouverai seul à Casa pour quelques semaines avant de revenir chez moi et j'en ai pas envie. Après, lui sera à Lyon, et moi, à Montréal. Combien de temps nous séparera encore? Nous tournons deux vidéos avant qu'il parte, et nous parlons jusqu'à n'avoir plus rien à nous dire, pour la première fois du

voyage. Pourtant, les larmes roulent, des larmes de nostalgie heureuse, dès que je lui tourne le dos, au sifflement des pistons. Je sors de la gare tout ému, je marche un peu, lentement, le regard porté sur le minaret de la mosquée Hassan II, qui s'élève au loin au dessus des clôtures du port. Sous mes pas et au devant, déjà, un Maroc se cristallise, intouchable désormais. Si lumineux sous le vernis des souvenirs.

### **La fin de Casablanca**

J'ai jeté mes projets par la fenêtre d'un taxi. Et mes rêves de gamin. Avant Fès, non loin de Sidi Kacem, la ville dont je ne me souviendrai que comme un coucher de soleil. Je ne serai pas ce nomade des temps nouveaux dont les magazines de plein air nous bombardent d'images. Pas maintenant. Il fait trop chaud sur la route et on ne peut pas manger ni boire sans honte à cause du Ramadan. On me regarde de travers, avec mon cuissard et mon dossard de construction fluo. Pourquoi faire du vélo quand on peut s'acheter une voiture? C'est ce qu'on me demande d'un regard incrédule dans ce pays où les cyclistes sont des clochards. Surtout, j'ai peur de m'arrêter, d'entrer dans les rues trop étroites, dans les quartiers périphériques, de parler aux vendeurs de noix assis par terre au coin des routes qui me regardent sans expression. C'est le début du voyage, à peine trois semaines que je suis ici, j'ai peur de tout.

En sortant de Casa, je prends la route de la côte, dans le quartier industriel. Il y a encore plus de camions, de scooters, de pollution, encore plus de saleté qu'à l'arrivée de l'aéroport. Sur ma gauche, des industries se succèdent les unes aux autres. Sur ma droite, des bidonvilles abritent les gens travaillant à gauche. Je n'ai encore presque rien vu du Maroc et chaque lieu, chaque image prend l'ampleur d'un pays. Le monde alors m'apparaît comme une immense chaîne de production vide de sens, et il me semble être au bout de cette chaîne, comme un produit abandonné et inutile. J'ai peur des autres hommes qui travaillent, de ceux qui vivent ici.

Puis il y a la question de la faim et du logis. Peur de dormir n'importe où sur le bord de la route. L'espace entre les villes est trop grand, il faut s'arrêter là où c'est cher, cinquante dollars la nuit. Je ne pourrai pas continuer à ce rythme, c'est impossible. En quittant Rabat, je pédale en direction de Mehdiya, plus au nord. Une plage et un horizon bleu, ainsi qu'une auberge de jeunesse fermée pour l'hiver



m'attendent au bout de ma fatigue. Hors saison. Des hommes discutent près d'un taxi collectif. Je m'entasse avec eux dans la vieille *Mercedes* et nous sommes sept, sans compter le vélo qui nous suit dans le coffre. Le bras de mon second voisin touche mon épaule, il faut que je me cale sur le divan mou avec le dos tordu faute de place. L'odeur de sueur, l'horizon magnifiquement bleu, la joie euphorique d'être sept dans une voiture et le soulagement que seul permet le lâcher-prise, ce soulagement jusque dans les muscles, tout ça me soulève comme un généreux coup d'aile.

Nous arrivons à Kenitra, une ville où je n'ai pas envie de rester. Le centre est trop sale. Moi qui m'imaginais un parcours splendide, avec des haltes pas trop chères, une plage à perte de vue. Moi qui m'imaginais des villes blanches aux voiles blancs, aux couleurs vives, aux gens si accueillants. J'aurais dû me préparer autrement qu'en regardant les images de mon guide de voyage, qui dévoilent maintenant leur hors-cadre et ce qu'on m'a caché. Ce délabrement, et cette architecture qui se répète sans cesse. Je monte d'urgence dans un bus pour Fès, qui s'arrête finalement à Sidi Kacem.

Puis il y a les yeux de ce garçon. Ce garçon dans la rue, à Sidi Kacem, qui m'invite à manger en attendant le transit pour le bus de Fès, alors que brille un rose éclatant sur le village en coucher de soleil. Le garçon, son sourire épanoui jusqu'aux tempes. Il fera comme moi, plus tard. C'est ce qu'il me dit. Ses yeux brillent de joie à savoir que quelqu'un est venu de Casablanca en bicyclette, quelqu'un d'ailleurs, de l'autre côté de l'océan, et qu'il s'est rendu jusqu'à son village. Ses prunelles éclairent son visage, car il sait qu'il pourra réaliser cet exploit lui aussi, un jour. Aller ailleurs. Aller loin.

Avec ce garçon et ses deux amis, nous mangeons de la soupe harira, délicieuse. Puis je tasse ma bicyclette dans le bus. Je monte. Je m'assois. Dehors, le village devient monochrome et développe ses palettes de gris jusqu'au noir. Ce sera le début

d'un grand trajet à travers les montagnes, vers Fès. Alors que l'autobus démarre, un grand coup de poing retentit sur le panneau métallique. C'est le jeune garçon, son visage, encore le même sourire bien accroché, si bien qu'il ne décrochera plus jamais de ma mémoire, qu'il me suivra toujours. Ce jeune garçon et son pouce relevé, attendant que je lui fasse un signe, un autre pouce relevé, un signe attestant que lui et moi avons une étrange complicité, un rêve incroyable et grandiose en commun. Un rêve qui vient de naître chez lui, et chez moi, de mourir.

## Fès médina

Tu habitais maintenant Fès. Depuis quelques semaines, tu prenais des notes dans ton cahier, comme si tu pouvais y contenir tout de la vieille ville, tout noter : ses variations d'humeurs, ses détails. Tu étais un peu devenu quelqu'un d'ici, pensais-tu. La preuve, tu t'étais promené tout le jour avec un ami, Mehdi, un petit garçon de treize ans qui t'appelait « mon frère ». Il ne cherchait pas, comme les autres, à faire de l'argent avec toi. Il te montrait simplement ses rues, ses gens, la communauté espagnole, le quartier juif, les kiosques de savon ou de toiles marocaines. Ce soir, tu irais avec lui briser le jeûne du Ramadan avec une bonne soupe, et jouer au billard afin de rencontrer d'autres de ses amis. Entre temps, tu regardais ton cahier, et y ajoutais des détails.

*Rues : Labyrinthiques, étroites, passages couverts. Un réseau caverneux. La plus grande médina de tout le Maroc, impossible de trouver son chemin sans un guide.*

*Façades : Recto-verso. Quand on prend la route vers Bab Sidi Bou Jida (la porte au nord), elles semblent blanches, mais pourtant, d'ici, elles sont brun et beige.*

*Matin : Odeurs d'urine, crottin partout, éboueurs passant le balai avant l'ouverture des stands. Toutes les portes de fer des kiosques sont fermées. Fraîcheur des rues encore plus désertes que la nuit. Flots joyeux de petits étudiants habillés de blanc.*

*Journée : Touristes, exposition du fruit ruisselant des artisans, avec la baraka comme plus-value. Une femme fait sa lessive dans la rue. Martèlements sur le cuivre, ânes qui se promènent dans les ruelles étroites, odeur des tanneries, boucheries*

*exhibant des cadavres suspendus, cages remplies de poules vivantes qui envoient leurs plumes dans l'air. Des enfants s'abreuvent aux fontaines.*

*Fin d'après-midi : Odeur délicieuse des crêpes, pâtisseries sucrées bourrées de guêpes, adoucissement de la température jusqu'au coucher du soleil.*

*Soir : Terrasse de l'hôtel Cascade. Le muezzin sonne, les oiseaux tournoient, l'horizon s'ouvre dans un amalgame d'arches et de minarets, de montagnes au coucher du soleil. Alors que la lumière devient bleutée, une autre lumière, celle des rues tortueuses de la médina de Fès, commence à luire faiblement en dessous des treillis, comme souterraine. Sortent les vendeurs de fruits verts bizarres qui goûtent un peu le concombre. Promenades familiales, restaurants ouverts, musique pop des stands, tout le monde magasine.*

Nuit : Pluie sur le labyrinthe presque désert. Réverbérations louches sur les flaques d'eau, dans l'ancre de Fès. Le gentil petit Mehdi rencontré ce matin, à peine treize ans, il te regardait maintenant avec haine. Son ami aussi. Ses yeux glacés. Des hommes fumaient, adossés dans l'ombre des rues assassines. Tu ne pouvais plus te fier à personne pour retrouver ton chemin. La tête te tournait. Ils se sont arrêtés en revenant du billard, ils étaient sérieux. Cent dollars ou la mort. Comment t'avaient-ils amené ici, dans cette ruelle mal éclairée? Un homme est venu vers toi avec ses verres fumés. Il connaissait ces garçons. Ce n'était pas un hasard. Il te dévisageait avec un sourire malsain. Il a tâté tes vêtements. La peur te transperçait. Personne pour vous écouter, personne pour vous voir. La ville entière bourdonnait, silencieuse comme un guêpier mortel.

D'accord, tu allais leur donner, leur donner ce qu'ils voulaient, tout ce que tu avais sur toi s'il le fallait, pourvu qu'ils ne sortent pas de couteau, qu'ils ne répandent pas le sang sur le sol mouillé du labyrinthe. Qu'ils ne déversent pas ton sang

anonyme sur la chaussée pour qu'il se mêle à la pluie. Non, pas ce soir, surtout. Ce serait trop facile. Les fenêtres exhibaient leurs grillages et les murs perlaient dans l'ombre. Tu as ouvert ton portefeuille. Rien dedans. Il fallait aller au guichet automatique. Le soulagement. Ils ne pouvaient rien faire maintenant, pas avant le guichet automatique. Après, ils te reconduiraient à l'hôtel. Mais où était-il, cet hôtel, qui te paraissait maintenant si lointain? Ils ne répondaient pas. Ils marchaient au devant avec un calme glacial, tournant à gauche, à gauche encore, passant sous une arche, et tu les suivais dans les rues trempées, tu les suivais à travers les passages et les couloirs obscurs. Ils tournaient, descendaient des escaliers, virant dans la ruelle, bifurquant sous un passage, et tournaient encore au gré d'un chemin occulte, s'enfonçant de plus en plus profondément dans la nuit qui n'en finit jamais.

**LES DIEUX S'ENNUIENT À MARRAKECH**

Les mythologies parfois s'éteignent comme des étoiles,  
déjà mortes lorsque nous les saisissons.

### **Toucher le centre**

Tu entrerais bientôt dans l'Oasis mythique de Marrakech, le carrefour du Sud, là où se rencontraient jadis les peuples nomades et les Berbères de l'est. Là où s'échangeaient les cultures et les esclaves, l'or et l'ivoire, les potions magiques des apothicaires comme les peaux et le bétail. Tu rêvais de cette ville rose ornée de montagnes. Du rassemblement de charmeurs de serpents, de conteurs des quatre coins de l'Afrique, de marchands d'eau. De ce centre névralgique de la culture marocaine, avec ses palais incommensurables, son passé de pachas et de vizirs. Cette ville convoitée puis détruite par les Almohades, Almoravides et Saadiens, dont le sol a été foulé par des peuples presque imaginaires tant ils sont vieux et lointains, elle t'appelait la nuit, au chant du muezzin. Tu voulais d'abord visiter son centre, la place Djemaa el Fna, « l'Assemblée des morts », une grande place où, jadis, on pendait les criminels, et qui avait été transformée avec le temps en une foire, un lieu de rencontre et d'échanges commerciaux et culturels.

À la sortie du taxi, le chauffeur a dit qu'il fallait payer plus. Tu as protesté, mais en vain. Tu lui as donné ce qu'il voulait. La rue pavée brillait maintenant sous tes pas, dévoilant ses palmiers géants, ses affiches de hamburgers et pizza, ses égides de grandes banques françaises et de restos touristiques qui se mêlaient aux voix des rabatteurs et des vendeurs de forfaits détente; c'était une rue parfumée où luisaient, sous la lumière trop crue des lampadaires, les scooters et les cheveux graissés, les manteaux de cuir, les lunettes trop grandes et les faux sacs à main, *Dolce Gabana*, *Dior*. Une rue populeuse où les gens passent et flânent, puis repassent « sans but précis », où on regarde et on se montre. Il fallait passer par là, pour entrer dans la place des morts.



Dès ton entrée tu es happé par le tourbillon de monde, de lampes au gaz, de locateurs de serpents, de singes enchaînés, de vendeurs de soupe aux escargots, de diseuses de bonne aventure alignées les unes à côté des autres, de contes, de cigarettes, de vendeurs de lotions bon marché, de vendeurs de noix et de dattes. Au centre trônait une panoplie d'étals où se compressaient les touristes sur de petits bancs. Ils mangeaient tous ensemble des brochettes et de la salade avant d'aller apprécier les danseurs du ventre et de jouer à pêcher des bouteilles de *Coke*, sous le rythme trépidant des tams-tams.

Tu as mangé comme tout le monde un repas plus ou moins digne du prix. Un couple de Français t'a abordé, puis tu t'es retrouvé seul à nouveau. Un attroupement s'était formé autour de « gitans ». Ils faisaient des acrobaties pour quelques pièces, pour amuser tant bien que mal les dieux qui s'ennuient, les maîtres du monde voulant être distraits. L'homme et la femme attendaient un peu avant de donner une autre partie de numéro. Alors qu'ils reprenaient leur jeu, il montait en toi un sentiment d'étrange pitié. Chez toi, tu te sentais un peu comme ces gitans, qu'à la fois un désir et un besoin poussaient à exploiter leurs ressources de rêve. Tu étais venu ici pour cela, parce que les autochtones se mouraient sur ton continent : ils vivaient maintenant dans des maisons exemptées de taxes, et ils buvaient pour oublier la perte de leur culture, de leurs terres. Mais ici, quelque chose te disait que c'était pire encore, que le nomadisme était exploité, rationné, vendu à grandes clameurs de dépliants jusque dans les supermarchés.

Le spectacle qui se déroulait là ce soir, sur la Place Djemaa el Fna, n'était plus la pendaison des roubards, des mécréants ou des contestataires, c'était la pendaison des âmes, la pendaison des peuples, la pendaison de tout ce qui, par sa mythologie, venait à l'encontre de la machine culturelle européenne, dans laquelle le Maroc était en train de sombrer; la pendaison des nomades par les nomades eux-mêmes, des Africains par leur propres mains et leurs propres cordes. Ils auraient dû s'élever contre cet œil

obscène de l'Occident venu scruter leurs coutumes et leurs magies, mais au lieu de cela, on pouvait voir les représentants de différents peuples faire la putain, demander plus encore que ce que les gens pouvaient payer, pour un tour de chapeau ou un peu de musique, pour une danse à castagnette d'hommes et de femmes qui se sont eux-mêmes folklorisés, absorbés et participant au processus de kitschification du monde, à pleines mains, pour quelques sous, pour survivre.

Que pouvais-tu contre tout cela, toi qui étais venu voir qu'un monde existait encore, un monde loin du marchandage des hommes et des dieux? Tu essayais tant bien que mal de profiter du spectacle, de faire comme tout le monde. Mais on t'a repéré. Alors que le gitan faisait son acrobatie, il t'a vu, ton sourire. Peut-être même la compassion dans tes yeux. Tout se monnaie. Il me semble que tu le savais? Même la compassion. L'homme est venu vers toi, il t'a fixé de ses yeux noirs et diaboliques, il a tendu la main.

Les gens se sont écartés de peur, et ils t'ont laissé seul au milieu de la foule, seul et figé, et tu faisais maintenant partie de ce spectacle horrible, un spectacle qui ne parlait plus du jaillissement des peuples de l'Atlas, de randonnées à travers les pays qui n'existaient pas. D'histoires de feux au bord des étoiles, de danses et d'acrobaties. De chants de survie, de rires. Ce n'était plus cela qu'on racontait maintenant, mais l'histoire des masques, l'histoire d'hommes masqués qui se rencontrent pour échanger d'autres masques. L'histoire d'hommes et de peuples déjà pendus, déjà réduits en spectacle, muséifiés à l'Unesco, et qui maintenant se vengeaient, le regard froid, le regard glacial du jeune homme, de ce gitan que tu avais rêvé d'être, ce regard famélique et dangereux de tout un peuple venu demander rançon, non pas comme des guerriers ni comme des mendiants, mais comme des marchands, des comptables, des avocats, des huissiers.

Tu te retrouvais seul face à cet homme, seul devant la foule et le spectacle de ton dû, de ta propre faute et celle de ton peuple, et c'étaient les morts qui demandaient rançon et hurlaient dans le regard de cet homme implacable. Tu avais regardé. Et qui regarde paye. Sous peine d'être évincé. Le cercle s'était figé autour de toi, plus une acrobatie, plus une note de musique, il semblait même que les tams-tams, les scooters, les palmiers électroniques, que tout cela avait arrêté son rugissement en un instant, que toute la place et toute l'assemblée des morts, maintenant, attendait, attendait ta pièce de monnaie pour continuer, le regard impavide des morts et des vivants fixé sur toi.

Tu es parti en courant. Tu as dévalé les étals de nourriture, des mains te retenaient, t'empêchaient de courir, elles t'agrippaient avec un sourire escroc ou courtois, tu ne pouvais plus le savoir, savoir lequel était quoi, mais c'était du pareil au même, « viens manger ici », « tu veux du haschich », « j'ai un bon hôtel pour toi », « mon ami! », tatouages au henné, babioles, serpents à la bouche cousue, serpents en plastique, boîtes à surprises, théières, dagues, mouchoirs de poche, tuques et encens et encore des mains, des mains qui s'accrochent, veulent de la nourriture, veulent que tu les écoutes, veulent que tu les aimes, veulent que tu viennes ici, les mains d'hommes et de femmes qui t'attendaient depuis longtemps, depuis des millénaires, peut-être, parce qu'ils savaient qu'un jour tu allais venir communier avec eux, un jour ici, ce soir, sur la place Djemaa el Fna, à l'Assemblée des morts.

## Flâneries

Le vendeur de dentier (à moins que ce soit un arracheur de dents!) paraît émerger d'un rêve, au centre de la place Djemaa el Fna. Tout sérieux derrière ses prothèses buccales usagées, un peu jaunies mais délicatement lavées et posées sur un tissu bleu. Ses yeux brillent d'espoir. Impossible de ne pas leur sourire, à lui et au serveur de jus d'orange qui m'envoie la main au loin, plein d'allégresse. Le même qui m'a fait un clin d'œil espiègle à son kiosque, hier, alors qu'il doublait le prix du jus pour un Anglais, avec mon accord silencieux. Une vraie scène marocaine!

Dans les cafés aux tables et chaises de plastique se cachent les meilleures surprises, comme Hassan, un homme dans la trentaine avancée, qui m'aborde sur le rebord de la place. « Moi j'aime mieux le centre de la place quand ils la nettoient le matin, vide. Ça fait moins faux, tu vois, avec les balayeurs, et tout. C'est plus calme, surtout. Marrakech a changé, en dix ans. Il y a trop de touristes qui viennent : ils achètent des Riads, ça fait grimper les prix. On a carrément construit, en cinq ou six ans, une deuxième Marrakech, moins chère, à côté de la première, pour les Marocains. Pas le choix. » Avec une gentillesse sans borne, il m'invite à mordre dans des crêpes salées et à partager un thé aux herbes des montagnes avec son ami. Un peu plus gris de tête, vêtu plus sobrement, lui a la patience heureuse d'écouter la conversation même s'il ne comprend rien. Les deux travaillent pour une société de télévision par satellite. « Tu me donneras ton contact *Messenger*, je t'envverrai des photos d'Azilal. » Hassan rêve tout haut, il évoque cette campagne pas trop lointaine où il est né, et où il ira un jour. Mais il n'en a pas le temps, pas maintenant.

Le soleil se lève bien haut sur la place, au carrefour du désert, et on devine la mosquée Koutoubia écrasée sous la lumière blanche, une lumière qui aveugle plus qu'elle n'éclaire. Hassan part rapidement. Les Marocains bossent comme des fous.

Comme il n'y a pas de boulot pour tout le monde, ils s'activent du matin au soir pour garder leur emploi, ou pour rentabiliser leur commerce. Les moins chanceux les regardent travailler, cherchent à faire un sou ici et là, en rendant service, au mieux. Quand il pleut, on voit germer spontanément des dizaines de vendeurs de parapluie. C'est comme ça pour tout. Pas le temps d'avoir un besoin que quelqu'un s'empresse de le satisfaire. Et il y a ceux qui restent. Ceux qui sont trop vieux, trop insouciants ou trop découragés pour faire quelque chose d'utile. Parmi ceux-là, seuls les touristes peuvent se permettre à la fois le luxe de l'ennui et de la satiété.

À Marrakech, quand le soleil plombe, pas question de se promener sur les gigantesques boulevards piétons bordés de palmiers, sous peine de griller vif. C'est le temps d'errer dans les ruelles étroites et fraîches, d'errer comme ceux qui s'assoient ou qui mendient. De fumer clope sur clope en n'ayant rien à faire, sur les terrasses, en regardant la lumière scintiller un peu partout.

...

Tu commençais à peine à te détendre. Peu à peu, alors que ton pas prendrait un air d'indifférence, tu laisserais tranquille ces marchands d'eau qui n'en vendent pas, tous ces travailleurs disneyifiant le Maroc afin de survivre. La ville, ainsi, dévoilerait le spectre de ses demi-teintes : le cannelle des murs et des portes, l'ocre et le saumon, les arcades café, le rouge sous le blanc cassé, le mauve, le bleu des tentures et des pots. La lenteur géniale de la crêpière, son sourire gêné, ses mains brunes qui se baignent si aisément dans la pâte collante. Cette femme qui vend des biscuits à la noix de coco, le petit garçon du kiosque à côté. Même le souk où tu t'engueulais avec les bijoutiers déboucherait au hasard sur une de ces petites places à l'abri des regards, où l'on vend des vêtements usés à même le sol. Tu allais voir dans ces marchés le spectacle d'une vérité poignante, et au-delà de l'artifice touristique, un besoin réel d'échange.

Alors que tu ne t'y attendrais plus, dans certains moments étranges, il te semblerait, aussi, que sous le détail d'un pot, dans la texture d'une palissade, tu pourrais discerner la trace d'un mythe, d'une ville qui existe en deçà. Que dans chaque trace de mort, dans la mellah, ou près de l'office du barbier, s'élève le chant de vieilles femmes, dont l'âme aurait été aspirée par la pierre.

**Caroline,**

Que faire de ces enfants qui rient dans le vague, qui respirent de la colle, et qui dansent lorsque la nuit est finie? Lorsqu'on démonte les étals fumant de nourriture, à deux heures du matin, l'heure où les femmes ramassent les vieilles frites dans leur sac, pour les lendemains sans promesse? Où aller quand les lumières et les humains s'éteignent? J'ai beau me dire qu'il y a pire ailleurs, que dans certains pays on vend les enfants ou on les rend aveugles pour les faire mendier, ceux d'ici existent tout de même. J'ai manqué encore de pleurer ce matin, je me disais « c'est impossible, ce sont des enfants ». Je ne resterai plus dans les rues si tard.

Ce soir, je me suis arrêté au stand de thé à six dirhams, au nord de la place, pour t'écrire. Au début, le gamin était seul, il m'a demandé un stylo. Lorsque je le lui ai prêté, tu aurais dû voir ses yeux rire. Ses amis sont venus, ils ont dessiné des mains, un bonhomme allumette avec des gros seins, des monstres, des soleils. Une petite fille a essayé d'écrire son nom, en français et en arabe. Maintenant ils s'obstinent entre eux, ils partagent le crayon. Un drôle de gosse au chandail rouge veut me vendre une boîte en bois d'où s'échappe un serpent lorsqu'on l'ouvre. Mais ses yeux ne me supplieront pas longtemps : il ira vite s'égayer avec les autres. Que deviendront-ils, iront-ils traîner une vie devant les kiosques, faute d'avenir devant eux? Et toi, Caroline, comment va ta classe de troisième année?

J'ai déjà bu deux thés, et le responsable du kiosque a chassé les enfants : s'il me laisse faire, ce seront toutes les âmes perdues de Marrakech qui viendront errer ici, dit-il. Je rentrerai chez moi tôt. Bousculé par les scooters qui n'en finissent plus de mugir et de parcourir la ville, en soulevant la poussière et la fumée. Dans la ruelle, mon regard cherchera un bout de chaude demeure. Il se heurtera à des portes ogivales hérissées de clous et ornées de frappeurs. Toutes ces demeures où se cachent les bons

enfants et les bonnes mères et dont, comme pour les mosquées, on ne peut que faire le tour. Tout cela qui m'est interdit. Je tournerai le coin. Un homme complètement drogué me menacera pour de l'argent; des petits enfants feront des signes comme les prostituées, je marcherai un peu plus vite, en regardant souvent derrière, avant de fermer la porte, enfin, moi aussi, à la rumeur trouble de la nuit.

....

De l'intérieur de ma chambre, je songe à toi, à notre amour naissant, à ta tendresse également, à tes doigts, et je ne sais pas pourquoi, à cette chaînette que tu portes au cou. À ton père, à tes grands-parents que tu admires tant, qui t'ont mis au monde.

Crois-tu au temps, ou à l'espace? Moi je crois que nos pensées sont faites de langage, et que notre langage est fait d'amour. Je crois que le temps et l'espace s'organisent dans la pensée. Quelle heure est-il? Quand tu recevras cette lettre, je serai sans doute ailleurs. Mais je me plais à penser qu'au moment même de sa lecture, ainsi que durant le temps que j'aurai pris pour l'écrire, nous aurons été ensemble.

Ps : Je t'aime



### **Post-scriptum**

Tu n'as pas envoyé la lettre. À cause du post-scriptum, d'abord. Ensuite, parce que tu ne connaissais pas tant cette femme. Tu avais seulement besoin de quelqu'un à qui t'adresser, qui s'abreuve de tes paroles sans répondre. Tu ne l'as pas envoyée mais tu as continué à écrire. À tous ces amours que tu avais perdus. À celle que tu allais perdre en chemin, Caroline. Le voyage s'est vite confondu, pour toi, à ces pertes successives. Pertes de toutes les avenues que tu n'avais pas emprunté jusqu'au bout. Le mont Toubkal, le plus haut sommet d'Afrique du Nord, dont tu as abandonné la montée en plein milieu, à cause de la neige. Chefchaouen, la ville que tu n'as jamais vue car tu devais rejoindre une amie plus au sud. Le mont M'Goun dont tu as abandonné l'idée faute d'argent. Mais aussi toutes les amitiés naissantes dont tu t'es détourné par crainte de te faire prendre au piège, cette université où tu n'as jamais mis les pieds, la langue que tu n'as jamais apprise. Perte de tous ces débuts de voyage qui sont maintenant oubliés, et de tous ces bouts vie qui ne cadraient plus dans le paysage.

De tout ce temps passé autour.

### Différents paradis

C'est la troisième fois que je viens à Marrakech, j'arrive des montagnes. Avec mes vêtements usés, je ressemble de plus en plus à un homme déchu, qui rôde dans la ville, affamé de sexe et de distractions. Mais on me prend encore pour un de ceux qui tirent les ficelles du monde. La plupart du temps, je m'ennuie. Mais je reste encore, pour le Riad gratuit que m'ont légué des amis français. En fait, je passe une bonne partie de mes journées à économiser sur n'importe quoi, à m'engueuler pour le prix des bouteilles d'eau. Le soir, je fais des calculs abstraits qui annoncent mes privations prochaines.

Pour tuer le temps, je retourne au Cyber Parc Moulay Hassan, dont l'entrée principale est occupée par une exposition publicitaire qui relate l'histoire de *Maroc Telecom*. C'est un véritable îlot de paix dans la ville bruyante. Toute une flore bien entretenue s'y présente, avec ses palmiers, ses arbres fleuris, et de grandes allées aux bancs très chics. Des postes internet *Maroc Telecom* ponctuent régulièrement le parc, et le centre est occupé par un cybercafé, pour bien rappeler que nous sommes dans une ère technologique avancée. La paix. Il y a beaucoup moins de rabatteurs et de mendiants ici qu'ailleurs. En général, il y en a seulement un, reconnaissable à la longue. Justement il s'approche, ayant probablement détecté que j'étais dans un moment de bonheur, donc d'ouverture. Il me sourit avec force de toutes ses dents, dont la moitié est gâtée :

- Salut mon ami!
- « Ah bon? Un ami? » Quelqu'un qui se proclame trop facilement « un ami » ou « un frère » est de très mauvais augure. Je refuse de serrer sa main pendant un laps de temps assez long pour qu'il comprenne que je ne suis pas dupe, et assez court pour ne pas trop l'insulter.

- « C'est beau le Maroc, n'est-ce pas? C'est la première fois à Marrakech? » La question type. Ne surtout pas répondre « Oui », car le prix augmente, peu importe la situation, même si ce n'est que mendicité.
- C'est la cinquième fois que je viens! J'habite le Maroc depuis six mois.

S'ensuit une conversation ayant pour but de vérifier si je mens, mais je connais assez bien les rudiments du Maroc pour le dérouter. Il fait mine de me donner quelques recommandations, m'offre implicitement des services de guide. Je ne me montre pas intéressé. Arrive le moment crucial où, ayant fait semblant d'être mon ami assez longtemps, il me demande de l'argent. Le montant qu'un mendiant ou un rabatteur demande est toujours disproportionné par rapport à la réalité marocaine. Le salaire horaire d'un employé de *Pizza Hut* ou de *Mc Donald's* est d'un dollar cinquante/l'heure et le salaire moyen journalier avoisine les quinze dollars, donc en donner deux, c'est beaucoup trop. L'art de voyager au Maroc correspond à l'art de savoir refuser dignement, avec tact, les demandes de toutes sortes. Comme je commence à bien maîtriser cet art, mon « ami » s'en va sans un sou, à ma grande fierté.

Je retourne à mes méditations fleuries. Sur la promenade, au fond du parc, des jeunes filles en sarreau blanc et des jeunes hommes. Ils sont gais, rieurs. Ils se font de l'œil, jouent aux adultes et me saluent au passage. Deux filles s'esclaffent en regardant vers moi. Je souris. Elles me regardent encore, de loin, la tête retournée. Magnifiques. Magnifiques, leurs yeux, et leurs petites fesses qui marchent, leur visage adolescent. Le soleil rosit la ville, l'air est frais ici. Ces jeunes dames qui roulent leurs hanches, avec une gêne affectée, semblent provenir directement du paradis musulman. Ça fait un bout de temps que je n'ai pas parlé dans le creux d'une oreille. Kawta (c'est son nom) arrive, accompagnée de « sa sœur », elle s'assoit, munie d'un sourire tendre :

- « Vous êtes très belle ». Son erreur d'accord grammatical me fait rire.
- « Vous êtes très beau aussi ». Elle est contente.
- Vous avez une cigarette?
- Bien sûr. Et une pour ton amie. Tu vas à l'école?
- Oui. Toi, sûrement pas!
- Oui, encore, on peut passer sa vie aux études... T'es en quelle année?
- 1992.
- Hein? Bon, d'accord, je ne voulais pas savoir ta date de naissance...

Décidément, elle ne comprend pas très bien le français. « Je vous trouve très belle », répète-t-elle. Elle me sourit, effleure ma main et prend un de mes écouteurs de mp3. Son jeans se colle contre le mien. Ses yeux profondément amoureux, droit dans le cœur. La chaleur monte, vient m'alléger le corps. J'ai envie d'elle, de l'embrasser des semaines dans le luxe des couvertures, le sexe bien rempli, de la surprendre, de lui glisser des mots d'amour jusqu'au matin : l'attacher au lit s'il le faut, qu'elle ait peur. De lui montrer mon sexe comme une punition. J'ai envie qu'elle me dise : « je t'aime », en bafouillant, avant de la rassurer.

Dans un moment allègre comme celui-ci, il y a toujours des oiseaux qui chantent. Mais deux facteurs m'empêchent d'affirmer la véracité d'un tel événement musical : je suis trop sourd pour entendre les oiseaux, primo, et secundo, le muezzin doit sonner, puisque la petite rentre chez elle, par crainte de ses parents, en barbouillant son numéro de téléphone sur un bout de cahier quadrillé. Dans un frisson mémorable, elle pose sa petite bouche molle et mouillée sur mon oreille, avant de s'enfuir derrière les grilles.

1992... Seize ans, ce serait dégueulasse. Déjà elle se prostitue. Mais ça n'a rien à voir avec les prostituées de chambres d'hôtel sud américaines, qui vont droit au but. Il

y a quelque chose de sincère, de pudique, de... troublant dans leur approche. Je croise deux jeunes hommes : eux aussi veulent me présenter des filles, des « putes », selon leurs dires. Des gamines plutôt. Elles ne comprennent rien de ce que nous disons. Le visage un peu moche, elles ont l'air de bonnes filles. Tout le *look* de l'écolière exemplaire.

Je me secoue et sors du parc, tout rouge en pensant à Kawta. Rouge de gêne comme un jeune amoureux.

**Chère Marie,**

À Marrakech, on ne trouve pas la beauté au bon endroit. Les aveugles de la mosquée Quessabin sont splendides dans leurs toges brunes, avec leurs yeux révulsés, dont le globe blanc un peu bossu est gagné au rebord par de délicats filaments rouges. Ils tendent la main et font confiance, répètent des invocations dans une langue incompréhensible, sans savoir d'où tombera l'argent. Quand je me promène au hasard des rues, j'attends, un peu comme eux, que la grâce me tombe dessus, quand elle le voudra. Parfois je reviens les mains vides. Mais le plus difficile est de rentrer seul, dans la chambre, le soir, avec de la beauté pour deux.

Marie, tu n'es plus au courant de rien, ni de ce que j'écris, ni des dessins que je fais dans mon cahier. Chaque geste, chaque mot prononcé sans toi est une marque d'érosion de notre univers qui s'effondre. Alors toi. Toi que des kilomètres et des mois éloignent, pourquoi te parlerais-je de ça, pourquoi te dirais-je que je dors dans un joli Riad ce soir et que c'est une chance pour un sans-le-sou comme moi, qu'il y a des colonnes ornées de zelliges, et de la céramique par terre, trois salons, et des divans qui donnent sur une cour intérieure florissante?

Sous la lanterne, le soir somptueux s'ouvre aux rêveries. Nous pourrions être deux. Tu pourrais m'attendre dans la chambre, couchée toute habillée, à imaginer des histoires pendant que j'écris dehors, au son des conversations légères. Tu aurais l'air boudeur, comme un enfant, et je te prendrais brusquement, je te posséderais jusqu'aux coups. Ensuite, nous ririons en mangeant des pâtisseries, avant de nous endormir dans le souvenir physique de montagnes franchies.

Qu'est-ce que tu fous à Montréal? Ma chérie. Qu'est-ce que tu fabriques? C'est un peu grâce à toi si je suis ici. Nous en avons rêvé ensemble. Maintenant, le Maroc est apparu, pour moi seul. Ne crois pas que je pense à toi souvent, c'est faux. S'il te plaît, surtout, ne le crois pas.

### **Pauvres Chinois**

Pauvres Chinois qui se promènent en calèche, embourbés dans le flot de la circulation. Ils portent un masque de papier sur la bouche. Leur regard tremble. Que font-ils ici? Dans le chaos arabe, dans la ville de Marrakech qui suinte? Ils feraient mieux de rester chez eux. Tout est mort, de toute façon. Tout est mort quand on se promène en calèche. À la limite, qu'ils restent à la piscine, au restaurant où il y aura des spectacles. Mais pitié, aller se promener à côté de la gare d'autobus, près des porches de la vieille ville. Aller fouiner là où des dizaines d'hommes attendent couchés par terre, brunis, aux pieds de leurs bicyclettes qui portent un grand câble enroulé! Venir voir le travail qui manque désespérément sous le soleil, les rôdeurs et les vendeurs de pois chiches. Venir ici pour admirer les hommes et les femmes exercer la patience du monde.

Voyager comme vous, ça ne doit pas être facile. Voyez-vous la beauté dans ce qui s'écroule, dans ce qui souffre, dans ce qui attend? Entendez-vous les mythologies qui se déchirent en lambeaux humains, sous les lampadaires, le jour rouge et le soir jauni, et les dieux qui hurlent pour réapparaître sous les étoiles, qui brillent des feux de faux diamants, dans les yeux des jeunes filles? Que pensez-vous derrière vos caméras? Vous me faites penser à moi. Moi, je crois qu'on s'ennuie désespérément, ici, qu'on s'ennuie à mourir.



### Légende urbaine

On l'appelle la Vieille. Les habitués de la rue Riad Zeitoun détournent le regard, quand ils entendent son pas traînant. Ceux qui passent trop vite ne la voient pas. En fait, personne ne l'a jamais rencontrée, sauf peut-être moi. C'est à mon épicier, Ahmed, un garçon de quinze ans, que j'ai osé en parler. Complètement saoul. Il devait être une heure et demie du matin. Les lumières de son kiosque étaient toujours allumées, alors je me suis accoudé au comptoir. Tout en achetant ma bouteille d'eau, je lui ai maladroitement glissé un mot de ma rencontre avec la Vieille. Le lendemain, en arrivant, il m'interpelle et me livre une partie du mystère.

« Elle ne passe ni tôt, ni tard, la Vieille, seulement au bon moment. Elle surveille. On a déposé les ordures dans la rue. Elle attend. Elle marche, elle observe. Longe les murs. Un homme a ouvert le sac de détritrus, pour en extirper ce qu'il y avait d'utile : des bouteilles d'eau *Sidi Ali*, un reste de mangue. C'est alors qu'elle passe, inaperçue, elle passe au dessus du sac, elle se penche. Elle en trouve un. C'est un morceau de mythologie, vieux et rapiécé, c'est le souvenir d'un monde ancien. Elle le prend, à la manière d'un mouchoir, et le met dans sa poche.

Ensuite, on ne la voit plus. Elle a emporté avec elle ce qui meurt. »

Comme je fais le tour des stands à vieux vêtements, dans la place obscure d'un souk, près de la place Rahbat Qedimat, je l'aperçois. Assise sur son voile, dans le coin nord-est. Ses mains racornies et veineuses montrent un tatouage, quelques points tout au plus, et se balancent de bas en haut de façon régulière. Il aurait été facile de la voir mendier, mais dans les mouvements même de ses mains, dans leur fermeté d'intention, s'élève quelque chose de l'ordre de la prière. Lorsqu'elle me tend quelques chiffons, il y a cette conversation des regards :

- Voici ce qui meurt en toi.
- Ce sont des papiers que j'ai jetés, ou oubliés.
- Peu ont la chance de les revoir. Mais toi tu es différent.
- Je ne le crois plus.
- Voilà pourquoi peut-être pourras-tu enfin comprendre.

Il me semble tout d'un coup que je reconnais ces objets détruits qu'elle tâte de ses mains. Ce sont des rêves morts, sous forme de contes, des lettres échouées. Ils n'ont pas tenu le coup, se sont heurtés un peu partout aux gens, m'ont été échangés, par des arnaqueurs, contre un peu de pays. Elle les a ramassés pour moi.

Arrivé dans ma chambre d'hôtel, je joue à *Insect Shooting* et à *Ping Pong* sur mon téléphone cellulaire, jusqu'à ce qu'il me soit impossible de voir l'écran rose sans dégoût. Tout pour éviter de regarder ces bouts de carnets chiffonnés que j'ai achetés dans la honte. Mais, comme je n'ai rien à faire, je les prends. Ils forment un tas incompréhensible et raturé dont j'essaie d'extraire des éléments encore viables. Certains bouts sont devenus illisibles, d'autres révèlent des lieux ou des significations auxquelles je ne me suis pas attardé. Je pourrais toujours, avec tendresse, voir autre chose dans ces vieux contes et ces images périmées. Y voir des fictions qui, dans leur démantèlement et au travers de nouveaux assemblages, porteraient d'autres Maroc, d'autres voyages possibles, et peut-être, par le fait même, mon propre voyage.

**ALENTOURS**

Que vaut le ciel profond, sur une terre de cailloux.  
Ni habitant, ni voyageur. Un homme, simplement.  
De passage.

### **Les yeux de Fatima**

Plus tard, beaucoup plus tard, allaient ressurgir les yeux de Fatima. Ces yeux d'un bleu profond, cernés de noir, d'un noir de djellaba. Quand elle se penchait au puits, son vêtement sombre faisait comme une robe, une robe de grande dame. Le noir tranchant de sa robe sur les montagnes de lumière oblique, les mouvements de ses bras qui ramenaient le seau à la surface, ses bras puissants et maigres, au seuil du silence.

Ils avaient la paupière tachetée, et la joue tombante, mais les cils noirs et relevés au coin de l'œil, comme un sourire. Le bleu inondant la petite pupille. Cette pupille brillante, mais toute petite au milieu de l'œil irisé légèrement, elle surgissait avec la vivacité de ce qui aime. Tu ne te souviendras plus de la couleur de l'iris tant ce qui frappe, et qui reste, c'est le bleu. Ses yeux, les yeux bleus de Fatima, te diras-tu, en te réveillant certains matins de l'autre côté de l'océan. Ce sont eux. Plus que des bijoux. Ce sont des yeux qui entrent en toi et touchent ton ventre. Ce sont des yeux détendus comme un front déridé et qui perlent vers toi dans un geste d'amour.

Ces yeux racontent la légende humaine. Alors que tu es arrivé à la maison de ton guide Moha, dans le village de Tamalout, au sud du Moyen Atlas, tu as rencontré une femme, une mère, et ses yeux éblouissants. Aujourd'hui, ils forment le squelette du paysage qui vacille dans ta mémoire, la pierre angulaire des fragments de montagnes et de chemins qui s'évanouissent. Cette femme au puits, cette femme qui remonte les seaux de ses bras puissants pour faire la lessive. Il y a un coq. Tu tentes de l'attraper. Fatima a posé une table à l'extérieur. L'arôme de la menthe, la chaleur du thé, le sucre qui gonfle les muscles fatigués par six heures de marche. Mais surtout, cette lumière oblique sur les montagnes beiges, qui fait le soleil s'embraser et le ciel indigo.

Si tu avais connu une langue berbère, tu n'aurais pas appris ces yeux. Ou si, mais tu t'en serais détaché trop vite. Encore aujourd'hui, tu les sens te guider dans ce qui ne porte pas de langage. Ils se réveillent avant toi et t'observent la nuit, ce sont les yeux du monde, qui racontent la légende humaine avant la naissance de la parole. Des yeux de naissance, voilà ce que tu cherchais à dire quand tu les as vus, pour la première fois. Des yeux qui t'invitent sur la Terre.

### **La longue marche**

Tu as enfin vu des nomades, des vrais, alors que tu marchais depuis deux jours sur une route de 4x4 escarpée, reliant les petits villages berbères de la Vallée des Roses, dans la chaîne de montagnes du Moyen Atlas. Il t'est venu le désir effréné de les prendre en photo et en même temps un certain malaise à pointer sur eux l'appareil. Tu aurais voulu autre chose. Que ces hommes et ces femmes aux visages poussiéreux soient glorieux comme dans ton rêve occidental. Et qu'ils t'emmènent avec eux.

La cohorte était composée de quatre chameaux à la selle jaune et bleue, de maigres chèvres, d'une dizaine d'hommes, de femmes et d'enfants aux visages d'indifférence. Ils allaient au Sud durant la saison hivernale, pour faire paître leurs troupeaux, parce que les montagnes se couvriraient de neige. Ils sont passés rapidement.

Empêtré dans le maniement de l'appareil, tu n'as rien pu cadrer ni regarder ces nomades comme il faut. Mais tu as tout de même donné une pièce à la femme. Comme seul échange entre vous, une pièce contre une photo.

### **La complainte du touriste décadent**

Assez de tout ça. Assez de me faire regarder comme le riche exploiteur, comme le vacancier qui profite de la pauvreté du Maroc pour se payer du luxe. Assez de ces gens qui accourent vers moi pour me proposer de dormir chez eux, de m'inviter à manger, de m'aider, pour finalement m'extorquer de l'argent. Assez de me prendre pour un ambassadeur culturel ouvert aux autres quand, en réalité, on me traite en vulgaire touriste. Quand est-ce que cela est apparu? Cette dislocation en moi. Comme si le spectre d'un touriste mal élevé, occupé uniquement par son plaisir, venait s'emparer de mon corps et de mes pensées.

Mes amis et moi allons dans les dunes près de M'Hamid aujourd'hui, et ça m'indiffère. J'y vais un peu pour eux qui sont venus me rendre visite de Lyon et de Montréal. Je le fais aussi pour ne jamais regretter, dans ma vie, de ne pas avoir vu le désert quand c'était le temps. Nous comprimons joyeusement nos cinq corps dans la *Fiat* durant trois heures, juste assez longtemps pour en venir à se lancer des pelures de clémentines et à s'écraser des bananes sur la tête. Au bout de la route, nous échouons dans un autre véritable attrape-touriste. Quelques dunes timides nous entourent, comme extirpées d'un plancher rocheux. On aurait pu être dans un *pit* de sable que ça aurait été plus impressionnant. Derrière, il y a les montagnes, pas si grandes, et de l'autre côté, la ville de M'Hamid.

Nous arrivons dans notre bolide noir et des chameliers nous attendent. Un vieux et un jeune qui parle à son téléphone portable. Ils portent tous deux une jaquette bleue et des foulards sur la tête, costume dont, par expérience, je me méfie. Ils ne sourient pas vraiment. Nous cheminons une heure pour nous rendre à un campement d'une dizaine de tentes touristiques, juché auprès des seules grandes dunes de l'endroit. Un gars nous accueille, grand foulard, grande prestance, grand sourire, c'est le patron. Il dit que nous devrions changer d'idée et dormir dans un campement cette nuit. Nous



nous sommes engueulés deux heures, la veille, jusqu'à gâcher notre soirée, pour dormir seuls dans le désert, alors pourquoi céder maintenant?

Samuel parle à Charles à voix basse :

- Une chance qu'on n'a pas donné tout l'argent, ils auraient fait ce qu'ils voulaient de nous.
- Si ça ne se passe pas comme on veut, *fuck off*, on ne donne rien.
- Un peu de thé, les gars?

Tom verse le liquide toujours bienvenu, saveur de menthe. Des tentures bariolées, des draps rouges, bleus et verts ornés de plastique scintillant nous entourent. Le patron rechigne à l'idée que Charles et Samuel ne soient pas aussi souples que de bons touristes :

- Il fera froid durant la nuit.
- On a l'habitude de dormir à la belle étoile, c'est pas grave.
- Mais il n'y aura pas beaucoup de couvertures.
- On a de bons duvets...
- Mais qu'est-ce que vous voulez, bon sang! Déjà, au prix que vous payez, c'est un cadeau qu'on vous fait! C'est comme ça que vous nous remerciez de notre accueil?
- « Je mettrai un chou sur le reste de ton salaire, si tu veux. Ce sera aussi un cadeau », dis-je.

Le gérant fulmine passivement. On devine que ses arguments de sécurité et de confort trahissent d'autres arguments logistiques. Tous les guides font le même parcours, aussi est-il plus facile et économique de regrouper les touristes aux mêmes endroits, et d'ainsi conserver l'habitude de l'itinéraire.

- « David, c'est un joint que tu roules ou une cigarette? » me demande subtilement Charles.
- Veux-tu que j'en roule un?
- C'est pas que j'en voulais, mais si tu le proposes...
- Oui, pourquoi pas...
- « Haha, regarde-le, Charles, tu crois qu'on voit pas dans son jeu? », dit Samuel en riant de bon cœur.

Après avoir mangé une salade marocaine et bu notre thé, après des discussions sur l'altérité culturelle, le devenir humain et l'appartenance de l'homme au règne des animaux, nous embarquons sur nos montures. J'ai le plus grand dromadaire, Sam monte le plus coriace, et Tom, le plus beau. Au bout d'une heure, nous commençons à observer certaines irrégularités dans notre groupe : Samuel monte sa selle à l'envers, Tom tente désespérément de tenir debout sur le dromadaire, Charles et moi nous lançons le ballon de foot et Virginie nous regarde avec une insolence ravie avant d'amorcer un long monologue sur le point G. En même temps, nous essayons de nous passer un joint d'un dromadaire à l'autre, ce qui nécessite l'arrêt fréquent des guides, qui semblent à la fois rieurs et exaspérés.

Il faut dire qu'évoluer à dos de dromadaire est emmerdant, ça avance plus lentement qu'à pas d'homme, et en plus, ça fait mal au cul. Sur de la gravelle, c'est encore moins excitant. Nous n'avons pour nous consoler ni la fierté née de l'exploit héroïque, ni les déroulements grandioses du paysage comme dans les images de film. Malgré tout, certains plaisirs subsistent, comme la surprise initiale de s'élever sur la bosse de l'animal, ainsi que la descente, quand le guide crie « ouch » en frappant sur l'arrière des pattes. Aussi, des guturalités intéressantes peuvent émaner du dromadaire, une sorte de refoulement de tuyaux sonore, alors que la langue, aussi grosse qu'une truite, sort de côté pour effectuer une danse spasmodique. L'odeur de

vieux foin juteux ne vient cependant pas de ces manifestations temporaires, mais sont la radiation constante de ces bêtes.

J'aime flatter le cou d'un dromadaire, le « guider » malgré son fort caractère : chaque fois que je tire, il ralentit... Quand on approche trop près de lui, il ouvre grand ses yeux dans les vôtres en grondant et en secouant la tête : adorable crainte.

- « Les dromadaires sont des animaux suffisants », me lance Sam, alors que nos guides défont le camp pour la nuit.
- « On dirait qu'ils chiquent par défi. Regarde la mâchoire qui va de gauche à droite, puis de droite à gauche. », poursuit-il.
- « Moi je veux qu'ils soient mes amis », dit Tom.
- « Bien sûr, si tu ne lui avais pas *kické* un ballon de foot dans la face, il te regarderait peut-être d'une autre manière », riposte Charles, à la fois rieur et offusqué.

Les étoiles pointent sous l'air frais du soir, et on peut voir les lumières de la ville de M'Hamid former une basse strate à l'horizon, sur notre gauche. Durant le repas nocturne, nous restons de notre côté du feu, et les guides du leur. Je n'ai pas envie de me mêler à eux. On dirait que la présence de mes amis me tient à l'écart des hommes et des paysages arides du sud. Et cela m'apporte une telle joie, d'en être enfin séparé ! Voilà pourquoi, peut-être, je ne réagis pas quand le vieux ajoute, comme une invite : « Dans le désert, ce n'est pas la même chose qu'à la ville. Pas du tout la même chose. Nous sommes des nomades... » La fin de son récit coïncide avec cette prémisse. Pour moi, la nuit porte d'autres récits, plus près de ce paysage de fortune, plus loin d'un rêve de grand désert. Des récits d'amitié occidentale.

## Amerzou

Au sommet du paysage désertique, le village berbère d'Amerzou semble avoir poussé par un alliage de l'arbitraire naturel et du besoin humain. Il paraît minuscule dans l'infini rocailleux, juché de part et d'autre d'un oued, la seule trace d'eau visible à des kilomètres. Comme les autres villages, il accueille des châteaux faits de boue et de paille, qu'on appelle les kasbah. Ces châteaux sont construits sans plan préalable, à l'aide d'un chef architecte, de ses hommes de main et du client. Le chef architecte et le client se rencontrent, et à mesure que la construction avance, ils négocient ensemble la forme de la demeure : peut-on ajouter une pièce ici, faire un mur là, un passage là-bas ? L'architecte, qui détient la science des kasbah, décide si oui ou non il peut satisfaire à la demande du client. À la fin, la construction est scellée par un grand sacrifice de moutons.

J'ai marché dehors, cette nuit, cigarette à la bouche, portant le vêtement en forme de drap carré que m'a prêté mon guide. Un peu chamanique, tout ça. Cette atmosphère, mon accoutrement, les étoiles. Une joyeuse inquiétude régnait. Je crois que nous avons tous un peu peur du scintillement des astres. Lorsque j'ai vu la kasbah, de côté, elle laissait entrevoir deux pans de mur qui ne donnaient sur rien. Ils auraient formé une pièce fermée si on les avait reliés. On construit toujours un appendice inutile aux kasbah, une ébauche de pièce, une partie ouverte : « seule l'œuvre de Dieu peut être parfaite », disent-ils. Mais je crois qu'ils font ça pour autre chose aussi. Pour laisser entrer le monde, un peu, dans leur maison.

Je rêve d'un voyage qui soit comme cette maison ouverte, toujours inachevée, en perpétuelle construction. Un accueil fondamental. Souvent, sur la route, on aperçoit des cadavres de kasbah, les restes d'arches, de structures érodées, tellement difformes qu'elles ressemblent à autre chose, à des épaules, à des dos d'hommes. Ces corps

modelés par le vent et la pluie, altérés par l'indéniable présence du monde, portent en eux quelque chose de précieux. Quelque chose qui ressemble au trajet du voyage.

J'ai continué ma promenade. La kasbah sous les étoiles, cette sensation de l'ocre sec, du paysage de sécheresse la nuit, du souffle froid à travers la laine, de la lueur des lampadaires orange. Tout cela ne me semblait pas si « étrange », ou si « merveilleux », comme on pourrait le croire trop facilement. Mais cela portait la même densité, la même étrangeté et la même beauté qu'une nuit rurale de novembre sans nuage, lorsque le vent froid s'infiltrait entre les pins, et qu'on lève la tête, saisi par l'odeur du bois et la clarté de la lune. Une douce sensation de correspondance.

**Caroline,**

Je crois que chacun porte en lui un ou plusieurs récits fabuleux, ou mythologies, et que, sa vie durant, il s'en nourrit comme d'un combustible. Lorsque deux mythologies semblables se rencontrent, cela produit une étincelle, un mouvement des âmes, un basculement des pôles. C'est que certaines personnes communiquent par leurs dieux, par leurs images fondatrices : le géomancien, le nomade, l'enfant qui joue, la mer féconde. Il en font une façon d'entrer au monde. (À la télé, un petit enfant chante le Coran et il a l'air plutôt troublé par les caméras qui l'entourent. Moha, mon guide, vient de mettre un morceau de sucre d'un kilo dans la théière!)

Pour composer un univers, il faut mettre en relation une ou plusieurs personnes, leurs mythologies, et le monde. (L'enfant est coupé par une autre émission... Un gros barbu qui dit « Inch'allah ».) Notre univers, à deux, est encore minuscule. Il se compose de ce que nous avons su nous révéler. Je n'ai pu apporter plus en voyage, mais déjà ces images prennent en moi valeur de mythe, et s'ancrent profondément : un gâteau aux carottes, un après-midi à ne rien faire sur ton balcon, le canard qui s'appelait « Dolbeau », et l'autre « patte cassée », la clochette que tu m'as offerte.

(Je ne comprends rien à cette civilisation! On récite maintenant le Coran avec des sous-titres arabes, et un petit point indique où on est rendu dans la partition, comme dans les comptines d'enfant. Bon Dieu! Seuls leurs vêtements salis, leurs paysages arides et leurs bêtes évoquent en moi quelque soubresaut sacré; mais tout cet artifice du pur, les couchers de soleil à la télé et autres images kitsch, ce blanc dénuement des maisons et des mosquées, tout ça provoque en moi un vide monotone et angoissant.)

Inutile de croire que nous serons les mêmes personnes à mon retour, l'expérience du voyage le confirme toujours. Déjà nous ne nous connaissons plus. J'écris pourtant

à celle que je crois être toi malgré ce qui change. M'écoutes-tu encore? Sinon, je me risquerais à dire des choses plus imparfaites : celles échappées durant le sommeil, ou avec les doigts, en disant « au revoir, bon voyage, alors ».

### **L'envers du soir**

« Nous sommes des nomades, ce n'est pas la même chose... ». Le vieux guide avait lancé l'invite, de l'autre côté du feu, qui faisait danser le sable et provoquait des ombrages mystérieux. Tu ne dis pas tout de ton voyage. Quand je t'écoute, je sais qu'entre tes mots, au-delà ou à côté de ce que tu racontes, se trouve un autre horizon. Ce soir-là, toi, encore plus que lui, aurais voulu parler au vieux nomade. Cependant, quelque chose t'en avait empêché. Quoi? Tu t'es couché sous la couverture, avec un ami de chaque côté, sans te demander ce que ce vieil homme ferait en rentrant. Où il irait en finissant son travail. Ce qu'il pensait de voir son peuple trafiquer les paysages et offrir toujours le même tour aux touristes comme toi. Si tu l'avais écouté, peut-être t'aurait-il raconté l'histoire de peuples naissant, marchant et mourant dans la lenteur et la force. L'histoire de gens qui se sont toujours accrochés, qui n'ont jamais rien eu facilement. Et pas plus aujourd'hui.

Les étoiles dédoublaient leurs rayons flous, car tu ne portais pas tes lunettes. Tu les fixais et essayais de les concentrer en autant d'étoiles normales. Le désert ne veut pas dire la même chose pour tout le monde. Tu ne savais pas si, pour les Berbères du Sud, il inspirait la soif, la route ou l'absolu. Et si, maintenant, ils n'y voyaient plus qu'un gagne-pain. Pour toi, cette étendue de sable avait porté plusieurs significations : un idéal de transcendance, une image publicitaire, l'appel d'un lointain encore plus loin, là où il y a de vraies dunes, la tristesse terne de ce qui est physique, parfois, quand le sable portait ta propre stérilité. La désillusion, puis la joie de l'indifférence. Le soir frais, le feu, la présence de gens que tu aimais par-dessus tout.

Le lendemain après-midi, Samuel était venu vers toi, souviens-t'en. Il avait enserré ton cou de son long bras. Bientôt, une tempête de sable allait vous obliger à



mettre un foulard pour vous protéger les yeux. Juste avant cela, rappelle-toi les mouvements lestes du vent, l'horizon qui neigeait d'une neige de sable. Au dessus des presque dunes, le vent s'élevait, faisait tourbillonner le sable sur lui-même, créant de lents lacis qui s'enchaînaient dans un jeu d'ombres complexe et aléatoire. On aurait dit une écriture, des glyphes anciens. Peu importe si tu n'étais pas au cœur du désert. Peu importe, si tu savais être attentif à son mouvement, à son langage. Si tu savais être présent.

### En l'attente de M'Gouna

La gare de M'Gouna n'est pas une gare. Plutôt un stationnement près d'une place et d'un marché, sans horaires, sans panneaux, sans prétention. La gare de M'Gouna n'est pas une gare et elle ne le serait jamais, pensais-tu. Des gens souriaient, débattaient autour d'une maigre théière et fumaient en regardant le soleil blanc refléter sur les paravents de vinyle; des vélos rouillés traînaient au coin des trottoirs raboteux, des chemins de terre sèche et des murs qui sentent l'urine.

Toujours, il y aurait ces vieillards au visage incrusté où se tracent les passés possibles, ces fourgonnettes remplies de monde qui arrêtent trop souvent, le thé sans menthe, l'accueil rude des Berbères, les hammams glauques et paisibles où s'échangent les services de la peau. « Rien ne changera, peut-être », te disais-tu, en regardant du coin de l'oeil ces petits enfants, déjà hommes, déjà femmes, portant le fardeau du bois et de la paille, qui montaient à pieds et à dos de mule vers le prochain village. Ou peut-être cela avait-t-il déjà changé pour le pire? Ces ferrailles qui roulent encore malgré les années, *Mercedes*, *Peugeot*, quand elles mourraient, elles seraient remplacées par d'autres, issues de nos dépotoirs, d'autres ferrailles croulantes qui brûlent mal l'essence.

Avais-tu laissé tomber l'idée d'un Maroc d'espérance? Tu ne savais pas. Comme les horloges assoupies qui ornent les chambres, tu te voyais incapable d'avenir, et tout te semblait désormais signe d'un perpétuel présent. À partir de ce jour, le Maroc existerait pour lui-même, indépendamment de ce que tu voudrais en faire. À partir de ce moment, tu aurais terminé ton voyage. Peu importe le nombre de jours que tu resterais encore à jouer aux cartes, à rencontrer les visiteurs de deux semaines.

Certains te diraient le contraire, que tu étais sur le seuil du commencement. Qu'il fallait arrêter de porter la souffrance du monde sur tes épaules et la remettre dans les bras des montagnes. Qu'il règne une étrange lumière lorsqu'on n'espère plus. Peut-être alors arriverais-tu à voir les choses comme ces hommes, un peu. Demain, tu prendrais le taxi jusqu'à Marrakech, pour te divertir, avec la maigre bourse qu'il te restait. Par-dessus les structures de maisons éternellement en construction, les affiches « Eau de Rose à vendre », « Café des Roses », « Produit de la rose » et les toiles bleues des stands, une gigantesque chaîne de montagnes s'élevait. L'Atlas, au nom de ce Titan ancien, soutenait de ses cimes blanches, lilas ou blondes un ciel d'aurore enfumé.

### Salut Marie,

J'ai marché sur les lits secs qui se détachent comme de vieux craquelins, l'eau jusqu'aux genoux à travers les oueds. Sur les montagnes presque nues et sans échelle, où les chèvres passent pour des arbustes. Marché sans réfléchir ou en réfléchissant trop, dans la pierraille en nuances de blond, de brun, d'ocre, et de betterave. J'ai glissé sur les pentes de pierres qui se dérobent sous les pas, failli me tuer sans que mon guide en soit ému. C'était la traversée de la Vallée des Figues, de la Vallée des Épices, de la Vallée des Roses. Des lacs ressemblant au mercure et des horizons entiers infertiles imprimés dans les yeux. J'ai connu le vide écœurant et l'amour du vide, de ce qui pousse à l'arrachée, et l'intimité du soleil qui s'éternise doucement au sommet des montagnes.

Alors que le ciel envoyait une lumière horizontale et orangé, presque fraîche, alors que la fatigue avait lavé ce qu'il restait de moi en moi, assis sur le divan d'un large balcon, l'absurdité de notre relation est devenue une évidence. Tu te souviens, quand on s'est rencontrés devant une console de *Nintendo*, à faire l'amour en buvant de la vodka *Bailey's*, quand on baisait dans la chambre à côté de Rudy, qui faisait semblant de ne pas nous entendre? Ton déménagement avec tes colocataires amoureux, et les lettres que tu me montrais, en papier journal? Je n'ai jamais eu d'intimité avec toi, jamais de demeure. Pas de remparts contre le monde. Ni même la dure intimité du monde. Faute de se rejoindre ou de nous ouvrir, nous avons peuplé notre vie de fausses idoles, de rêves inaboutis qui s'effondrent maintenant sur les terrains stériles.

Je t'écris de ma non-chambre de béton trop grande, sur un matelas à même le sol. Dehors, le village s'est éteint comme une ampoule, lié au sang du paysage. Tout est noir dans un pays où la nuit existe encore. T'ai-je dit qu'à l'intérieur des maisons, les

murs ressemblent à un babillard et qu'on peut en effriter la surface avec les doigts? Je crois que tu aimerais ça. Et toutes ces horloges, les horloges en forme de montre, rondes ou plus sévères, octogonales, dans le style des années 90, toutes assoupies, sans un tic, qui rappellent la dimension ornementale du temps des hommes.

Il faut que je dorme, maintenant. Demain, je partirai à cinq heures, et il me faudra treize heures de route à travers les montagnes et le désert pour atteindre Marrakech. Je vais rejoindre un couple de Français avec qui je ferai la fête, enfin!

### Réinventer le voyage

- « Les voyageurs, à l'époque, étaient des pillleurs, des missionnaires, des marchands et des aventuriers, des héros qui confrontaient sans relâche leur monde au monde extérieur, dans un duel atroce. Ils s'accordaient secrètement sur un point : le désir de transgression des frontières, jusqu'aux plus intimes. Une immersion totale qui mène dans le pire de l'étrange. C'étaient des brigands de l'espace, des découvreurs, qui arrachaient au lointain son voile de peur et de fantasmes. », dit Charles, en pensant à haute voix, décidément sous l'effet de la drogue.
- « Moi, ça m'a fait bizarre de me retrouver chez *Pizza Hut* à Casablanca », dit Virginie.
- « Tu crois qu'on a gagné la bataille? Que l'esprit occidental a envahi le monde? », dis-je.

Je ne veux pas admettre que tout est mort, que ces mythologies qui sentent la Terre jusqu'aux muscles, les âmes séchées par la pluie trop rare et le vent qui cingle, que tout cela n'existe plus. J'en suis pourtant rendu à m'imaginer cela : je projette encore trop de mes idées sur le monde, incapable de voir qu'un nomade, même avec un téléphone cellulaire, reste tout de même un nomade. Pris dans l'artifice touristique, je ressens un vif désir d'en briser les limites pour enfin « voyager ».

- « On ne gagne jamais longtemps. Bientôt ce seront les Chinois », riposte Tom.
- « Ce ne sont plus des hommes, mais des peuples, qui voyagent. À la vitesse des ondes satellites. Il n'y a plus de voyage, il n'y a plus de transgression de l'espace. Les frontières sont trop souples, trop molles », dis-je.

- « Tu confonds le voyage avec l'information, David », dit Virginie.

Les tentures, leurs tissus, leur origine, leur histoire, ces entremêlements de fils, restent toujours aussi pénétrés de mystère. Dernier thé, derniers joints ici, autour de la table. Notre excursion dans le sable tire à sa fin. Les voitures attendent à côté du campement nomade qui squatte les maigres dunes disponibles. Alors que nous sortons de la tente, un groupe d'Anglais arrive, en auto chrome, déjà épanouis par les bienfaits du désert. Nous échangeons des bonjours en étrangers.

Après une partie de « foot de sable » pleine de farces et de défis, nous empilons tout dans la voiture qui ressemble à notre voyage, avec ses pelures de clémentines sous les sièges, ses bas qui séchent sur le dossier de la banquette arrière, le chandail bleu de Samuel sur le toit, la carte routière déchirée et les guides touristiques côtoyant le *Nutella* et les bananes, le tout accompagné de tabac, de sacs de plastique, de bâtons de déodorant et d'autres détails superficiels.

- « On donne dix dollars au guide pour le *tip* », dit Samuel en rangeant son chandail.
- Parfait. Mais on n'a pas d'argent à donner au patron...
- Il va falloir qu'il fasse un bout avec nous jusqu'au village, pas le choix.

Virginie a mis le contact de la voiture. Sur une scène bordée de montagnes violettes, au milieu d'un champ de pierrailles blondes, sans tracé pour la conduite, roule devant nous une *Renault 5* blanche, celle du patron, avec les deux nigauds de Samuel et Tom sur le toit. Ils nous envoient la main, le visage serti de sourires farceurs. Altérée par le crépitement des pneus, la scène coule en moi comme un rêve, une douce euphorie, une envie à la fois d'éclater de rire et de se trouver ici et maintenant, une nostalgie du présent.

On dirait que la *Renault 5*, surgie au milieu de cet ancien nulle part comme une entorse, transgresse le paysage intemporel. Cette voiture sur fond de montagnes nimbées de poussière, et le soleil blanc qui se reflète sur la carrosserie blanche, et ce plaisir à la limite de l'absurde nous enivre, nous et ces deux hommes sur le dessus, bien accrochés et prêts à tout pour envoyer foutre l'horizon. Tout nous comble de béatitude. Et quel ravissement lorsque les barrières s'effondrent soudainement. Samuel et Tom, par plaisir consenti, comme pour sertir ce paysage d'un ultime rire joyeux, baissent leur pantalon en même temps, et font miroiter la peau immaculée de leurs fesses qui embrasse le ciel. Ciel qui vient de voir naître une nouvelle mythologie. Une nouvelle aube à la constellation de notre voyage.



**Chère Caroline,**

Je me suis arrêté chez un voisin de mon guide pour la nuit, car un oued en crue nous barrait le passage. Un oued, c'est une sorte de rivière presque sèche, à peine quelques flaques d'eau brunes, par endroits. Et puis ça monte d'un coup. Quand les montagnes décident d'expulser l'eau des pluies, ça devient aussi haut et aussi fort qu'une rivière, avec le courant et tout. Et puis ça se calme. Mais la force de l'eau est telle qu'elle a raviné la terre et qu'on peut voir le sillage de l'oued malgré la sécheresse. On en a franchi un, cet après-midi, avec misère : les gens qui nous précédaient avaient un âne, ils ont failli le perdre dans le courant ! Il leur a fallu le tirer jusqu'à l'autre rive, on a tous bien rigolé ! Le second oued, celui qui scinde le village de Moha en deux, était infranchissable.

Nous sommes les bienvenus chez les voisins. À la campagne, les gens entrent dans les maisons comme chez eux, on ne sait jamais combien on sera pour le repas du soir. Il y a cet accueil jusque dans les formes des châteaux, dans la façon de prendre le thé, qu'on sert toujours en donnant un verre de plus que le nombre de personnes présentes. Les conversations sont conviviales, enflammées, puis plus calmes, naturelles. Elles font une musique, une musique qui ne rappelle rien, mais qui prend au ventre de manière étrange, une sorte de ruissellement tranquille avec des réveils soudains.

La traversée de l'Atlas n'est pas une marche à travers les montagnes, mais à travers la danse des voix et des visages. Ces visages travaillés, durcis, ravinés, brûlés. Ils ne laissent rien transparaître, sinon la force. Durs et stériles comme la terre séchée, ils portent le paysage montagneux jusqu'au plus creux de la peau. Tu croirais y voir la désolation. Jusqu'à ce que les regards se croisent. Soudainement, ça y est, ça explose, le sourire déferle dans une force jaillissante comme l'eau des oueds, te renverse et te baigne de lumière et d'amour. Alors, tu sais pourquoi les traits sont si

creux, si profonds, si durs. C'est pour accueillir la joie humaine, le torrent de joie né de rien, de rien d'autre que de la vie même.

### **Les chants autochtones**

Où ce chant a-t-il commencé? Tu ne sais plus. Tu étais seul dans ta chambre à Marrakech, avec ce bouillonnement de solitude au ventre, et soudain une note a émergé. Ou bien ton guide avait timidement détaché les premières syllabes, sur un âne, dans les gorges du M'Goun, et tu l'avais imité. Fatima s'était mise à chanter dans sa maison aux bas murets, avec ses sœurs; puis deux muletiers, des kilomètres et des jours plus loin, avaient entonné les rythmes de voix berbères pour le grand plaisir des clients français dans une auberge de passage. Encore, à la gare de train, Samuel et toi aviez composé une chanson pour l'arrivée de Charles et Virginie; plus tard, dans la voiture sans stéréo, vos quatre chants s'enlaçaient, tantôt grivois, tantôt mélancoliques, avant de vous retrouver dans le fond d'une cabane au toit de paille à l'auberge « Prend ton temps », à Zagora.

Plutôt ici, oui, à l'auberge « Prends ton temps ». Le propriétaire et ses amis, accompagnés des guides qui passaient là, s'étaient installés près de la table basse. Alors que la drogue et l'alcool avaient embaumé la pièce au toit de paille, que dans la nuit se mêlent la lune et les ombrages des palmiers, un homme avait pincé la corde d'un oud. Une note, seulement, suffisait pour vous faire hommes que vous n'étiez pas, hommes des sables froids. Le retentissement de cette note, dans ses lentes ondulations, il vous élevait le torse, vous transportait ailleurs que devant ces bouteilles mi-pleines et ces mégots, vous transportait ici, au Maroc, plus profondément encore que vous ne l'aviez jamais été. Un soliste s'était élancé dans la matière du chant par inflexions de gorge. Soudainement, le monde s'était révélé d'une richesse incalculable, d'une épaisseur tangible. Tout autour naissait le Maroc des contes, le vrai, l'obscur, dans ses modulations les plus intimes et les plus mystiques.

Pareil aux muezzins du monde entier qui se répondent dans l'écho des heures, ce chant passait comme une flamme à travers les époques, transmis de voix en voix, d'âme en âme et de lieux en lieux dans un fil continu. Ce Maroc qui vous traversait le corps au rythme de l'oud, qui résonnait de ses pas sur la terre sèche, qui battait de plus en plus vite sur la peau des tambours, emporté par les inflexions vocales, c'était le fruit d'ici même il y a longtemps, c'était un chant mijoté sous les étoiles, un chant altéré par le sable, l'appel d'ancêtres de nos ancêtres. Non pas un chant de Dieu, mais un chant de la Terre issu des plus profondes mythologies. Soudainement il n'y avait plus de différence entre les chants vivants et les chants éteints, ceux des instruments ou ceux des corps. Tous ceux qui le portaient en eux, fussent-ils vivants ou morts, aveugles ou muets, nomades ou clandestins, se rejoignaient dans l'acte même de chanter, qui persistait comme une continuation du monde et vous faisait tous autochtones. Gens d'ici, hommes du lieu qu'ils foulent.

## **LES HORIZONS PÉRIPHÉRIQUES**

Tu n'y crois plus à ce cœur de poussière tournoyante, à l'origine des villes, aux tubes de néons et aux affiches insolentes qui dominent le paysage, ni aux ruelles, aux labyrinthes, aux vieilles planches qui bouchent les trottoirs.

Tu crois que le cœur de la ville est semblable à sa fin, de l'eau et du sable.

Tu te tournes, regardes l'envers, le cœur des hommes.

### **Un courriel de voyage intéressant extirpé de la masse de courriels quelconques**

Imaginez-vous un autobus de la STM, ou mieux, un car avec toilettes. Faites entrer dans cet autobus soixante-dix personnes, jusqu'à ce que les gens soient obligés de se tasser dans les toilettes et que personne ne puisse bouger ou respirer convenablement. Maintenant, imaginez que cet autobus, ayant la même proportion d'individus, soit long de plus de cent mètres. Vous obtenez mon train africain vers Tanger, où des foules se pressent, se cognent et s'engueulent pour entrer, passent devant vous, portent leurs bagages sur la tête et les jettent à l'intérieur en criant avant de s'y propulser et de se faire aider par des bras qui les aspirent à l'intérieur des wagons.

Vous devez entrer là-dedans, car le prochain train sera plein, lui aussi, de toute façon, et vous hésitez, avec vos deux *back packs* bien remplis (d'objets de valeur). Soudain *good bye* le *back pack*, dans les toilettes! Vous, on vous presse de rentrer et vous ne pouvez plus bouger. Des gens pauvres et moins pauvres sont là, toutes sortes de gens, un édenté avec sa casquette qui fume du haschich, un quinquagénaire aux sérieux problèmes d'estomac, un travailleur de chez GMC en chemise blanche, sa voisine, des jeunes, beaucoup, et des femmes dans le coin (vous ferez connaissance avec eux plus tard...).

Imaginez maintenant que ça pue la transpiration, du condensé. Agglutinés depuis une demi-heure, le fameux départ du train se fait attendre. Tout le monde ici ne comprend que deux ou trois mots d'espagnol, mais c'est assez pour qu'un grand comique de marocain ose vous demander en mariage avec espièglerie, et que, mû par un rire puissant qui grandit en vous depuis l'après-midi, une sorte de sourire liquide,

vous lui disiez « oui ». Imaginez ensuite l'ensemble du wagon participer à la blague, les hommes, les femmes et les vieillards assis par terre, tous qui s'esclaffent et entonnent le chant et les hululululululu du mariage, tandis que le gars vous met fièrement l'anneau au doigt en riant de bon cœur, avec sa femme qui rit aussi. Et partout de l'amour, les gens splendides, leurs sourires malgré leur condition exécrationnelle, et tous vous complimentent pour le vôtre, ce sourire si indépendant de vous-même.

Imaginez ensuite l'attente. Imaginez que votre train bondé compte six arrêts et qu'à chacun des gens s'ajoutent. Qu'on ne sache plus où les mettre, où mettre leurs poches de riz, leurs valises, mais ça rentre quand même, laissant de moins en moins d'espace pour respirer, que vous avez toujours un peu plus mal aux côtes, que vous ne pouvez plus vous tenir à la verticale, qu'il vous faut prendre appui sur le plafond. Encore quelques sourires malgré tout, les femmes sont malades, vous échangez de la nourriture, puis les blagues se font plus rares. À chaque arrêt, maintenant, les hommes poussent sur les portes pour que personne n'entre, ils sont six à pousser de chaque côté, et à crier "Non, non! Il n'y a plus de place!" et à engueuler les gens qui réussissent à se frayer un chemin malgré tout, contre la foule : « espèce de con, tu voyais bien! » Certains deviennent violents physiquement, d'autres comme vous essaient de les calmer, avec ce fameux sourire, la seule chose dont vous êtes capable.

Imaginez maintenant que vous êtes à la moitié du trajet de deux cents kilomètres et que ça fait déjà six heures que vous attendez dans ce train qui avance à peine et qui s'arrête deux fois par station. Vous êtes crevé, complètement, il est minuit, vous deviez arriver à neuf heures à Tanger, plus personne ne s'intéresse à votre beau sourire, que vous avez perdu, d'ailleurs. Nul doute que vous ne vous rendrez pas jusqu'au bout du chemin. Vous sortirez à Asilah, un village que vous savez calme et joli.



La gare d'Asilah est noire et mi-déserte. Il y souffle un vent froid d'océan parfumé de conifères. Pas un taxi, personne pour vous accueillir, seulement une sorte d'inquiétude mêlée à la joie. Vous suivrez les gens qui marchent au loin en roulant leur valise jusqu'à la ville, éclairés par les voitures qui passent. Avant d'entamer quelques kilomètres sur le bord de l'océan pour atteindre enfin la ville d'Asilah, vous vérifiez l'intégrité de vos bagages, que vous avez eu tant de mal à demander (vous ne débarquiez pas à Tanger?), mais que les gens vous ont quand même donnés avec obligeance et précipitation. Vous aurez un sourire en coin avant de les ouvrir, car déjà vous savez que personne ne vous a volé.

### **L'éternelle crise du « petit lunch avant de partir »**

Nous aboutissons chez *Marjane*, un hypermarché, car nous voulons acheter de l'alcool et des provisions pour notre fin de semaine sur le bord de la plage de Mehdy, un petit village côtier en périphérie de Kénitra. Zineb, une jeune Marocaine que je côtoie depuis un bout de temps, paraît nerveuse. La compagnie *Dell* où elle travaille l'a libérée pour deux jours seulement. Elle a hâte de faire autre chose que d'acheter de la nourriture, et moi aussi, qui juge notre arrêt ici comme une perte de temps.

Nous entrons à l'air climatisé, après avoir franchi le stationnement qui peut facilement loger deux cents voitures. C'est étrange se retrouver ici, parmi les allées remplies de produits familiers, mais aussi de prix fixes. On pourrait être en Europe ou en Amérique. Normalement je déteste ce genre de grande surface où on peut trouver à la fois des télévisions, des caleçons ou du jus d'orange. J'y vais quand même, à l'occasion, tout en me disant que c'est un manque de respect à ma culture locale : il faudrait que j'achète mes légumes au marché du coin et que je prenne mes bas chez *Rosy*, ce serait déjà mieux. Dans un pays étranger, la chose se complique : le sentiment d'effritement d'une culture originelle me frappe beaucoup plus. Je suis choqué qu'on vende la même camelote, en pire (laveuse-sécheuses en plastique *cheap*, produits qui ne se vendent pas chez moi parce qu'ils sont passés de mode ou sont jugés dangereux...), et qu'on offre à crédit des télévisions à écran plat à des prix inadmissibles, qu'un ménage marocain moyen mettrait une vie à rembourser.

Mais en même temps, je me sens chez moi. La même froideur du service, le même anonymat qui occulte la culpabilité de trop acheter et d'acheter non-éthique, la même odeur d'entrepôt, le même plaisir enfoui à découvrir un produit insoupçonné,

une machine à développer ses abdominaux, une litière, une imprimante, un ensemble de cuisine, et à me dire que je pourrais l'acheter maintenant si je voulais.

En même temps, je me sens puissant. L'homme blanc qui magasine baigne dans un univers de possibles : il place la cafetière ici ou là, cette chaise chez lui, en imagination, puis ne l'achète pas. Il vient ici, non pas pour se procurer quelque objet, mais pour admirer le spectacle inouï de son pouvoir d'achat. Et dans un pays pauvre, où certains articles sont beaucoup moins chers, ce plaisir est décuplé. Certains ne voyagent peut-être que pour cette inlassable satisfaction, je pense à celui qui ne pourrait pas s'offrir « cette qualité de vie dans son pays ». Même quand les voyageurs parlent de découvertes culturelles, je les soupçonne d'être animés en partie par autre chose. « It was a very good country, and it was really, really cheap », dit l'Australien *cool* de l'auberge de jeunesse, avec sa barbe pas faite.

Quarante jours avant le début du Ramadan, on a ôté les bouteilles d'alcool et on les a remplacées par des bouteilles d'eau, ce qui donne l'impression d'un château de bouteilles, d'un véritable culte de l'eau embouteillée. Le Ramadan est un mois de jeûne qui favorise le rapprochement, où les gens vous invitent à manger, à la tombée du jour, et certains y font preuve d'une générosité et d'une gentillesse sans bornes. C'est un mois de repos, où on peut voir les gens flâner, rester assis toute une journée sur un banc. Mais beaucoup sont fatigués par cette « purification », tendus, irrités, surtout vers la fin. Les escarmouches éclatent au coin des rues, rapidement dispersées par des nuages de musulmans bien intentionnés. De mon côté, j'ai pratiqué le jeûne comme je le pouvais : mon système est encore instable et je deviens nerveux facilement.

« Deux jours que le Ramadan est fini, les bouteilles devraient être dans les étalages ». Nous nous regardons, Zineb et moi, consternés. Tout excités à l'idée de

boire de l'alcool après un mois de cure involontaire, nous sommes décidés à jouer le tout pour le tout. Mon désir d'alcoolémie se mue en fixation maniaque.

- Bonjour, j'aimerais acheter de l'alcool, votre cave n'est pas ouverte?
- On ne l'ouvre que trois jours après le Ramadan.
- Au *Marjane* de Casablanca, ils ouvraient la cave aujourd'hui! (Je ne mens pas...)
- Ici, ce n'est pas le cas, malgré la bannière *Marjane*.

Et voilà que j'entends la voix du touriste décadent : « Mais ce n'est pas normal du tout, merde! On devrait vendre les mêmes produits à travers le monde, qu'il n'y ait qu'une seule chaîne de magasins, et puis au moins on serait sûr de pouvoir trouver ce qu'on veut sans des règlements à la con! Viens ici, que je t'explique. Si tu veux être comme en Amérique, assume-toi, puis vends de l'alcool en tout temps, sois fier de ne pas avoir de valeur! L'alcool est interdit en tout temps aux musulmans de toute façon. Quelle honte! » Heureusement, je me retiens de dire de telles insanités.

- « Je ne suis pas musulman... », dis-je timidement.
- Ça se voit.
- J'ai mon passeport.
- On ne fait pas ça ici, désolé.

Je sens que je peux le corrompre. Malgré sa dureté, une mince cloche d'eau emplait ses yeux, comme s'il se sentait mal à l'aise de ne pas répondre à mes caprices. Je pourrais sortir son salaire d'une journée et le lui offrir discrètement, mais j'ai trop de scrupules et je manque d'audace pour le faire. Zineb, elle, m'attend en retrait, pour ne pas nuire à mes privilèges d'occidental. Notre plan a échoué.

« Des olives, un peu de pain », pas de ce pain-là, c'est trop cher. Une conserve de pois chiches seulement. Et puis le fromage, on se contentera du moins dispendieux. « C'est pas cher ». Elle, elle trouve que tout est cher, je paierai un peu plus, je lui offrirai quelque chose, c'est mon rôle de visiteur riche. Je lui souris avec une vraie tendresse. Nous passons les produits à la caissière blasée. Derrière nous, les produits étincelants et frais débordent des étagères bien éclairées, les télévisions font la fête, on a installé des montagnes de chocolats fins pour Noël, et on sent jusqu'ici les odeurs de détergents, de shampoings et de parfums normalisés. Tout y est. Mais les allées sont vides. Nous sommes les seuls à acheter.

...

En sortant du *Marjane*, nous attendons le taxi avec nos paquets trop lourds. Il fait chaud, nous n'avons pas mangé et nous voulons à tout prix fuir cet endroit qui nous a exténués. Pour se rendre ici, nous avons dû regarder les voitures défiler une heure ce matin. Maintenant, nous devons pâtir encore pour trouver un taxi qui nous mènera à la gare de Kénitra, où nous changerons pour un taxi collectif menant à Mehdyia. Une demi-heure d'attente. Il semble que cela fait une semaine. Jamais nous n'arriverons à la plage.

- « Cette plage n'existe pas », dis-je en blague.
- Non, nous l'avons imaginée, c'est tout.
- Tous les gens qui nous en ont parlé en avaient eux-mêmes entendu parler par d'autres personnes. L'habitude de la croyance est tellement ancrée chez les gens qu'on continue à offrir des taxis pour Medhya, qui ne partent jamais; on met un point sur la carte, on parle de l'endroit dans les livres.
- Cette plage est notre bonheur et notre espoir inaccessibles.
- « Elle est un peu comme le pays lointain qu'on imagine. L'exotisme des cartes postales. Bon, moi j'en ai assez, je m'assois et je mange », dis-je.

- Mais non, t'es fou? Si un taxi arrive?
- On se grouillera.
- Non! Merde, tu es capable d'attendre.

Déjà, par la forte intensité du voyage, notre relation ressemble à celle d'un couple. Elle me fait rire. J'ouvre ma boîte d'olives, je sors le pain, le fromage, le couteau, et nous sommes maintenant installés pour un pique-nique sur le béton, regardant passer les voitures qui entrent et sortent du stationnement. Je me sens vivant.

Quelques minutes plus tard, nous sommes dans le taxi, à rire parce que je n'ai pas eu le temps de rien ranger, que je menace involontairement le chauffeur avec mon couteau, pendant que le jus des olives se répand par terre et que je tente d'avaler un morceau de fromage.

### Une question de temps

Il aurait d'abord fallu que tu comprennes ce que signifie s'asseoir pour vendre des bonbonnes de gaz. Ce que ça veut dire comme investissement, disposer d'une dizaine de bonbonnes. Ensuite, que tu t'assois près de la route asphaltée, sur son rebord de terre sèche. Des petites montagnes cerneraient le paysage au Sud. Très loin, apparaîtraient les crêtes noires du Djebel Saghro. Au nord, la chaîne de l'Atlas dévoilerait ses gris, ses blancs et ses lilas. Mais le vide, la route et le ciel bleu occuperaient la plus grande partie de ton champ de vision. Ce ne serait pas un *trip* touristique, tu connaîtrais ce paysage depuis ta naissance. Il t'appartiendrait si intimement que tu ne le verrais plus. Puis, il faudrait que tu comprennes ce que cela signifie d'attendre qu'on vienne acheter tes bonbonnes. D'attendre une heure, une heure et demie, deux heures, en regardant à peine passer les voitures. Toujours dans la même djellaba, tu boirais le même thé, la même eau, tu mangerais la même chose. Avec de la chance, tu croiserais les mêmes personnes. Assois-toi devant ces bonbonnes, essaie donc. Tu en vendrais peut-être une, peut-être deux. Supposons que tu en vendes trois.

Sais-tu ce que signifie arriver à la maison avec quelques riens en poche et de voir qu'on a quand même réussi à faire quelque chose à manger, avec l'aide des voisins et de tes frères et tes sœurs, dont l'un, peut-être, travaille chez *Marjane*? Sais-tu ce que signifie attendre une journée, attendre une semaine, attendre une vie et des générations en espérant qu'un jour ça fonctionne? Tu ne te plaindrais plus des retards d'autobus ni de la faim. Tu comprendrais aussi ce que veut dire « merci », et « sois le bienvenu ». Tu comprendrais enfin l'expression « Inch'allah », « si Dieu le veut », quand les conducteurs parlent d'arriver aujourd'hui au village.

Je ne te fais pas de reproches. Ce n'est pas une question de pitié, non plus, loin de là. Assieds-toi sur un banc, n'importe lequel, maintenant. D'accord, près de la mosquée Koutoubia. Calme-toi et observe. Des jeunes hommes prennent le bras de leur mère. Ils se dirigent vers l'arche de la mosquée. Le soir est tombé. Regarde ces voiles noirs qui marchent au ralenti sous la lumière tamisée, protégés par les remparts de pierre. Ça t'a pris des mois à comprendre ces images, n'est-ce pas? Ces hommes et ces femmes vont au hasard, on dirait. D'autres sont immobiles. Ils ne pressent pas le pas. Ils n'attendent rien. Il n'y a que toi pour voir en eux l'attente. Ils vivent, simplement.



### Troisième Casablanca

Ma troisième Casablanca a vite porté un nom de femme, Zineb. Je l'ai rencontrée au hasard d'internet, sur le site de *Couchsurfing*. Nous nous ressemblons sur deux points : un amour immodéré des horizons et des vieilles mythologies, et une déception radicale. Je suis venu la voir ce soir, pour son anniversaire.

Nous cheminons de nuit sur le boulevard de la Corniche, celui longeant la mer. Comme il pleut, nous allons boire et fumer quelques cigarettes dans un café. L'endroit, éclairé de néons, est plutôt quelconque, mais nous restons un long moment sur la terrasse couverte. C'est alors qu'elle me parle de son désir du monde, de son désir de mourir. Elle voudrait voyager, pas seulement rester dans une « vie de merde » comme tous les autres, elle voudrait voir autour, aller dans d'autres pays, mais cela lui paraît impossible. Une question de visa et d'argent.

Zineb porte ses cheveux défaits, et tend une cigarette à sa bouche, précieusement.

- À chaque année qui passe, je me demande pourquoi je ne suis pas morte.

Sa tristesse me fige, et, malgré que je me considère optimiste, je sais de quoi elle est faite. À vingt-quatre ans, elle se sent étrangère à son propre pays, à ses propres paysages, si bien qu'elle voit dans l'océan le paysage par excellence. En attendant le jour où elle pourra partir, elle fume, elle boit, elle écoute du *Cannibal Corpse* et parcourt le monde dans ses rêves de jeune fille.

- À chaque anniversaire, je me demande pourquoi.

Je l'écoute, je ne sais que faire de cette nouvelle amie, ma première, et qui déjà s'enfuit ailleurs. Quelques paroles bêtes et rassurantes, et nous partons vers la plage. Au loin brillent encore les lumières artificielles, les costards, les riches Marocains. Casa de nuit, Ramadan pour les riches et les hypocrites. Nous marchons. La luminosité de la ville donne au sable tantôt l'aspect du cuir, tantôt celui d'un miroir inaccessible qui se dérobe à chaque pas. Nous marchons, très lentement, et revenons ensuite. Zineb parle encore, et moi, j'écoute, hypnotisé :

- Quand j'étais plus jeune, j'allais toujours à la mer jusqu'à ce qu'elle m'encercler. Je m'assois sur une chaise, seule, et je regardais monter la marée sous mes orteils, comme un lavis. L'eau montait, elle venait tout autour des genoux.

Elle s'arrête. La nuit continue à noircir et les amoureux de fortune ont quitté la plage. Zineb se tourne vers le vent, qui nous balayait une pluie froide dans le dos, et qui maintenant ricoche sur son visage de cuivre. Ses yeux d'amande paraissent sereins, ne plissent pas malgré le froid trempé. Des oiseaux blancs aux longues pattes courent en quête de nourriture vers les vagues et les évitent de justesse dans un mouvement de va et vient, si bien que, de loin, on les confond avec l'écume.

Soudain, une nouvelle brise souffle, si fort qu'elle tente de nous soulever et fait claquer nos vêtements. Si fort que j'ouvre les bras pour empoigner l'horizon. Mais ce geste me semble soudainement superflu, un geste d'habitude, qui ne correspond plus à ce que je vis et à ce que je suis. Elle aussi ouvre les bras et respire l'air, dans la même détresse d'accomplissement de gestes anciens et dissonants. À voir son visage lisse, ses yeux, moi qui tente en vain de m'ouvrir à l'espace et de faire revivre d'anciennes mythologies, je comprends soudainement que nous sommes deux faux nomades, deux erreurs de parcours en marge de la grande Cité. Semblables aux

charmeurs de serpents de la place Djemaa el Fna, aux diseuses de bonne aventure, nous sommes condamnés à rejouer une pièce qui n'existe plus, à admirer un paysage en faillite. Notre place est dans une bibliothèque, bien à l'abri, dans des contes sans lieux ni temps, dans une autre Casablanca, mais pas ici, sur la plage menacée de tous côtés, où résonnent en échos les lumières rouges, jaunes, les affiches de *Poulet Frit Kentucky*, *Mc Do* et la musique *dance* du *Club O'Palm*.

Sa beauté irradie malgré tout, accrochée désespérément à l'horizon et aux étoiles absentes. Nous sommes transis de froid, la marée a gagné nos chaussures. Je ne tente plus l'épanouissement. Je ne la regarde pas plus qu'elle ne me regarde, seuls existent ses paroles et le grondement de la mer.

- C'était un de ces jours où l'océan m'encerclait. Il m'est arrivé quelque chose : j'ai vu, sur la ligne d'horizon de la mer, se dresser une porte. Et devant, un veilleur attendait, patiemment, avec un chien et une lanterne à la main. Il me faisait signe d'approcher, de venir à lui. Par la suite, plus jamais je ne venais à la mer sans le voir, si bien que j'ai pris peur.

Le vent fracasse son visage de cuivre, et la musique du *Club O'Palm* nous casse les oreilles. La scène tourne et prend un ton plus ordinaire, plus familier. Elle emboîte le pas un peu plus rapidement, en direction des lampadaires et du kiosque à journaux qui borde la rue.

- J'avais si peur que, durant des années, je ne suis plus venue à la mer seule, pour ne pas me noyer, sans doute, comme ma sœur. Je venais toujours accompagnée de quelqu'un. Un jour, par nostalgie, je suis revenue, je me suis assise sur la chaise et j'ai laissé la mer m'encercler de nouveau

jusqu'aux genoux, jusqu'au corps. Je n'ai plus jamais revu le veilleur ni son chien.

...

Le récit t'a marqué de manière étrange. Vous avez conclu votre marche vers la ville, où vous attendaient la foule et les *night clubs*. Vous vous êtes assis sur un banc mouillé, à l'écart, regardant l'eau noire une dernière fois avant qu'elle ne rentre chez elle. Tu la désirais terriblement. Dans toute sa vulnérabilité et sa moiteur, elle tendait son cou vers le haut pour regarder les étoiles, un cou fragile, un cou qui s'élevait de son écharpe, qui dévoilait de petits seins. Elle avait grandi ses yeux noisette jusqu'au seuil de la contemplation, de l'admiration, et tu savais que tout chez elle, ses bras chétifs, ses cheveux et jusqu'à ses doigts demandaient à être touchés.

Elle portait dans ses yeux tout ce qu'une femme peut espérer du monde. Que tu l'embrasses, cela n'allait rien changer, pensais-tu, vous alliez rester les mêmes à mendier l'horizon, à hurler pour sentir le monde, en vain : il fallait ou périr ici ou partir vers les montagnes, passé Marrakech. À ce moment, tu croyais véritablement cette stupidité, ignorant encore les enchantements que pouvaient vivre les corps. C'est ainsi que tu lui as dit au revoir, à la porte du taxi rouge.

### **L'ivresse au bord**

Nous nous embrassons. Longtemps. Son corps complètement blotti dans le mien, son visage pur dans mon cou. Les vagues nocturnes nous montent jusqu'aux chevilles. Il fait encore très froid.

Zineb dit : « Tu veux qu'on se jette à la mer tout habillés? »

Nous n'osons pas.

### **Le chant des vagues**

Dans la vieille ville d'Essaouira, les remparts vieux de trois siècles protègent du fracas des vagues. Quand on monte sur le dessus, en s'aidant d'un canon, la détente immersive de la pierre centenaire, les venelles enchevêtrées aux multiples lanternes qui, la nuit, éclairent faiblement la chaux, font place à un autre spectacle. C'est le lointain qui se fracasse contre les rochers noirs comme des poings, avec la force de la mer, à fleur d'expression. La mer qui, prise de tourbillons écumeux, vient ensuite s'écrémer en silence dans des petits bassins.

Nous passons la nuit là-haut, Samuel et moi, à appeler la mer de nos chants. À appeler la dissolution. Dans l'air qui fuit et fait vibrer nos poitrines, nous sentons la qualité d'érosion de l'eau, qui emporte avec elle ce qui s'efface. Comme nos chants entremêlés se perdent dans l'air, il semble que s'arrondit la forme des villes, que tout s'élève sous le vent de la côte dans une grande inspiration, et que cette vie marocaine porte un sens plus clair, plus posé. Samuel chante, ses yeux fermés sont magnifiques, nous chantons, la nuit durant, et dans chaque note surgie se loge un appel, une présence lumineuse, un domicile et un cœur pour chaque homme en ce monde. Nous chantons jusqu'à ne plus rien pouvoir sentir du tout, jusqu'à ce que plus rien n'existe.

**Caroline,**

Tu m'as laissé ce matin, sans attentes, sans plus d'interlocuteur. J'ai reçu ton courriel m'annonçant la nouvelle. Que ton nouvel amoureux soit un homme merveilleux ou un véritable con, je m'en fous. Je ne suis pas heureux pour toi, je n'ai pas envie d'être ton ami non plus. Nous nous parlerons encore, peut-être : jamais tu ne me connaîtras. Il m'arrive quelque chose d'étrange, cependant. Ce sentiment de légèreté mélancolique que provoque ta perte, la perte de ce qui me reliait à ma vie à Montréal. Je n'ai plus que le monde, maintenant.

Samuel et moi partons d'Essaouira en voiture, avec deux autres amis : Charles et Virginie. Pendant trois semaines, nous relierons la côte au désert. Plus loin, passé la station service et les immeubles à logement, en face des terrains vagues, la route se déploiera en autant de champs d'arganiers, de plateaux enneigés et gazonneux aux flancs drus, de chèvres qui paissent ou qui se perchent dans les arbres, de falaises majestueuses, d'îlots montagneux et blancs posés sur un palier de nuages, et de routes de petits villages surfeurs, avant de contourner les montagnes arides, et de s'enfoncer à travers les oasis de la vallée du Draa.

Ces maisons maintenant minuscules et lovées dans la mer, l'air parfumé d'océan et de fumée qui entre dans mes cheveux par la fenêtre de l'auto, il me semble les sentir d'un coup pour la première fois. Pour la première fois l'horizon surgit, baigné d'une lumière qui fait plisser les yeux.

## La mer ville

Tu t'es réveillé ce matin avec une sorte d'apesanteur bleue, non pas tellement une exaltation, mais la constance légère d'un ciel inchangé. Le vent de poisson soufflait à travers le cimetière jusqu'à ta fenêtre, apportant le frais.

En bas, des bacs de couleurs criardes contrastaient avec la rue grisonnante, où se garent les marchands de fruits. Quelques calèches d'un bleu défraîchi emportaient des femmes aux voiles rosés. La ville où tu dormais n'avait désormais plus de vue aérienne, plus de plan, elle ne portait plus le nom inscrit dans ton guide : Essaouira. Tu ne cherchais plus à la connaître, ni à l'éviter. Cette ville aux destins enchevêtrés et anonymes, aux gens comme partout, mais au pas plus leste, à l'humeur plus légère, tu pénétrais en elle comme dans une eau tiède.

Quand tu marchais lentement vers le port, une étrange sensation de mythe marin te prenait, bienfaitrice. Passé l'humble criée, à l'heure où on reprise les filets, à côté des amoncellements de barques décapées par l'ailleurs, des hommes dormaient dans leur brouette. Les mouettes se posaient, tournaient en l'air ou formaient des nuages. Le port fourmillait de monde : on inscrivait des symboles sur les caisses de poisson avec un morceau de bois noir mouillé, des fiers à bras réparaient les bateaux devant une foule intriguée. Plus tard, sur la grand place, la nuit percée de lumières suspendait le temps. Une sensation de paix ne te quittait plus ici, sans savoir si elle te venait de ce lieu ou de l'emplacement qu'il tenait dans la trajectoire de ton moi fuyant.



Ce matin, tu t'es réveillé et tu as couru vers la plage, pieds nus dans les décombres, puis dans le sable brun, non loin des dunes. Tu as regardé au loin s'élever l'île de Mogador, qui, le soir, se couvre d'un voile mauve, comme appartenant à un lointain passé. Tu as repris ton souffle, tu as expiré. Puis inspiré, avant d'entrer dans les vagues.

### **Chez nous**

Tu t'es réveillé sur un de ces divans adossés aux murs du salon orange. De petites lanières de moutons pendaient sur la corde à linge. Vous les aviez égorgés quelques jours plus tôt avec la famille, dans le couloir, durant la fête de l'Aïd. La coutume veut que chaque famille égorge un mouton et offre de la viande aux voisins et amis, et aux plus démunis. Samuel et toi, à ce moment, étiez venus chez Zineb pour l'occasion. L'animal était couché le dos contre le sol, la tête penchée par en arrière. À sa première mort, il avait expulsé lentement l'air chaud de son cou tranché et déversé tendrement le sang opaque, sans douleur, sur le sol, dans une expiration confiante. Ensuite, il était mort une deuxième fois, par convulsions et par secousses. Il exprimait une énergie et une fureur incompréhensibles, vous ne pouviez plus le tenir, il cognait des pattes sur les murs dans un vacarme épouvantable. Puis la véritable mort avait fait surface : l'achèvement du regard, où l'élan grimaçant de la vie brisée se fixe dans un effroi placide.

Une euphorie inexplicée régnait, une sorte d'excitation joyeuse devant la mort. Les femmes vous avaient enseigné la préparation des brochettes avec les viscères, en enroulant la paroi de l'estomac sur les morceaux de viande, avant d'accrocher la carcasse de mouton dans la cuisine. On avait aménagé un petit brasero à l'intérieur, et tout le monde suffoquait en riant. Dehors, des têtes de mouton rôtissaient sous la pluie, au coin des rues, c'était la fête de grands brasiers qui sentent les cheveux brûlés. Tout t'avait paru à la fois étrange et normal : on aurait pu brûler des cadavres entiers, d'où s'élèveraient des côtes nues et des vapeurs âcres, que tu n'y aurais pas vu de mauvais augure.

...

Le soleil passait à travers les volets de la fenêtre, séchant les lanières de moutons et les bas raidis sur la corde. Une autre de ces journées casablancaises commençait, dont tu avais perdu le compte. Ça devait faire peut-être deux semaines que tu habitais ici, pensais-tu, en pliant les couvertures. À partir du départ de Samuel à la gare de train, en fait. Zineb était déjà partie travailler. Dans peu de temps, Milouda, sa mère, te servirait du thé, de la confiture et de l'huile d'olive sur un plateau en argent. Il faisait chaud, d'une chaleur familiale. Une odeur de pain frais... Mehdi, le cadet de treize ans, était parti sans faire son lit, et « Douda » Hisham, le copain de Sarah, imitait encore la chenille, emmitoufflé dans ses couvertures. Il attendait qu'elle vienne le réveiller en le chatouillant, ou que Leila, l'aînée de vingt-neuf ans, lui fasse des reproches en lui lançant des coussins dessus.

Ahmed, le petit parfumé de la voisine, à peine quatre ans, est arrivé, et il a écrasé des morceaux de biscuits sur la table. Il passerait sans doute la journée avec vous, avec la famille. Le soir, on jouerait au *Monopoly*, Leila parlerait au téléphone avec son amoureux, Zineb arriverait en chignant que sa journée avait été « terrible » et vous l'agaceriez jusqu'à la lui faire oublier. Vous regarderiez ensuite à la télé les chanteurs traditionnels sous les éclairages *glamour*, avec leurs inflexions et leurs costumes millénaires, les films américains, les séries marocaines, la prière en direct, les péripéties du roi Mohammed VI, le tout présidé par Saïd, le père de famille.

Tu es sorti dehors. Des hommes étaient adossés aux murs, d'autres martelaient et soudaient du métal. Le barbu boiteux est venu fouiller dans les poubelles en face de la maison. Il t'a reconnu. Tu as marché un peu vers le parc, tu as attrapé une clope et un coca dans une bouteille de verre au kiosque à bonbons. Le soleil aveuglait. Des petits enfants jouaient au foot, un jeune homme s'est joint à eux, deux vieux se sont assis sur un banc. Tout était blanc. La ville, elle irradiait une telle blancheur! C'est difficile à expliquer, elle baignait dans une clarté immuable. Tu as fumé ta clope, sans idée. Tu es revenu chez toi. Chez nous.

## Ceux qui restent

On peut oublier le nom ou la saveur d'un mets, le nom d'une ville, l'amitié d'un homme de passage. On peut presque oublier le tournoiement des oiseaux au chant du muezzin, durant le coucher de soleil, sur une terrasse de Fès-El-Bali. L'horizon truffé d'arches et de minarets, les rues couvertes de treillis qui cachent le scintillement des lanternes, le soir. Mais jamais on ne pourra oublier le visage d'un enfant.

Hommage à toi, petit garçon, qui m'a supplié pour du pain, avec de grands yeux, alors que je mangeais un shish taouk. À toi qui a agrippé de force mon cornet de crème glacée.

Hommage à toi, mon petit malade, qui dormais sur le sol, emmitoufflé dans une couverture de laine, tes fins cheveux bouclés couvrant à peine ta tête.

Hommage à toi, Mehdi, qui m'a invité dans les rues labyrinthiques de Fès, une nuit pluvieuse, alors que tous ceux qui marchaient portaient une lueur inquiétante. Toi qui m'a drogué, qui m'a volé 70 euros, afin de faire manger ce petit frère aux cheveux bouclés qui dormait sous une couverture de laine.

Hommage à toi, petite fillette souriante dans ta robe verte, qui guide les gens vers la mosquée Hassan II, pour rien, pour un sourire, tout au plus.

Hommage à toi, qui m'avais déjà choisi comme époux alors que je te croisais, au détour d'une randonnée près de Tamalout. Hommage à ton sourire innocent, à tes quelques mots de français.

Hommage à toi, petite bergère qui, de ton regard fauve et presque glacé, de ton regard noir sur le fond ocre de l'horizon venteux, magnifiais en puissance l'étrangeté

du monde. Dans la vallée des épices, près d'une source jonchée de bouteilles et de pneus. Toi qui, trop lointaine, ne m'a jamais souri, malgré mes offrandes, toi qui appartenais à l'autre monde. Toi qui t'appartenais complètement.

Hommage aux travailleurs, aux enfants des kiosques, aux paysans. Hommage à vous petits berbères qui avez ri à mon passage, ne m'avez pas laissé tranquille, qui m'avez démasqué. Hommage à vous qui vous êtes arrêtés alors que les adultes jouaient à l'indifférence. À vous, petites filles, qui avez eu peur à mon passage et qui êtes rentrées dans vos maisons de pierre en courant.

Hommage à vous qui avez entendu résonner le chant de ma voix près du mont M'Goun, qui vous êtes rassemblés discrètement à ma venue. Et hommage à toi, petite fille qui, dans cet ensemble admirable, portais une autre petite fille, un bébé dans un linge taché.

Hommage à vous tous, enfants, qui portiez déjà le monde de demain.

## La fin de Casablanca

Je n'ai pas parlé des souks où on crie en boucle, où on arrive avec ce qu'on a, une brouette de menthe, deux poignées d'oignons, quelques citrons; où les saveurs se multiplient au contact des odeurs et des teintes. Du café Maure, qui donne une vue imprenable sur la mer de Rabat, avec ses habitués et ses flots de touristes. De ce mur à Casa où les jeunes viennent pêcher en bande. Ils peuvent être des dizaines durant le Ramadan. Je n'ai pas parlé de ces femmes dont on tombe instantanément amoureux, les berbères, avec leurs yeux comme seul langage et comme seule parure, si altières, si *chez elles*, égalant en prestance leur territoire.

Dernière clope, assis par terre entre deux wagons orange et beige, près de la porte des toilettes. Sous les secousses du train, l'horizon défile : un reg parsemé d'arbustes ponctué de collines crépues. Comme un commencement et une fin de désert, un paysage qui subsiste avec peine au démantèlement. Un homme m'offre gentiment à boire du *Hawaiï*, puis il passe la canette à un autre voisin qui m'offre son joint. Zineb se tourne vers moi, il faut tout se dire, soudainement. Sa gare approche, nous n'allons plus nous revoir.

- Zineb. Je n'ai pas parlé de cet homme qui vend du haschich à son bureau de tabac, et qui t'offre une pipée quand tu es aimable.
- Ni des rues charmantes et presque trop propres d'Asilah; ni de l'accueil incomparable de Farid, un intellectuel, le mélange de whisky et d'idées jusqu'aux petites heures du matin, les cendriers qui débordent, les vernissages avec la gente artistique de Casa. Ni de mes amis de Marrakech, qui m'ont récolté comme un fruit amer alors que je mourais d'ennui, et qui m'ont reconduit saoul dans les rues assassines.

- J'avais oublié l'auto stop, l'ascension du mont Toubkal, où on a reçu un kilo de pommes pour un sourire, un tajine dans un abri de béton qui crie sous le vent glacial et les couvertures, à la lueur de la chandelle avec toi, ta peau si douce et si nécessaire.
- Je n'ai pas pu te dire, Zineb, notre road trip avec Samuel, Charles et Virginie. Je n'ai rien pu te dire des villages neigeux jusqu'à la côte majestueuse. Des longues nuits de lecture, de toutes ces conneries dans les montagnes. Et de nos bouffes de cinglés, de tous les joints à la belle étoile.
- Je n'ai pas parlé de ta peau de cuivre, si douce au toucher, de notre après-midi au lit à écouter *L'étrange Noël de Mr Jack* sur ton ordinateur portable. De toutes nos engueulades, aussi, qui se finissaient dans les rires. J'ai l'impression d'avoir manqué l'essentiel, Zineb. De t'avoir manqué aussi.
- Tu me manqueras.

Nous versons des larmes chaudes, malgré la timidité, car le train est rempli d'hommes. L'horizon noir fuit dans la vitre où les buildings se succèdent, dans la vitre qui renvoie l'écho des lumières du train. Bientôt, Casablanca s'enfuira de nuit avec Zineb, et c'est mon voyage au complet qui me sera arraché, le Maroc que j'ai tant aimé, après tout. « Au revoir, David, je n'ai jamais eu un ami comme toi ». Zineb descend les marches grillagées du train, sans regarder derrière; avec elle, me sont arrachées tous mes souvenirs, toutes mes villes. Et parmi ces villes, Casablanca, qui redeviendra, avec le temps, cette mystérieuse et blanche Cité aux remparts revêtant le voile nébuleux des souvenirs. Casablanca de l'autre côté de l'océan.

DEUXIÈME PARTIE :  
L'ÉCRITURE DES HORIZONS



## Sortir d'ici

Le voyage dont je parle et parlerai est celui d'une longue solitude, celui qui va vers l'autre, vers le différent. Vers le paysage contemplé, vers l'homme rencontré. Parlons en termes d'espace. L'exotisme se joue dans l'espace topique grâce au lieu; dans l'espace culturel grâce à l'Autre, l'inconnu, et dans l'espace mental à cause de l'autre en soi qui surgit de l'expérience des deux précédents. L'exotisme, selon Victor Segalen, constitue « Tout ce qui est en dehors de l'ensemble de nos faits de conscience actuels, quotidiens, tout ce qui n'est pas notre "Tonalité mentale" coutumière<sup>3</sup>. » Le voyage se dessinerait donc comme un mode extérieur (ou objectif) de déplacement, impliquant la déterritorialisation symbolique et objective, intérieure autant qu'extérieure, d'un sujet. Surtout, il est une tentative de sortie hors de soi. Le voyageur essaie de toucher l'autre, de sentir avec ce qui n'est pas lui, car la sensation naît de la différence, toujours selon Segalen. En d'autres mots, le voyage serait une stratégie spatiale à travers laquelle un humain tente de rejoindre l'autre terre, l'autre culture, l'autre soi ou l'autre en soi.

L'homme occidental cherche par le voyage à éviter les pièges de la civilisation qui s'imposent à lui : sclérose du corps, des idées, entrée de l'homme dans sa fonction utilitaire. À un degré zéro, l'individu ne sert à rien, mais paradoxalement, il sait, au fond de lui, que s'il vit, ce n'est pas accessoire. Voyager est un acte gratuit et fondamentalement « inutile », c'est-à-dire dénué d'utilité précise, qui renoue avec ce qui ne sert rien, sauf le vivant. Voyager permet d'imaginer un autre mode de relation à l'espace, aux gens, c'est-à-dire un autre mode de vie sociale. Et tant qu'il stimule et tient en éveil toutes les facultés de l'individu – prise de décision, capacité d'adaptation, responsabilités communicationnelles, facultés du corps – le voyage rend

---

<sup>3</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Éditions Fata Morgana, 1978, p. 20.

à l'homme son statut d'homme global. Le voyageur rêve d'une rupture de l'ordinaire, c'est-à-dire de l'ordre, et d'une rupture avec cette réduction du moi imposée par l'entourage. Mais si le voyage s'entreprend en réaction à une inadéquation au milieu d'origine, il peut aussi se voir comme une réaction à sa trop grande adéquation, ou, si on veut, comme une recherche d'inadéquation.

Si le voyage peut sembler momentanément et parfois même constituer une fuite devant les problèmes qui contrarient l'individu, c'est qu'il témoigne d'une réelle volonté de sortir du cadre qui lui est imposé. Prendre ses distances pour mieux voir. Cette absence de cadre amène autant de clairvoyance et d'enrichissement que d'aspects négatifs : abus des touristes envers les locaux, alcoolémie, tourisme sexuel et déchéances diverses. Mais le flou, l'absence de balises s'avère nécessaire pour développer l'autonomie morale et existentielle d'un homme pris au piège par le même.

Le voyage est une sortie de son milieu (de son centre, devrais-je dire) afin de trouver contact. On se rend dans un autre pays ou, plus simplement, à côté de chez soi. « Je me méfie des expéditions lointaines entreprises par des voyageurs incapables de faire le tour de leur chambre. Ce qu'on ne sait pas découvrir à deux pas de soi, on ne le retrouvera pas mieux aux antipodes<sup>4</sup>. » La phrase liminaire du *Vagabond approximatif* de Georges Picard en dit long sur la nécessité d'une disposition particulière pour voyager. Appelons cela une ouverture, ou une expérience de l'ouverture. Si on voyage, ce n'est pas pour réellement trouver *autre chose*, mais pour trouver *une autre façon de voir*, pour trouver un *autre moi*, et ainsi, un *autre monde* qui sera le résultat de son contact avec lui. C'est pour trouver autre chose qu'autre chose, puisque cette « autre chose » que l'on cherche est déjà du même.

---

<sup>4</sup> Georges Picard, *Le vagabond approximatif*, Paris, Éditions José Corti, 2001, p. 1.

En contrepartie, le voyage pourrait se voir comme une manière de s'inscrire dans un certain réseau social. Plaisir accessible aujourd'hui à tous les gens de la classe moyenne à aisée, il est devenu avec le temps un rite de passage qui atteste l'ouverture sur le monde et la culture d'une personne, ou l'accession à un certain niveau de vie. Une obligation, presque, pour les générations d'après la Seconde Guerre mondiale et suivantes. Le voyage est devenu un symbole d'émancipation largement véhiculé par les médias, un véritable mythe. À ce titre, voyager est devenu, comme être « en forme » ou « à la mode », le résultat d'une pression sociale. Aussi, avec sa banalisation, le voyage est relégué au statut de vacances par certains qui, tout en profitant un peu des vertus du voyage pour se « dépayser », ne songent peut être pas à celle de « dépaysement », c'est-à-dire à la transformation d'une « forme de perception particulière, issue d'une histoire, d'une culture, et qui fait implicitement référence à des strates de savoirs que nous ne savons pas savoir<sup>5</sup> » : le paysage. Le voyage dont je parle n'est pas vacance, mais laisse parfois l'être vacant, l'espace de quelques secondes.

On ne part jamais longtemps. Aussitôt arrivé, il faut partir encore. Voyager reste un mode temporaire d'existence. Si l'on rêve de partir toujours, c'est que l'on ne rêve pas nécessairement d'être toujours ailleurs, mais bien d'une liberté totale, qui est aussi la liberté de revenir. Partir reste un pari, il reste une confrontation du corps et du corps social. Il est réellement une sortie, un exit, un échappement d'aire. Il éclaire l'homme sur sa condition pour autant qu'il reste temporaire, et qu'il se construise dans l'alternance. La sédentarité est le voyage du nomade.

Donc partir, aller ailleurs, ouvrir la vanne du nouveau, aller cueillir ailleurs pour voir ce que je pourrais cueillir ici. Se frotter au monde! Mais pour aller vers quoi? Et

---

<sup>5</sup> Définition de la notion de « paysage », par Anne Cauquelin, « Le paysage et son dessein », dans Bailly, Antoine Bailly et Renato Scariati (dir. publ.), *L'Humanisme en géographie*, Paris, Anthropos, 1990, p. 103.

comment? Qu'est-ce qui se produit en soi, qu'est-ce qui se produit dans le monde lorsqu'on voyage? Est-ce que tout ce que je viens d'exprimer est vrai? Je ne sais pas. Le voyage n'est pas un aller simple.

### **Replis et Contacts**

On ne part pas pour aller ailleurs, on est déjà ailleurs. On ne part pas pour s'éloigner mais pour se rapprocher, pour abolir la distance. La distance de soi à soi, la distance de soi au monde. On est ailleurs qu'en soi, trop souvent. Il me semble. Voilà la stratégie. Vouloir être ailleurs qu'ailleurs. Se bouleverser par delà les limites du corps. On dit qu'un paysage révèle cette approche du lointain inaccessible. Le lointain ne paraît inaccessible que dans la mesure où on ne le laisse pas entrer en soi, en vertu de son supposé éloignement. « Le télescope a son ciel, je reprends le mien, je touche le mien. Le ciel est bien plus près de moi que les hommes<sup>6</sup>. » Le désir nomade insuffle ses paroles dans l'oreille du voyageur, il lui dit : il n'y aura plus d'ailleurs, il n'y aura plus toi ou moi, ni l'autre, il y aura Présence.

Il faut sortir de la chambre, de ce qui protège. Sortir de la chambre du regard. Tout se passe en ouvrant la porte, en sortant de chez moi, à Marrakech. Il y a du monde, on me regarde, on me touche et on me harcèle. Ou bien on me laisse faire. Je me déplace dans un lieu qui n'est pas chez moi et dont j'entrevois à peine les règles. Ici, une voûte qui ramène le sentiment du sacré. La noirceur. Rester sur ses gardes. Surtout, garder la tête haute. La peur. C'est le contact avec ma propre importance vis-à-vis de celle de l'autre. L'ennui, l'isolement. Puis le désir d'aller vers l'autre encore, la rencontre d'un sourire gratuit. La grâce. Voici le mouvement psychique – et même

---

<sup>6</sup> Gustave Roud, *Essai pour un paradis* suivi du *Petit traité de la marche en plaine*, Lausanne, Bibliothèque des arts, 1984, p. 131.

topique – du voyage : tout se passe dans l’alternance, le voyage ne va pas en ligne droite, il est mouvement de balancier, aller-retour constant.

Que le voyageur entre en résonnance et il se sent traversé. Que cela dissonne, qu’il veuille s’enfuir à cause de l’odeur d’urine ou des mécréants, il est traversé tout de même. Il n’y a pas de repli possible. Il fait partie du monde. Arriver au monde extérieur est toujours vibration, et, dans la dissonance, le voyageur prend conscience de ce qu’il n’est pas, et du fait qu’il y a un décalage entre le désir et l’étant. Mais il vibre quand même. Les corps sont poreux, même quand ils ne le veulent pas. Voyager est cette lancée d’un corps dans l’espace qui sait qu’il sera altéré irrémédiablement. C’est l’obligation d’être là-bas, un coup dans l’avion. Pour ma part, je voyage comme on médite. Immobile, pour ne plus qu’il y ait de fuite possible. Il y a une rigueur du voyage qui sait très bien que nos moments d’ébriété sont la conséquence d’une inadaptation, que nos malheurs sont dus à nos attentes, et que nos joies sont la gratification temporaire du hasard, du lâcher-prise, et qu’elles se construisent en alternance avec nos peines.

Le voyage par la discipline du corps, comme la marche ou le vélo, permet cette fatigue qui relie au monde, qui crée l’ouverture. Comme en témoigne David Le Breton dans *L’éloge de la marche*, « [La marche] est un dessaisissement provisoire par l’atteinte d’un gisement intérieur qui tient seulement dans le frisson de l’instant<sup>7</sup>. » Le voyage exotique dans l’autre pays, l’autre culture, crée la même ouverture par la fatigue culturelle. Il procède par chocs successifs : le lieu attendrit l’âme comme on attendrit la viande, par fessées. Alors que le corps se replie sur sa fatigue, la pensée se tait et le lieu émerge. Alors que la pensée se décourage de ses théories, le corps désire jouir du monde et l’âme désire jouir de l’autre. L’ouverture est le résultat de l’abrasion des paradigmes par l’autre. Kenneth White parle de cette

---

<sup>7</sup> David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2000, p. 19.

conscience du monde, cette ouverture du regard déconditionné, qu'il appelle « regard nu », ou « monde blanc », lequel se produit lorsqu'émerge ce que j'ai devant moi. Lorsqu'il y a présence.

« L'Exotisme [...] n'est donc pas la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle<sup>8</sup>. » Parfois un choc qui amène à la présence, l'exotisme constitue une forme de rapprochement. En même temps, il comporte un plaisir qui éloigne son objet : on apprécie l'autre en tant qu'autre. Un simple renversement suffit à causer un éloignement terrible, une séparation. Alors, c'est le haut le cœur, le rejet. Rejet de l'autre, dans tout ce qu'il comporte de différent. Le haut le cœur culturel, l'apparition des préjugés, de la haine, de la stupidification de ce qu'il y a devant. Parfois, dans ma naïveté, c'est le monde qui me rejette, l'horizon du monde devient un écran, il se stérilise, ne m'apporte plus rien.

[...] c'est au cours de ce voyage que ma vie prit son grand virage, une « volte-face totale » [...] passant d'un goût merveilleusement juvénile de l'aventure à un écoeurement complet quant à l'expérience du monde en tant que telle, une révolulsion dans tous les sens du terme<sup>9</sup>.

Tout se passe dans la conscience. Comme deux pôles de l'exotisme, de l'expérience de ce qui est hors de soi, j'ai nommé l'émerveillement fusionnel et l'étrangeté réulsive. Le désir de fusion mystique n'est pas une conversion à l'autre ou de l'autre. Le voyageur désire que chaque pas fasse émerger son désir de l'autre tel qu'il est et ainsi lui correspondre dans une relation de présence réciproque. Le sentiment d'une coïncidence, d'un échange de regards, de ce qui les relie. Il désire que le monde plante en lui ses aspirations comme il le marque de ses pas.

---

<sup>8</sup> Victor Segalen, *op. cit.* p. 751.

<sup>9</sup> Jack Kerouac, *Les Anges vagabonds*, St-Amand, Denoël, coll. « Folio », 1968, p. 147.

Inversement, parfois, ce désir fait place à une mise à distance complète, à cette *révulsion* dont parle Jack Kerouac. Je ne veux pas que l'autre me touche, je suis dégoûté ou j'ai honte de l'autre, je préférerais qu'il n'existe pas, j'ai honte d'être un autre, de jouer le rôle de l'autre. Essaouira : un cireur de souliers me jette un « va te faire foutre » en plein visage. Ce n'est pas pour rien. Pour lui, je suis le riche, l'exploiteur, le persécuteur, le symbole même de l'autre classe sociale. Je pourrais le frapper sans problème, il irait en prison, et je serais sauf : l'injustice est telle que j'ai plus de droits que lui dans son propre pays. Avec l'incompréhension, l'inégalité est la plus grande distance entre soi et l'autre, et ici je parle d'inégalités sociales et raciales créées par la réalité historique. Voyager sans être affecté par cette inégalité quand elle se présente n'est pas un voyage, mais un mensonge.

Les touristes occidentaux ont pris l'habitude de ne plus se scandaliser de ce fatalisme qu'on leur a appris à respecter en tant que caractéristique de religions et de civilisations différentes des nôtres, mais qui les valent. Reconnaissons que cette largeur d'esprit nous arrange, qu'elle tombe bien en fournissant un alibi à notre égoïsme de nantis. L'incroyable abandon de ces peuples nous émeut ou nous écoeure. La corruption et l'impuissance de leurs gouvernants nous révoltent. Mais enfin, les paysages sont si beaux, les gens si racés, l'artisanat si pittoresque, et nos photos si réussies<sup>10</sup>...

Difficile d'instaurer une simple éthique de la jouissance du « Divers » quand ce divers signifie la souffrance de celui qui se présente à soi, la difficulté de communiquer, des lieux démolis, de la pauvreté, de la laideur. À la longue, la culpabilité – puisque le voyageur occidental représente par métonymie sa société, en partie responsable des malheurs de l'autre – peut se muer en indifférence, en haine. Des réactions racistes sont courantes en voyage, comme le sont les coups de soleil et les maux de genoux. Nombreux sont les récits qui témoignent de telles réactions : je pense, notamment, au « journal » de voyage *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti,

---

<sup>10</sup> Georges Picard, *op. cit.*, p. 113.

où les généralités méprisantes à l'endroit des Japonais et de cette femme à la « cervelle jaune<sup>11</sup> » se succèdent. Trop facile d'établir des jugements fondés sur une idée d'« autre culture », et ainsi réduire l'expérience de l'autre individu à une confirmation de théories simplistes (« Les marocains sont des êtres accueillants », par exemple), autrement dit, de généraliser. Mais cela arrive aussi, malgré tout. « Nous ne pouvons plus rien l'un pour l'autre<sup>12</sup>. » Ainsi Henri Michaux parle-t-il en 1945 de la relation qu'il entretient avec son récit dans sa deuxième préface d'*Un barbare en Asie* (1937) et par extension du voyage qui l'a inspiré, effectué en 1910. L'ouvrage témoigne d'une incompréhension profonde de l'autre culture, d'un mépris occasionnel pour l'autre, d'une confusion entre ses désirs sur l'avenir des peuples d'Asie et la réalité, mais également d'une sublime franchise, d'un regard singulier.

Pour accéder à la présence, le voyageur se doit d'être attentif à ce qui s'impose, que ce soit agréable ou non. L'« ouverture culturelle » est une trouée, non une qualité permanente. Quand le trop plein de l'autre fouette, que j'en ai des haut-le-cœur, je retourne dans ma chambre, je rationalise, j'attends que ça passe, je pense au retour, j'écris... L'écriture serait-elle alors l'envers du silence contemplatif?

### **De la déprise à l'horizon**

Avant le voyage, il y a eu les lectures, les jeux de l'imagination, les croyances. À la fin du parcours, au début des parcours, il y a la vue. Le voyageur a exploré l'espace, comme tout le monde, mais il a vu autre chose que ce que d'autres ont vu. Il n'a pas rencontré celui qu'il attendait, n'a pas toujours vu ce qu'il a regardé.

---

<sup>11</sup> Pierre Loti, *Madame Chrysanthème* suivi de *Femmes japonaises*, Puiseux, Pardès 1988, p. 85.

<sup>12</sup> Henri Michaux, *Un barbare en Asie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1967, p. 10.



On croit quitter la terre natale au départ de l'avion, mais c'est faux, on la laisse en chemin, on laisse de soi en chemin. Aussi on est arraché, parfois : on ne laisse pas ce qu'on veut, c'est le monde qui morcèle l'homme pour mieux l'embrasser. On laisse en chemin ceux qu'on aime, on les laisse derrière, et nombreuses sont les relations entre le voyage et le deuil, pour peu que ce dernier soit entendu comme un processus de transformation et un trajet de la mort vers le désir. Mais le deuil le plus important à faire sera celui des certitudes.

On croit partir pour rencontrer l'autre, mais en fait le voyageur inexpérimenté comme moi part pour rencontrer son rêve initial de l'autre, l'image ou l'idée qu'il s'en fait. Et tôt ou tard, il se voit déçu. Avec l'expérience, le voyageur ne partira plus pour rejoindre et valider ses images, mais pour le monde. « Mon voyage prend décidément pour moi la valeur d'une expérience sincère : confrontation, sur le *terrain*, de l'imaginaire et du réel<sup>13</sup>. » Chaque voyage est un abandon de certaines écritures et images qui ont nourri le rêve du voyage au profit du Réel. C'est seulement par l'expérience que le voyageur saura si ce détail, cette description lue en cours de route correspondent ou non à la réalité du monde qu'il visite.

La perte des images et des mots qui ont enfanté le désir du voyage, autrement dit, d'une idée, et, souvent, la perte d'un *idéal* de l'autre, voilà ce à quoi le voyageur est confronté. Cela veut-il dire qu'il atténue sa force désirante en allant ailleurs? Pas nécessairement. Mais sans dire que la totalité de ses conceptions s'écroulent à la rencontre du lieu, toujours reste-t-il que la voie du voyage forme un parcours déceptif, qui brise en chemin les attentes et les images initiales trop séductrices, les conceptions de « cartes postales », archétypales. Voilà pourquoi une partie du travail du voyage, ou de la « découverte », consiste à laisser émerger le réel des images qui le couvrent.

---

<sup>13</sup> Victor Segalen, *op. cit.*, p. 68.

Hermann Hesse n'écrivait-il pas que « [...] le premier art du voyage est de savoir renoncer<sup>14</sup> »? Or, le renoncement, en tibétain, se dit *ngé jung*. « *Ngé* signifie “vraiment” ou “définitivement” et *jung* “sortir de”, “émerger” ou “naître<sup>15</sup>” ». Une certaine éthique exige de renoncer à soi-même en voyage, de passer à autre chose qu'à l'expérience de la déception en termes d'« insatisfaction ». Il ne s'agit pas non plus de nier sa propre culture, de pulvériser volontairement des images, ou de crouler dans le désespoir de la mort des attentes, mais de laisser mourir celles-ci, de détourner le désir vers de nouvelles naissances, vers la naissance de ce qui apparaît. « Le secret sentiment d'un accueil commence à sourdre en moi. Le paysage où j'avance semble naître de mes désirs, mais ces désirs mêmes naissent en même temps que lui<sup>16</sup>. »

Plusieurs choses meurent et naissent dans le psychisme du voyageur : sa conception du lointain, du pays visité, du voyage, de l'Ailleurs et de ses propres paradigmes et certitudes, sa conception de lui-même. Rodolphe Christin souligne que, souvent, les cadres de références, mis en doute par l'expérience de l'altérité, sont entrevus dans leur relativité, sans pourtant être immédiatement remplacés par d'autres. Ainsi, il nomme « nihilisme culturel<sup>17</sup> » la dynamique par laquelle « [...] l'individu se voit plongé dans une béance, [où] circule la liberté du voyage, lorsque le contact avec l'altérité provoque une brèche en laquelle naît le devenir-autre du voyageur<sup>18</sup> ». Encore ici, la perte signifie une possibilité, celle de devenir autre. Dans la danse des morts et de la naissance portée par chaque pas sont affectés à la fois le sujet percevant et l'objet perçu.

---

<sup>14</sup> Hermann Hesse, *Description d'un paysage*, Paris, Librairie José Corti, 1994, p. 80.

<sup>15</sup> Sogyal Rinpoché, *Le livre tibétain de la vie et de la mort*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 2003, p. 64.

<sup>16</sup> Gustave Roud, *op. cit.*, p. 124.

<sup>17</sup> Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, p. 121.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 121.

Dans l'imaginaire quantique, le sujet et l'objet de la perception s'imbriquent pour former un tiers parti résultant de leur association temporaire : le monde tel qu'il existe. Kenneth White parle du sujet « absolu » selon MacDiarmid :

En affirmant son individualité, il suit le principe de relativité selon lequel toute réalité « est » toujours par rapport à un observateur. Mieux, le réel concret implique le sujet dans un champ unitaire qui dépasse la division sujet-objet<sup>19</sup>.

La réalité serait donc composée d'actualisations à la fois du sujet et de l'objet, par deux appels qui se rejoignent et se suscitent, celui du dedans et du dehors. Actualisation qui est possible seulement au présent. Et seulement grâce à l'altérité. De la même façon, dans la théorie des systèmes, en sciences sociales, on définit l'identité d'un individu par le rôle qu'il occupe au sein d'un ou de plusieurs systèmes de relations. En passant d'un système à un autre, le sujet n'est plus unipolaire, il change aussi, devient multiple. En voyage, à cause de la distance, l'identité ne se trouve plus assise dans les différents systèmes auxquels elle était préalablement liée. Cette distance, ajoutée à la différence des nouvelles relations qu'il crée avec ses système d'origine, fait jouir (ou souffrir) l'individu d'une très grande *liberté* de détermination et d'une très grande *diversité* de déterminations. « En fait, *la diversité du monde exige la diversité de la psyché et vice versa*<sup>20</sup> », souligne Rodolphe Christin. Aussi, puisqu'il entre en relation avec l'étranger, et donc forme un système avec ce qu'il ne comprend et ne maîtrise pas, le voyageur peut avoir la sensation d'être étranger à lui-même.

Durant la marche, le rapport de la lenteur du déplacement dans l'espace semble attester la continuité du couple sujet-lieu et ainsi fortifier l'unité de l'être. Pour celui

---

<sup>19</sup> Kenneth White, *L'Esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, p. 147.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 132.

qui voyage à la vitesse mécanique, cependant, les milieux changent à une vitesse très grande. La diversité et l'intensité des événements et des rencontres, leur succession rapide en viennent à produire une quantité d'expériences marquées par la rupture. Cela produit un certain isolement des systèmes relationnels (sujet-objet) perçus comme différents noyaux de sens isolés. Puisqu'il forme sa nouvelle identité en relation systémique avec ces différents lieux ou personnes rencontrées, le voyageur voit son identité se consteller de plus en plus. Le trajet du voyage pourrait donc se définir comme celui de l'être unifié vers le soi multiple, vers l'éclatement.

Puisqu'il rend possible l'appréhension d'une certaine liberté identitaire, voire d'une fragmentation, puisqu'il joue sur la faculté du regard à percevoir autrement le lieu, et qu'ainsi il rend multiple la diversité même, le voyage peut être vu comme le rétablissement, dans la conscience, d'un horizon du monde et du sujet, suivant la définition qu'en fait Michel Collot dans *La poésie moderne et la structure d'horizon*, c'est-à-dire « [...] l'ouverture d'une possibilité infinie de déterminations successives [et] l'impossibilité d'une détermination complète et achevée<sup>21</sup> ». Le voyageur apprend à découvrir le lieu non pas en termes de clôture, ou d'unité, mais de possibilités perceptives, possibilités de chemins. Cette sensation de liberté extraordinaire est pourtant contrecarrée par une contrainte : celle du choix. Voyager, c'est choisir à chaque moment qui sera soi, où on ira. C'est faire l'expérience à la fois de ce qu'il y a de plus ouvert en termes de possibilités et se soustraire à ces possibilités en s'ancrant dans une voie précise : le voyage se découvre comme ouverture et fermeture des horizons à chaque seconde.

En contrepartie, le voyage ne permet-il pas aussi de choisir de ne pas toujours choisir, comme de choisir de se laisser guider par ce qui est plus grand que soi, par un jeu de hasards et de contraintes, d'être mené là où le voyageur ne s'y attendait pas, là

---

<sup>21</sup> Michel Collot, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 21

où il ne voulait pas? L'expérience du voyage ne transforme-t-elle pas le sujet en un objet du monde, ne renverse-t-elle pas la dialectique classique sujet-objet? On ne fait pas un voyage, souligne Bouvier, « c'est le voyage qui nous fait ou nous défait<sup>22</sup> ». Ainsi faut-il parler de ce que le monde sème en nous. Si le réel nous prend, c'est pour mieux s'infuser dans le corps et l'imaginaire et stimuler un nouvel échange. « Moi, parti pour le Réel », dit Segalen, « j'y suis pris tout d'un coup et ne sens plus que lui. Peu à peu, très délicatement les battements éclosent d'un arrière-imaginaire. Au bout de quelques temps : jeu alterné<sup>23</sup>. » C'est dire que le réel dialogue avec l'imaginaire, qu'il l'« enrichit » comme dirait Bouvet, qu'il lui laisse une porte ouverte sur de nouveaux rêves possibles.

Encore ici, le contact avec le monde se définit comme ouverture d'un horizon, dans un trajet qui tient à la fois de la mort de vieux rêves, de l'apparition d'un réel outrepassant les attentes, et à nouveau de la possibilité de rêver le monde, monde qui apparaît à la fois dans son opacité et sa transparence, dans sa malléabilité comme dans sa rigidité. Passé le cap de l'insatisfaction liée à la déception, apparaît une nouvelle liberté de s'imaginer et de vivre le monde. Pour le voyageur qui permet à l'autre d'exister, « chaque pas est une naissance, chaque pas est une mort, chaque tombe est une mère<sup>24</sup> ».

### **Transgressions**

Le voyageur n'invente rien en voyageant ni même en écrivant. Beaucoup ont voyagé avant lui. Beaucoup le feront après. Malgré tout, l'acte même de voyager se rapproche de l'acte de création. Même sans allusion aux nombreux écrits qui relatent

---

<sup>22</sup> Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2001, p. 12.

<sup>23</sup> Victor Segalen, cité par Kenneth White, *L'Esprit nomade*, *op cit.*, p. 198.

<sup>24</sup> Hermann Hesse, *op. cit.*, p. 174.

la relation entre le voyage et la création littéraire, il est possible de comprendre en quoi le voyageur change la fonction attribuée aux objets pour leur donner une nouvelle valeur. Quiconque va dans un marché, dans une salle de prière, dans un entrepôt, dans un salon de coiffure et prend des photos, des notes, contemple le détail de tel amas de fruits, de telle vieille machine et fait de sa principale occupation la jouissance de ce qui est, celui-là attribue par le fait même une nouvelle « fonction » aux objets, une fonction esthétique.

En se promenant dans son propre quartier, le déambulateur est celui qui déjoue l'utilité première des choses pour en jouir, qui transgresse l'usage établi, qui va au-delà des conventions. À l'étranger, cette transgression des usages est presque obligatoire, tant la différence des cultures et l'ignorance du code obligent le voyageur à passer outre à certaines pratiques courantes dans le pays d'accueil. Quel voyageur n'a jamais choqué quelqu'un par son ignorance d'un certain aspect du code social en vigueur? Aussi, parce qu'il doit se conformer à certaines coutumes qui lui sont étrangères et par son éloignement géographique même, il dépasse les normes et les usages de sa propre société. « Parce qu'il est une en-allée au-delà de l'univers reconnu, où l'on est reconnu, du quotidien, le voyage est fondamentalement une expérience de marginalité<sup>25</sup>. »

Sans vouloir stigmatiser le voyageur, disons que son expérience est celle d'une marginalité volontaire : c'est-à-dire une en-allée « à côté », dans la marge, et de là l'établissement d'un rapport personnel aux choses, un trajet singulier. Aller dans la marge signifie passer la frontière, partir de ce que je suis pour aller ailleurs : « [La traversée du voyageur] passe par une transgression symbolique des limites et des conditionnements sociaux<sup>26</sup> [...]. » Plus qu'un mal nécessaire au voyage, ou une condition imposée à celui-ci, cette transgression est également une jouissance et peut

---

<sup>25</sup> Rodolphe Christin, *op. cit.*, p. 74.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 153.

devenir, tout comme la jouissance esthétique ou le désir de découverte de l'autre, une motivation profonde au voyage.

Mais passer de l'autre côté signifie également qu'il y a un autre monde, d'autres coutumes, qu'il existe une « Tension exotique<sup>27</sup> » entre soi et l'endroit où l'on tend à aller. Et que faire quand cette tension décroît, comme le remarque Segalen? Quand celui que je rencontre porte les mêmes signes culturels que les miens? Comment faire acte de création et de transgression quand la venue du voyageur, en plus d'être normale, est normalisée, attendue? Je parle de tous ces lieux qui ont succombé au tourisme de masse et qui, ayant déjà été transgressés par certains et transformés en objets esthétiques, en ont été pervertis, et sont maintenant privés de leurs fonctions premières : cette église qui accueille plus de visiteurs que de fidèles, cette place qui accueille plus de touristes que de locaux, cette industrie du folklorique qui utilise les signes culturels pour ébahir le consommateur. Ces lieux entrent dans le concept de « non-lieux » (placelessness) élaboré par Edward Charles Relph :

Les paysages du tourisme, dans la typologie de J. B. Jackson (1970, p. 64-65), sont appelés "architecture orientée vers autrui" — c'est-à-dire, une architecture qui est délibérément orientée vers les étrangers, les spectateurs, les passants et, par-dessus tout, les consommateurs. L'effet global d'une telle architecture est la création de lieux orientés vers autrui, qui ne disent presque rien des gens qui y vivent et qui y travaillent<sup>28</sup>.

Comment faire acte de création (et de rupture) en envisageant sous l'angle esthétique un objet ou un lieu, maintenant un lieu commun, qui demande et force même l'admiration? Comment échapper à cette re-fonctionnalisation esthétique, bien que de façon largement univoque, du monde?

---

<sup>27</sup> Victor Segalen, *op. cit.* p. 76.

<sup>28</sup> Edward Charles Relph, *Place and placelessness*, Londres, Pion, coll. « Research in planning and design », 1976, p. 93. Non seulement ces lieux ne disent pas grand-chose des gens qui y vivent et y travaillent, mais ils prétendent refléter la culture « authentique » de l'endroit, sa quintessence, en quelque sorte.

La fuite, la recherche d'une terre vierge ou d'un monde originel qui ne serait pas « contaminé » par la culture touristique, peut parfois être liée à cette problématique. Dans le cas où le voyageur décide (ou est contraint) d'évoluer à l'intérieur des « installations » touristiques, la « transgression » ne peut plus s'appliquer d'emblée dans ses significations étymologiques : « passer de l'autre côté, traverser<sup>29</sup> ». En effet, l'industrie touristique s'évertue à faire en sorte que le voyageur se sente « chez lui » et qu'il puisse rester dans le même mode de relation à l'espace. Aussi faudra-t-il envisager le recours aux différentes acceptations du mot « transgression », celle de « dépasser », ou même celle, plus récente, d'« enfreindre » quelque chose, afin de poursuivre un réel voyage. En effet, le voyageur et le créateur ont en commun de refuser la réduction de leur rapport au monde, et à la fois d'accepter et de viser à dépasser ce que la réalité leur présente. De chercher, dans toutes circonstances, l'envers de l'horizon, le côté « appréhensé<sup>30</sup> » des choses.

Certains voyageurs, face à la trop grande insistance du « à voir », ou seulement parce qu'ils ont envie d'autre chose, vont décider de déplacer l'objet de leur attention :

Nous avons omis de visiter les curiosités touristiques de la région. [...] À Vaduz, nous avons passé notre temps à contempler les grands poissons rouges [...] à reconnaître parmi eux le roi et sa petite couronne, à nous demander si cette silencieuse procession était une parade triomphale ou un cortège funèbre<sup>31</sup>.

Le voyageur comme moi, même s'il côtoie des non-lieux et en témoigne, reste plus attaché à ce qui est vivant. Ici, Hermann Hesse s'intéresse à autre chose qu'à ce

<sup>29</sup> Toutes les significations sont issues du *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2006.

<sup>30</sup> Concept de Husserl élaboré dans Michel Collot, *op. cit.*, notamment en p. 18.

<sup>31</sup> Hermann Hesse, *op. cit.*, p. 120.



qu'on lui propose : il préfère la contemplation de poissons dans une bibliothèque à la visite de célèbres châteaux. Autrement, il est possible de percevoir comment cet écrivain voyageur brise le rapport normal que l'individu entretient avec un objet, en l'occurrence l'aquarium. Spontanément, il fait coïncider son imaginaire et l'objet, et il fait un réel échange de son passage au sein du lieu. Face à la présence du même, il y a, grossièrement, trois horizons de transgression qui se dessinent durant le voyage : l'investissement imaginaire, le retournement ironique et l'approfondissement perceptif.

L'investissement imaginaire, comme dans le cas de Hesse et l'aquarium, donne une dimension à ce qui est vu tout en le respectant. Il s'agit de faire vivre une deuxième fois ce qui est, en lui donnant du relief, un corps imaginaire. Le retournement ironique signifie tourner en dérision ce qui est vu et « enfreindre » les règles afin de donner une autre dimension à son expérience du lieu; afin, aussi, de se donner un autre rôle que celui qu'on devrait normalement occuper, c'est-à-dire celui du voyageur-découvreur « standard ». Si de prime à bord elle peut paraître séduisante et sortir le voyageur de la masse touristique, cette option, en considérant tout le plaisir qui peut en découler, est plutôt une réaction liée au repli.

L'approfondissement perceptif, lui, vise ce qui est proposé, mais refuse le simulacre en gardant une éthique de lucidité et du détail. Creuser du regard l'objet jusqu'à voir derrière. Parce que l'investissement imaginaire et l'approfondissement perceptif vont plus loin qu'un usage primaire du lieu, ils sont transgression au sens de « dépasser ». Ces « transgressions », comme la recherche de nouveaux objets, ne sont-elles pas nécessaires afin de voyager en écriture?

### Récit mondain et récit de voyage littéraire

L'écrivain voyageur est non seulement à la recherche d'une expérience singulière, mais également d'une *forme* particulière pour son oeuvre et d'une *vision* personnelle du monde. De plus, il est à la recherche d'une expérience *sincère* avec le lieu qui l'entoure. Autrement, il y a une volonté chez celui qui projette d'écrire un récit de voyage de trouver quelque chose : il veut rendre son expérience « romanesque », intéressante pour le lecteur. Ceci, quant à moi, menace l'intégrité du récit et même du voyage. Dans la recherche du spectaculaire, il peut rater son voyage et rater son récit par manque de présence et d'attention à ce qui s'offre naturellement. Dans un autre ordre d'idée, nombreux sont les écrivains voyageurs qui gardent, dans la mesure du possible, un œil extérieur sur les événements qui se produisent autour d'eux et en eux. Ils les prennent en note. Ils les conservent pour plus tard. Il y a en eux cette posture de l'*epochée* propre aux phénoménologues, qui regardent à la fois l'objet regardé et le sujet qui regarde. Pour essayer de comprendre et de traduire, ils doivent à la fois s'immerger dans l'expérience et y rester extérieurs.

Mais la distinction réelle entre l'écrivain voyageur et le voyageur dit « normal », si deux types il y a vraiment, réside dans la démarche de sa production. Non pas la façon dont il vit le voyage, mais ce qu'il en fait. L'écrivain voyageur ne vit pas son voyage une fois, il le vit plusieurs fois, à répétition, jusqu'à ce que le voyage même se transforme et devienne autre chose : une fiction. Et il creuse dans la ressouvenance de son voyage comme dans la forme de son récit. Bien sûr, le voyageur produit souvent un récit de voyage une fois rentré chez lui, un récit plus ou moins spontané qui naît dans les salons, en famille et entre amis, avec photographies à l'appui, et qui cherche à exprimer un parcours en terre étrangère. De quelle façon le récit littéraire se distingue-t-il, ou du moins devrait-il se distinguer du « récit mondain<sup>32</sup> »?

---

<sup>32</sup> Voici un sujet épineux. Suivant l'éthique développée notamment par Jean-Didier Urbain (*L'idiot du voyage. Histoire de touristes*, Paris, Plon, 1991, 271 p.), mon intention n'est pas tant

Il apparaît à première vue, dans le récit mondain, une sélection « épurative » du vécu qui fait qu'on ne garde que les meilleurs clichés photographiques, qu'on ne parle de son voyage qu'en termes de « moments forts ». J'entends par là une sélection basée sur tout ce qui relève de la découverte du nouveau, du plaisir et de l'extase du voyage. Il y a un certain problème avec le voyageur qui revient chez lui : trop souvent, en montrant ses photos de voyage à ses proches, il veut se montrer également « satisfait » de son investissement de temps et d'argent. De plus, il veut prouver qu'il a réalisé ce qu'on attendait de lui : l'immersion dans les paysages, la découverte de mets et de coutumes « authentiques » et de « merveilles architecturales », l'expérience de l'aventure. Et, s'il a à relater une mauvaise expérience, encore faut-il que cette mésaventure en vaille le coup, qu'elle l'ait mis en péril, qu'elle soit tout aussi spectaculaire que le reste.

Dans le récit mondain, de la même façon que les lieux ou les cultures ne sont souvent pas représentés dans leurs nuances, l'expérience intime du voyageur et, plus particulièrement l'expérience de ce qui l'a dérangé et déçu, est trop souvent présentée en surface, sinon absente. Il y a ici un cadrage bucolique du paysage expérientiel et on omet d'en révéler l'arrière-plan ou ce qui se trouve entre les photographies, entre les moments racontés. Et même les voyageurs les plus expérimentés n'y échappent pas toujours :

Parce que la mémoire est sélective et qu'elle ne retient que les bons moments, les voyageurs de mon genre ne disent pas assez les défaites qu'ils ont subies. Tandis que moi, j'ai écrit « Le Poisson-Scorpion »,

---

d'opposer le vrai et le faux voyageur, ni même le vrai et le faux récit de voyage. J'essaie plutôt de circonscrire, par une typification assez simple, deux modalités ou tendances du récit de voyage (l'une spectaculaire, l'autre, plus humble) qui, bien sûr, dans leurs actualisations respectives, comportent leurs zones grises, leurs degrés. En fait, il ne faudrait pas voir la « mondanité » comme un phénomène propre au récit oral spontané, ni la « nuance » comme exclusive au récit littéraire...

encouragé par cette phrase de Céline : « la pire défaite en tout c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever<sup>33</sup>. »

Comme première éthique du récit de voyage littéraire, j'ai nommé *l'humilité sincère* et *l'attention*. Attention à ce qui se trouve à côté de ce que l'on cherche. L'humilité doit ici se considérer dans ses deux aspects étymologiques de « bas, près de la terre (*humilis* dérive de *humus*, terre) » et « conscient de sa faiblesse ». Humilité sincère, donc, envers le vécu du voyage, dans ses bons comme dans ses mauvais côtés; envers la terre qui a été foulée, envers le réel, qu'il corresponde ou non à l'imagerie populaire. Le récit de voyage littéraire est une construction qui « [...] naît d'une lecture du réel mais [qui] ne manque pas de trahir certains doutes; il évoque des lignes et des blancs<sup>34</sup> ». Ce type de récit devrait donc non seulement présenter l'expérience réelle du voyage, mais également, en quelque sorte, porter en avant sa propre impossibilité à tout raconter. Il doit mettre en avant l'impuissance du dispositif : évoquer les blancs, les manques.

Un récit est toujours troué, toujours cadré : mais il se doit d'être attentif à ce qui est hors-cadre, à ce qui le dépasse. De plus, dans sa description de l'expérience voyageuse, le récit de voyage doit être présent à ce qui ne fait pas partie du récit mythique, à ce qui ne confirme pas le voyageur comme voyageur, et qui ne confirme pas l'Autre en tant que radicalement autre. Le récit de voyage littéraire devra opérer une sélection, donc partielle et partiale comme dans les récits d'autrefois. Mais cette sélection ne devra pas aller dans le sens de la pureté, de l'unité ou de l'univocité : plutôt dans le sens du vécu, du vivant, même dans ce que ce vécu a de plus contradictoire. Il s'agit d'être attentif à l'horizon du sujet et du voyage afin d'en faire ressortir une profondeur adéquate. Le récit de voyage littéraire comme je le conçois est l'expression d'une traversée, d'une trajectoire à travers les ténèbres. « Il faut vivre

<sup>33</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes*, Genève, Éditions Metropolis, 1996, p. 202.

<sup>34</sup> Rodolphe Christin, *op. cit.*, p. 191.

la négativité jusqu'au bout si on ne veut pas rester dans la poésie de la plainte, de la séparation<sup>35</sup>. » Ne pas avoir peur d'aller jusqu'au bout de son renoncement et de sa désillusion, pour aller chercher quelques gouttes de lumière véritable.

### Une question de fidélité

Puisqu'il construit un réel diégétique, une histoire sur papier, et qu'il relève d'une composition basée sur une lecture subjective du monde, le récit de voyage, dans une mesure beaucoup plus large que le reportage, est affilié à la fiction. Cependant, ce qui le distingue principalement de son homologue, le roman, c'est son affiliation avec le réel. C'est là, aussi, un de ses principaux intérêts.

Nous savons, aujourd'hui, [...] de quoi meurt la littérature : de s'être faite la servante des idéologies, sous le prétexte d'engagement, de se noyer dans le trop-plein de soi, sous prétexte de psychologie, ou, à l'inverse, de se satisfaire de n'être plus que « littérature » : jeu de mots. Lui reste peut-être, pour retrouver son sens, ses énergies, après les décennies d'asservissement au Signe-Roi, à retrouver le monde<sup>36</sup>.

Retrouver le monde, voilà un mandat urgent à la fois pour la littérature et pour la communauté humaine. Dans une société où le monde est largement médiatisé par l'image (publicitaire, journalistique et fictionnelle), la culture auto-engendre trop facilement ses propres paysages. C'est-à-dire que, bien souvent, des créateurs vont s'inspirer des images transmises, du paysage culturellement partagé, pour produire d'autres œuvres qui viendront nourrir la densité de ce même paysage culturel, à nouveau transmis à d'autres créateurs.

---

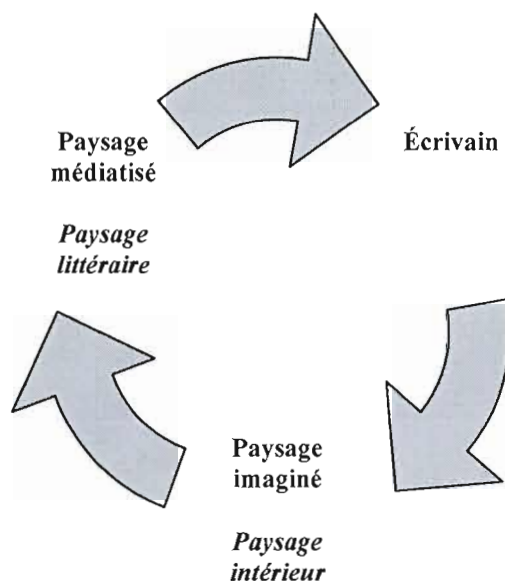
<sup>35</sup> Kenneth White, *La figure du dehors*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1982, p. 111.

<sup>36</sup> M. Lebris, « Fragments du royaume », dans Alain Borer (dir. publ.), *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexes, 1992, p. 140.

[...] le paysage issu de la confrontation réelle avec un environnement étranger joue un rôle déterminant dans l'élaboration des figures en ce qu'il constitue l'ancrage nécessaire à leur déploiement, à la relance de l'imaginaire. Sans un ancrage dans le réel, la figure a tendance à se scléroser<sup>37</sup>.

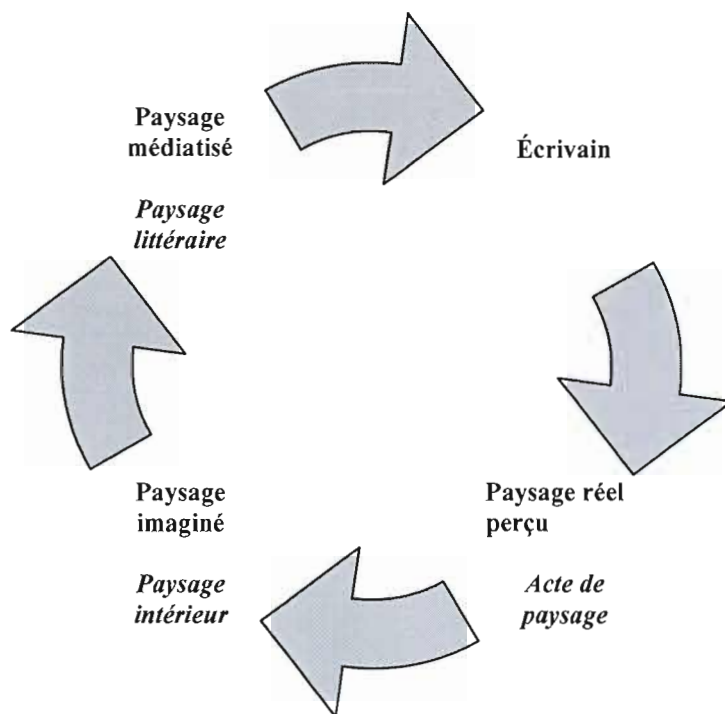
Ce cycle du paysage consommé et (re)produit, l'écrivain voyageur le brise ou, plutôt, l'élargit jusqu'à sa dimension la plus épanouie, en incorporant à ce cycle le paysage perçu dans le monde. Ainsi, il accroît, d'une certaine façon, la connaissance du monde.

*Schéma du cycle du paysage sans rapport direct au réel :*



<sup>37</sup> Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, éditions XYZ, 2006, p. 21. La terminologie en italique utilisée pour les tableaux est également empruntée à cet ouvrage, qui propose une brève description des « cinq façons de penser le paysage », en pages 39-44.

*Schéma du cycle du paysage avec un rapport direct au réel :*



Ce principe d'irruption du monde dans le texte est intrinsèque au récit de voyage. Il constitue à la fois un horizon d'attente et un pacte de lecture différent de celui du roman, dans lequel le lecteur croit sans croire. Il y a donc, d'une certaine manière, un besoin de fidélité envers le réel qui constitue une éthique du récit de voyage. Mais le réel n'est-il pas constitué en même temps que son observateur? Le paysage n'est-il pas, comme le dit Renato Scariati, « [...] cette étincelle, cette explosion<sup>38</sup> [...] » née d'un rapport entre un monde intérieur imaginaire, et une fraction du monde réel? Du coup, qu'est-ce que signifie être fidèle au réel? Le récit de voyage se dépeindrait dans l'interstice entre subjectivité et objectivité, entre le discours intérieur et le discours sur le monde, entre réalité et fiction.

<sup>38</sup> Renato Scariati, « Paysages imaginaires », dans Antoine Bailly et Renato Scariati (dir. publ.), *op. cit.*, 1990, p. 137.

Plusieurs écrivains, dont Kenneth White, proposent une évacuation – ou transcendance – du *pathos* dans leur relation au milieu physique afin de trouver une forme de littérature immédiate, dégagée, où pourrait s'élever le chant du monde. Cet écart d'une trop grande émotivité ne signifie pas nécessairement qu'un écrivain doive se faire uniquement – chose impossible – la « voix du monde ». En tant que lecteur, je ne lis pas des récits de voyage pour accroître ma connaissance objective du monde (plutôt feuilleter un bon *National Geographic*) de la même façon que je n'écris pas de récit pour « instruire » la masse populaire ou universitaire de mon auguste savoir sur un pays. Quand il s'agit d'élaborer une trame narrative, un contexte, il va de soi que certains faits sont nécessaires. Ils peuvent aussi provoquer l'étonnement, qui, en tant que disposition de la perception, reste la pierre angulaire d'un bon récit de voyage. Mais si Nicolas Bouvier et tant d'autres sont allés chercher leur « université sur les routes », selon l'expression de Gorki, ce n'est pas seulement à cause du manque d'information sur tel ou tel lieu : la situation est d'autant plus vraie maintenant, à mesure de l'avancement de la « connaissance » du monde.

« L'avion, le téléphone, la carte de crédit et « Internet » ont considérablement réduit les dimensions de la Terre dont l'espace continental est aujourd'hui reconnu, répertorié, approprié, exploité et réglementé<sup>39</sup>. » À mesure que la « connaissance » du monde s'accroît, qu'internet nous livre en direct des informations sur le secret des fonds marins et sur notre intimité sexuelle, la Terre me semble s'aplatir, se rétrécir. C'est que la surinformation laisse la terre analysée, mais non pas vécue. Kenneth White, en citant Coleridge, évoque le concept de « [...] connaissance substantielle [qui est] “cette intuition des choses qui surgit quand nous nous trouvons unis au tout<sup>40</sup>” ». Sans pouvoir parler de symbiose, l'union au tout apparaît lorsqu'il y a contact, étincelle, paysage. Peut-être est-ce de ce type de connaissance dont le lecteur

---

<sup>39</sup> Roux, Michel, *L'imaginaire marin des Français, Mythe et géographie de la mer*, Paris, L'Harmattan, p. 159.

<sup>40</sup> Kenneth White, *L'Esprit nomade*, op. cit., p. 309.



de récits de voyage, et l'homme en général, ont le besoin le plus urgent et qui motive les écrivains voyageurs à aller voir ailleurs. Cette « connaissance substantielle », ou « connaissance par la plante des pieds<sup>41</sup> », selon l'expression de Nicolas Bouvier, ne s'oppose pas à la connaissance abstraite, plus duelle, qui sépare le sujet de l'objet. Elle ne la chasse pas et ne craint pas non plus l'information; elle les intègre toutes. La connaissance née de l'expérience est irremplaçable : elle ouvre le monde à d'autres perspectives, lui donne de la profondeur, de l'âme, et l'élargit par le fait même. Elle fait du monde un territoire vécu, non seulement cartographié ou disséqué.

Être fidèle au monde, donc. À l'écriture, ne pas trop négliger les marques objectives de lieux : noms de rues, situation géographique de telle formation géologique, etc. Mais par-delà ces marques, être capable de tisser une trame du rapport entretenu avec le monde, de le rendre dans son objectivité *substantielle*. Là est toute la mission de l'écriture du paysage d'un écrivain voyageur. Le récit de voyage devrait être l'œuvre d'un « nomade *intellectuel*, c'est-à-dire un nomade doublé d'un héros ontologique<sup>42</sup> », qui allie exploration de l'espace et de l'être. Ce trajet d'une relation au monde n'est-il pas le projet du *waybook* présenté par Kenneth White?

Dans le dilemme « parler de soi ou du monde? », il faut remplacer « ou » par « et » : laisser s'opérer le dialogue, ne pas fuir l'affectivité. « [...] là serait le rôle de l'affectivité : non point barioler le spectacle de couleurs sentimentales mais véritablement nous rendre disponibles à ce qui nous est offert<sup>43</sup>. » Sans vouloir « barioler » le paysage, il y a une place que seul l'homme en ce qu'il a de plus humain, et donc subjectif, peut tenir. Il ne s'agit pas de nier le sentiment dans

---

<sup>41</sup> Nicolas Bouvier, *op. cit.*, p. 59.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>43</sup> Pierre Sansot, « L'affection paysagère », dans François Dagonet (dir. publ.), *Mort du paysage? Philosophie et esthétique du paysage*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1983, p. 68.

l'écriture, mais de le reconnaître : c'est-à-dire de témoigner d'une « disposition éprouvée<sup>44</sup> ». C'est là un moyen d'échapper à sa trop grande emprise, parfois.

Vouloir être fidèle au réel, lui donner sa place dans le texte, pose le problème d'un autre choix à l'écrivain voyageur : « vérité ou fiction? ». Ici la marge de manœuvre du fictionnel est mince. Le public exige qu'on lui raconte un récit vrai, non pas des histoires de pêche! D'accord. Mais en même temps, le voyageur aime raconter ses expériences. Et il veut le faire avec tout son art, avec toute la force de son verbe. Sans la fictionalisation du vécu dans l'acte d'écriture, le récit de voyage se bornerait probablement à un compte rendu. La fiction peut d'abord paraître une violence ou une entorse à la vérité, comme l'a dit Aristote, et prendre son auteur en flagrant délit d'insincérité. Cependant, selon Lyotard, « la vérité ne peut être définie comme expérience vécue de la vérité [...] elle n'est pas un objet, [mais] un mouvement, et elle n'existe que si ce mouvement est *effectivement fait par moi*<sup>45</sup> ». Dès lors, l'écriture tenterait, pour être vraie, de créer un mouvement de vérité par sa mise en langage.

Il s'agit, en quelque sorte, de produire du réel : « [...] la langue, on ne lui demande pas de reproduire le monde autrement, on la met en demeure de produire le monde autrement<sup>46</sup> ». Novarina rappelle cette tension dramatique à l'intérieur même de la langue utilisée, qui lie intimement le lecteur, ou le spectateur, à l'œuvre. Le rôle de l'écrivain ne consiste pas tout au plus à décrire avec le plus de précision possible une expérience, mais bien à rendre vivantes les conditions d'émergence de cette expérience chez le lecteur, au sein des configurations langagières qu'il peut maîtriser.

---

<sup>44</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Propédeutique philosophique*, Paris, Ghontier, 1963, p. 198.

<sup>45</sup> Jean François Lyotard, *La phénoménologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 36 et 38.

<sup>46</sup> Valère Novarina, *Le théâtre des paroles*, Paris, P.O.L. Éditeur, 1989, p. 62.

Tant qu'il ne heurte pas la réalité documentaire vérifiable, et avec tous les moyens que la langue lui propose, l'écrivain voyageur doit user du maximum de l'espace qu'il possède pour rendre vrai un réel qu'il a perçu. Pour trouver la touche juste avec laquelle le peindre. Quitte à trafiquer les faits réels, quitte à bousculer la compréhension.

Les livres [français], c'est comme la peinture. On ne sait qu'écrire admirablement. Tout le monde, les surréalistes ou les pas surréalistes, écrit admirablement. – Le contraire de ce que signifie « admirable » et de ce que signifie « écrire ». – Qu'est-ce que veut dire écrire? – Écrire veut dire symboliser par des signes ou, mieux, enfermer dans des signes une force qui est celle de la chose qu'on veut signifier<sup>47</sup>.

Être fidèle au réel, c'est permettre au réel d'être touché par l'expérience subjective. C'est aussi faire entrer cette expérience en résonance avec l'expérience de la langue et faire se mêler et s'affronter leurs résistances, jusqu'à ce qu'il y ait coïncidence : dès lors, il n'y a plus un texte « référentiel », une expérience préalable et un texte « postérieur », un « produit » du voyage. L'écrivain, le texte et le monde apparaissent comme s'ils étaient nés en même temps, dans une seule et même forme et leur pacte porte son sang dans le texte qui, désormais, devient aussi juste que le réel, avec son épaisseur, son opacité et sa transparence : « [La parole], c'est une anti-matière soufflée qui fait le drame de l'espace apparaître soudainement devant nous. On voit ici dedans comme dans la vraie matière<sup>48</sup>. »

---

<sup>47</sup> Charles-Albert Cingria, *La fourmi rouge et autres textes*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1978, p. 79.

<sup>48</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, P.O.L. Éditeur, Paris, 1999, p. 20.

## Devant ce qui déborde

L'opération esthétique du récit de voyage consiste à enfermer dans les signes de la langue la force d'une friction avec le monde. De plus, en tant qu'écriture référentielle, l'écriture du voyage cherche à rendre vivant le monde vécu. Comme le souligne Rodolphe Christin, elle a comme but de rendre intelligible et sensible, pour le lecteur comme pour l'écrivain lui-même, une expérience singulière :

Car exprimer son voyage est l'amorce d'un processus de reconstruction du monde. Il s'agit certes de reconstruire un monde pour soi, de le faire émerger devant soi et en soi afin de donner un sens au voyage entrepris; mais il est encore question de faire passer ce monde à ceux qui ne l'auront pas vu<sup>49</sup>.

Processus de reconstruction de ce qui n'était qu'un amalgame d'impressions, ou plutôt un processus de construction première à partir d'éléments dispersés dans la mémoire, l'écriture du voyage est avant tout un geste de survie, une tentative de compréhension. Mais comment construire un objet littéraire viable lorsque le monde déborde, lorsque le sens échappe, lorsqu'on est confronté au « Divers », à ce qui n'est pas immédiatement identifiable? Comment, en même temps, créer un objet intelligible et ne pas trahir l'inintelligibilité de certains moments dans le voyage? En effet, comme ce dernier est essentiellement une expérience de rupture et d'éclatement, comment peut-on prétendre reconstruire la déconstruction qu'il opère? Encore, si le récit est d'abord un partage, comment faire référence à ce dont le lecteur ne dispose pas de référent? Comment réussir, dans ce contexte, à faire « passer le monde »? Dans l'expérience du voyage, Christine Montalbetti souligne que les apories liées à l'écriture référentielle deviennent flagrantes :

---

<sup>49</sup> Christin, Rodolphe, *op. cit.*, p. 45.

Puisque l'objet obéit à des règles différentes a priori de celles du discours, le locuteur prétend prendre la mesure de cette hétéronomie, nommer les lieux où le langage est inadéquat, pour démontrer les structures de l'indicible, et forger les outils adaptés qui lui permettront d'appréhender son référent<sup>50</sup>.

De tous les outils servant à nommer l'indicible et à traduire l'expérience du débordement, c'est-à-dire, également, de l'expérience de l'horizon et de la rupture, la forme du fragment paraît être l'une des plus appropriées. « Il y a, dans les fragments, une tentative de *représentation de l'irreprésentable*<sup>51</sup> », souligne Ginette Michaud. C'est à partir des paradoxes fondamentaux du fragment (diachronie/synchronie, continuité/rupture, composition/décomposition, patience/urgence, cri/silence) que peuvent mieux se comprendre les liens entre le voyage et ce type d'écriture.

### **Itinéraire et ressouvenance**

Comme le souligne Louis Marin, le récit de voyage ne peut se permettre d'adopter la structure du récit romanesque, qui est largement constituée autour d'une intrigue et ponctué d'évènements perturbateurs divers, et dont le déroulement suit l'axe précis de la résolution de l'intrigue. Il s'agit plutôt d'un récit « [...] dont les événements sont des lieux qui n'apparaissent dans le discours du narrateur que parce qu'ils sont les étapes d'un itinéraire<sup>52</sup> ». Le récit de voyage se définit donc comme la construction d'un itinéraire constitué de lieux-événements. Mais rétablir un simple itinéraire, en rapportant chronologiquement chaque étape du voyage, ce serait

---

<sup>50</sup> Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 10.

<sup>51</sup> Ginette Michaud, *Lire le fragment. Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1989, p. 49.

<sup>52</sup> Cité par Adrien Pasquali, *Le tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 94.

manquer à un principe très simple : la dynamique diachronique et synchronique du voyage.

Le lieu est abordé essentiellement de manière instantanée (synchronique) en voyage. Par exemple, pour le voyageur qui n'a pas vu évoluer tel lieu, le palais vieux de mille ans et le nouveau stationnement à côté surgissent en même temps. De même, les événements (ou lieux-événements) dans une journée sont si multiples et intenses que, dans la conscience, ils paraissent souvent ne pas avoir de liens entre eux. Chaque moment vécu en voyage est un moment présent. Un noyau de présent qui s'ajoute aux autres, non pas comme une suite logique ou évolutive, mais comme rupture et surimpression, superposition. « [...] l'incohérence est préférable à l'ordre qui déforme<sup>53</sup> », dit Roland Barthes. Ajouter trop de liants au récit de voyage reviendrait à affirmer une expérience linéaire du voyage, alors que la seule linéarité de ce dernier se trouve dans le chemin parcouru, si le voyageur ne revient pas sur ses pas.

Itinéraire il y a, certes, mais il faudrait plutôt parler de dérive, d'un itinéraire et d'une évolution du voyageur qui revient sur ses pas, s'égare, se trouve et se cherche encore, au rythme des dépayagements. « Fragment : au-delà de toute fracture, de tout éclat, la patience de la pure impatience, le peu à peu du soudainement<sup>54</sup>. » Écriture du débordement, de l'urgence, du trop plein, du cri, et en même temps écriture méditative, écriture de cette conscience de l'instant qui ne naît qu'avec la patience, qu'avec le temps. Le fragment est intéressant au sens où il permet d'exprimer à la fois le caractère évolutif, progressif du voyage, et ses multiples expériences instantanées. Il apparaît avant tout comme une superposition de textes qui, bien que se suivant dans l'agencement du livre et l'ordre des pages, ne s'agencent pas de la même façon dans l'espace psychique : il y a entrechoquements, complétudes, oublis et retours. Les

---

<sup>53</sup> Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1975, p. 104.

<sup>54</sup> Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 58.

fragments finaux peuvent être des ouvertures, et les débuts, des fins. « Le mouvement nomade ne suit pas une logique droite, avec un début, un milieu et une fin. Tout, ici, est milieu<sup>55</sup>. » Semblable à ce mouvement, l'écriture à la fois posée et immodérée, continue et discontinue du fragment exprime un mouvement sans centre et sans destination : plutôt une recherche du centre.

L'écriture et la lecture du fragmentaire se verraient également semblables au parcours de la ressouvenance du voyage, avec ses oublis, ses retours, ses amalgames. Le texte s'y organiserait à travers la « « résonance des *détails* entre eux et à travers les *accents* qu'ils distribuent dans le texte », [se révélant] très proche de la méthode de l'association libre<sup>56</sup> ». Plutôt que de construire une histoire, l'auteur de fragments construit une trame et des réseaux de sens qui peuvent s'organiser autour d'une thématique. Dans *Les Horizons périphériques*, les lieux sont les principaux axes d'organisation, lieux d'allers-retours, d'appels à la mémoire. Contrairement à Roland Barthes, qui avait choisi, dans *Fragments d'un discours amoureux*, d'organiser ses fragments dans un ordre alphabétique afin de mieux « décourager la tentation du sens<sup>57</sup> », j'ai essayé de créer un mouvement, un sens, qui soit à la fois sens et non sens, afin de mieux épouser le rythme de l'expérience voyageuse. Le travail est celui d'une composition volontaire – et non aléatoire, bien qu'instinctive – qui use de la décomposition comme moteur constructif afin de créer un fil de lecture.

---

<sup>55</sup> Kenneth White, *L'Esprit nomade*, op. cit., p. 12.

<sup>56</sup> Réda Bensmaïa citée par Ginette Michaud, op. cit. p. 51.

<sup>57</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, p. 11.

### Horizons et silences

Contrairement au roman, le récit de voyage par fragments ne cherche donc pas à représenter le monde à travers une vision cohérente donnée d'avance, mais à exprimer la recherche d'une cohérence. Il porte dans sa forme même le dépaysement, le mystère du monde qui affecte le sujet voyageur. Mystère que le lecteur n'aura pas le choix de résoudre par lui-même : « Si la maîtrise est encore le désir de la lecture des fragments, elle ne se donne ici qu'en obligeant à la questionner<sup>58</sup>. » Le choc et l'incohérence de l'expérience exotique sont portés par la forme discontinue du fragment, qui renonce d'emblée à une explication, à une maîtrise indubitable. Cette forme paraît adéquate à construire quelque chose qui se rapproche de la destruction du moi, des paradigmes, et du parcours déceptif et de désillusion caractéristique au voyage : « Les fragments s'écrivent comme séparations inaccomplies; ce qu'ils ont d'incomplet, d'insuffisant, travail de la déception, est leur dérive<sup>59</sup> [...]. »

Faire vivre le voyageur à la dérive qui a perdu son moi, victime consentie de l'éclatement. À chaque nouveau fragment, la narration bascule, ce n'est plus la même personne qui parle, ce ne sont plus les mêmes narrataires à qui l'on s'adresse. Une nouvelle sensibilité s'instaure, un nouvel horizon du sujet. Une nouvelle écoute. À chaque nouveau fragment un autre moi est possible, et il émerge, bouleversé par le moment présent, et ainsi la structure formelle soutient ce « sujet qui se laisse affecter, s'affirme et se défait<sup>60</sup> » également caractéristique du voyageur. À chaque émergence textuelle, le monde et le sujet sont reconstruits et la mission du récit de voyage est réussie. Puis ils sont détruits, et tout est à recommencer. Dans l'écriture des *Horizons périphériques*, cette grande liberté créée par la rupture du fragmentaire m'a permis de

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>59</sup> Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1980, p. 96.

<sup>60</sup> Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 36.



développer une narration à deux narrateurs, qui me semblait plus près du sentiment d'être à la fois présent et extérieur à soi en voyage, d'être à la fois soi et un autre.

Le voyageur ne pourra jamais tout raconter : il ne peut circonscrire ni l'expérience individuellement, ni l'expérience du voyage dans son ensemble. Il y a un pacte du fragment qui dit : « vous ne verrez pas tout ». Il y a une illusion touristique qui dit « vous aurez tout vu ». Dès lors, le fragment use d'honnêteté en congédiant l'idée de vue complète. De cette façon, il rétablit l'expérience du voyage en tant qu'horizon de possibilités.

« La totalité fragmentaire [...] ne peut être située en aucun point : elle est simultanément dans le tout et dans chaque partie<sup>61</sup>. » Dans une relation métonymique par excellence, le fragment de récit de voyage renvoie à un tout, mais à un tout incomplet, donc ouvert et illimité. Chaque fragment prend valeur de la partie d'un voyage possible dont chaque partie étend les possibilités de déterminations. La grande autonomie de chaque fragment lui permet de bien exprimer la richesse de l'expérience et ne pas l'assujettir à un ensemble connu plus vaste. Cependant, même si chaque partie est une expérience complète, elle ne peut constituer une totalité. En effet, contrairement à d'autres écritures du fragment, dans le récit de voyage, la totalité reste identifiable : il s'agit du voyage vécu par son auteur.

Puisqu'il met l'accent sur l'aspect cadré, donc incomplet, du paysage, le fragment tend à admettre le côté a-présenté de l'expérience. « Comment peindre en entier le paysage, peindre à la fois ce que je vois et ne vois pas? » se demande l'auteur de fragments de voyage. Il faudrait le cadrer si serré qu'il force le débordement : il faudrait rendre si visible l'étroitesse du cadre que le paysage se trace à l'extérieur de celui-ci : invisible. Non pas, donc, écrire sous forme de tableaux

---

<sup>61</sup> Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 31.

complets, ne pas tout dire. Laisser une porte ouverte. Le paysage entier se trouverait quelque part entre les fragments, dans leurs relations entre eux, leurs tensions et leurs correspondances, mais également dans leurs relations au vide.

Le fragment est en grande partie une écriture du silence. « Et que dire du silence, en tant que paysage? “les silences ne sont pas des parenthèses au cours desquelles les choses s'évanouissent dans le néant. Ce sont les lieux qui les fomentent<sup>62</sup>”. » Les silences postérieurs à ce fragment-ci ou à celui-là n'ont pas la même consistance. Notamment, l'importance de la brisure ou de l'ellipse entre ce qui est raconté et ce qui le sera leur conféreront des qualités différentes. D'une autre façon, le silence se voit comme la continuité naturelle du texte : son apaisement, sa suspension, son attente. De plus, il se trouve également dans le texte, à l'intérieur du fragment, entre chaque énoncé, comme élément constitutif et négatif de celui-ci. En travaillant la surface visible du langage, le texte, l'auteur du fragment joue avec les qualités et les textures du silence : travail involontaire, s'il en est.

Le blanc du fragment, son silence, signifierait plus que la cassure ou l'absence, il se verrait significatif, positif dans sa négativité. Maurice Blanchot renchérit sur la même idée : « Le silence est peut-être un mot [...] nous sentons bien qu'il passe par le cri, le cri sans voix, qui tranche sur toute parole<sup>63</sup> [...]. » Il s'agirait ainsi de peindre à la fois la cassure, le cri dans le silence, mais également le paysage comme moment de silence, de pause; autant de lieux-événements présents et absents du texte, nichés dans son interstice.

---

<sup>62</sup> Pierre Sansot cité par Renato Scariati, « Paysages imaginaires », dans Antoine Bailly et Renato Scariati (dir. publ.), *op. cit.*, p. 145.

<sup>63</sup> Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 86.

### L'écriture en quatre temps

En observant mes carnets d'écriture ainsi que certains carnets de voyage d'Alain Grandbois et en retraçant la genèse des *Horizons périphériques*, j'ai pu constater (assez bêtement) que l'écriture du voyage ne naissait pas d'un coup, qu'elle était le fruit d'un long processus qui allie différents moments d'écriture. Dépeindre les qualités, le potentiel et l'utilité de ces différents moments de production, qui sont reliés aux différentes étapes du voyage, et voir en quoi consistent leurs différences permet de mieux comprendre ce que le récit de voyage promet et exige. Évidemment, ces étapes varient d'un voyageur à l'autre, mais la typologie présentée ici ouvre une piste de réflexion sur les enjeux du récit de voyage. Ces étapes d'écriture caractérisent certains moments précis du voyage, mais peuvent malgré tout arriver n'importe quand. Il s'agit donc de les voir sous un angle dynamique, plutôt que simplement chronologique.

Avant le départ, le voyageur exemplaire (!) possède la force mythique du pays visité, un rêve de celui-ci. Il peut s'être renseigné sur les lieux, les coutumes, la spiritualité du peuple qu'il va rencontrer, avoir lu des histoires provenant de ce pays, en avoir entendu parler par d'autres, en avoir vu les images ou appris la langue : c'est le moment d'affabulation où tout est possible, où tous les horizons sont ouverts. Cependant, rien, peut-être, de ce qu'il va écrire ne tiendra le coup en voyage. L'écrivain ne fait qu'imaginer autrement, à l'aide d'images et d'informations qu'il a reçues, le réel qu'il va visiter. C'est à cette étape que le voyageur se met dans une certaine *disposition* à recevoir ou non le lieu : sa quête est-elle l'actualisation d'anciennes images archétypales, la recherche du nouveau? Ainsi, le début du voyage, avant le départ, permet une écriture qui allie ouverture, naïveté consentie (car elle se sait imaginer ce qu'elle écrit) et écriture documentaire. Toujours, cependant,

restera-t-elle pour l'auteur de récit de voyage - si écriture il y a - une écriture d'attente, de préparation.

Ensuite, vient l'étape de l'écriture du carnet : son format très mobile permet de l'emporter partout avec soi. Ce qui permet une écriture « sur le coup », « instantanée ». Durant le voyage, certains lieux-événements sont croqués sur le vif : le moment de la perception et de l'écriture ne diffèrent pas beaucoup. Cette écriture-croquis est spontanée, non méditée, elle est le fruit (quasi) direct de l'expérience. Parfois, l'écrivain la produira sous forme de notes objectives consignées, parfois comme des débuts de poèmes, des bouts de prose plus ou moins longs.

La reliure du carnet permet de rassembler ce qui, fondamentalement, ne possède pas encore de lien. L'écriture « sur le coup », généralement foisonnante, mélange les styles, laisse passer des fautes, griffonne, insulte, comme la vie même, ne se soucie pas des débuts ou des fins. Elle est présent. Par son caractère hétéroclite, puisqu'elle n'est pas destinée à la publication et qu'elle naît d'un moment précis, l'écriture dans le carnet s'apparente à celle du journal :

[...](le journal se permet tout, il peut être indiscret, agressif, impudique : le livre obéit au code des bonnes manières et tombe sous le coup de la loi sur la presse du 29 juillet 1881). Faire d'un journal un livre, c'est introduire un clochard dans un salon, une opération à risque – dans les deux sens : risque de choquer le lecteur, risque de trahir le journal<sup>64</sup>.

Même si elle ne se prête pas tout de suite à la publication (quoique la sensibilité face aux écritures de préparation semble s'accroître et que l'idée d'introduire un clochard dans un salon n'est pas sans provoquer une certaine jouissance...), l'écriture croquis reste une écriture d'une extrême richesse, un « fumier » très fertile. Parfois,

---

<sup>64</sup> Catherine Bogaert et Philippe Lejeune, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003, p. 188.

on trouve dans les carnets de splendides images, des trésors qui ne viennent qu'avec la spontanéité. Un seul carnet peut servir à différents projets. Ici, l'écriture n'est pas encore dirigée, elle fuse, elle gicle, elle se trompe et elle brille d'une force exemplaire. Aussi, puisque cette écriture n'est pas motivée par un destinataire autre que le destinataire lui-même, elle se passe d'explications, de justifications. Pour que le récit de voyage en vaille la peine, il faut qu'il soit encore rattaché, ne serait-ce qu'un peu, à cet aspect brouillon, incertain, à cette instabilité première, à cette instantanéité et à cette hétérogénéité caractéristique de l'écrit de voyage :

Le récit de voyage doit [...] jouer de la discontinuité et de la fragmentation des temps, des lieux et des matières, mêler anecdotes rapportées, récits de rêves, légendes et rapports de lecture. À la façon du journal, le récit de voyage associe les styles et peut glisser de la prose au vers. Sa qualité majeure est une disparate, qui serait récusée ailleurs<sup>65</sup>.

Un autre moment, et mode, d'écriture, est l'écriture d'après-coup, mais lorsque l'être se sent encore investi du lieu, qu'il se sent encore débordé et traversé par lui, dépassé par les événements. Cela peut se produire durant le voyage, alors qu'on raconte un élément passé, mais également à l'arrivée chez soi, alors que tout est fini mais très frais dans la mémoire. Le voyageur, alors qu'il se remémore, trouve plus qu'il ne cherche. Il est terrassé par les images qui resurgissent. Même s'il commence à porter une forme et à établir une lecture de son expérience voyageuse, c'est encore beaucoup plus l'expérience qui parle à travers lui. Cette phase donnerait possiblement lieu, elle aussi, à une écriture protéiforme. Le moment d'écriture d'après coup peut également être associé à un « exorcisme », que Nicolas Bouvier nomme comme tel dans *Routes et déroutes* : « Il y a des choses dont il faut se débarrasser en les mettant en forme. Ensuite, elles sont prises dans la forme. C'est comme un démon qu'on enferme dans une bouteille<sup>66</sup> [...]. » Il faut donc sortir au dehors ce bouillonnement

<sup>65</sup> Jean Roudaut, cité par Adrien Pasquali, *Le tour des horizons*, op. cit., p. 131.

<sup>66</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes*, op. cit., p. 147.

insupportable, ces éléments qui ont choqué ou émerveillé le voyageur à un point tel qu'il se doit de les écrire. Ici apparaissent la forme et la ressouvenance en même temps, l'écriture est une tempête, elle possède la même fougue, la même force de frappe que l'écriture immédiate.

Est-ce dans un de ces moments de frénésie, de trop plein postérieur au voyage, que Jack Kerouac aurait produit *Sur la route*, roman qu'il a écrit en trois semaines? Du moins, sa démarche ressemble à ce que peut être un jet primaire, encore sous l'impulsion de l'énergie du voyage, sans censure, qu'il appelle la « prose spontanée<sup>67</sup> ». Donc, plus près de l'expérience vécue immédiate, mais plus formée, puisqu'elle laisse le temps au voyageur de développer ses impressions et ses idées, de commencer à travailler une forme, cette phase de l'écriture est encore empreinte du monde, de la vérité subjective instantanée du voyage, et reste quelque peu éclatée.

Ensuite, il y a un temps où la sensation de débordement, de trop plein cesse, et où le sentiment cru du voyage est, en quelque sorte, estompé. Le voyageur, en évoquant son voyage, regarde maintenant « en arrière ». Il se dissocie de plus en plus de son expérience, et c'est en même temps sa façon de renouer avec le voyage. Alors, certains moments négligés, certains éléments qui paraissaient banaux reviennent à la souvenance de façon transformée. Également, certaines expériences vécues et écrites dans la frénésie deviennent plus claires. L'écrivain voyageur découvre des pistes qu'il n'avait pas empruntées dans son écriture d'après coup immédiat et son écriture de carnet.

C'est le moment de mettre en perspective la première lecture du voyage, le moment pour une écriture qui se veuille plus réflexive, plus nuancée, détaillée et qui laisse un peu plus de place au monde dans le couple monde-sujet. Un moment,

---

<sup>67</sup> Jack Kerouac, *Le vagabond solitaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1969, p. 13.

également, pour retourner dans les livres, pour comprendre la signification de tel élément, refaire les liens entre l'écriture et les informations objectives qui la soutiennent. Cette écriture, plus distanciée, se veut plus sage, mais également nécessaire à l'équilibre du texte. Sans cela, ce dernier ne serait, peut-être, qu'une montée d'adrénaline. Surtout, l'oublier signifierait négliger une partie du voyage, qui est le retour à la vie quotidienne. Pour Nicolas Bouvier, l'essentiel de l'écriture voyageuse commence ici : « Tous les écrivains nomades que je connais passent six mois à lire comme des moines puis à écrire. C'est à ce moment que les mots viennent; les notes que l'on prend sur place ça ne vaut pas tripette, il vaut mieux se fier à sa mémoire<sup>68</sup>. » Nul doute que la prose sobre et distanciée d'un Bouvier, contrairement à la fougue juvénile d'un Kerouac, nous vienne de cette période où l'auteur peut prendre du recul, période qui lui assure cet « écart poli<sup>69</sup> » d'avec le monde. Pour moi, ce recul joue un rôle plus completif, car il s'agit avant tout de rendre l'expérience du voyage de l'intérieur au moment où elle s'est produite.

Et puis, à la fin, il est un moment dans l'écriture où le voyage se couvre d'une lumière et où les souvenirs se déforment, masquant la souffrance et érodant les détails. Et les lieux, même perçus en voyage comme banaux, prennent une aura mythique. C'est l'heure de la nostalgie et, en même temps, de la ressouvenance heureuse. C'est le retour à l'heure du conte, du début du voyage, d'avant le départ : c'est ici que naît le désir d'un autre voyage. Si une certaine distance temporelle et psychique paraît nécessaire à Bouvier pour écrire, une trop grande distance paraît nuisible à l'écriture de son récit, car il lui faut alors « [...] creuser la terrifiante épaisseur de la terre qui me sépare de tout cela. [...] Forer à travers cette indifférence qui abolit, qui défigure, qui tue<sup>70</sup> [...] ». Ce moment de distance complète, pour moi,

---

<sup>68</sup> Article de Nicolas Bouvier, cité par Adrien Pasquali dans *Nicolas Bouvier, un galet dans le torrent du monde*, Genève, Éditions Zoé, 1996, p. 90.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>70</sup> Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2001, p. 407-408.

est plus positif, car s'il y a cécité partielle par rapport au voyage, c'est une cécité blanche, lumineuse, à laquelle pourra pallier la fiction.

Le détachement par rapport aux points forts du voyage et l'oubli partiel deviennent, donc, propices à une écriture merveilleuse, empreinte d'images étincelantes. Paradoxalement, un drôle de phénomène survient. C'est le surgissement de certains petits éléments, des détails de plus en plus clairs et précis, à mesure que le flou couvre l'ensemble du voyage. Ils cinglent et ils prennent des significations autres, plus importantes; ils apparaissent à la conscience dans une radicale étrangeté, comme si un autre que soi les avait vécus. Cela me rappelle l'écriture de l'enfance, où les seuls éléments qui restent en mémoire deviennent tellement importants qu'ils se couvrent d'une intensité, d'une magie et d'une féerie qu'ils n'avaient pas jusqu'alors. Ce sont les souvenirs d'un autre soi, d'une autre époque. Le voyage, décidément, est fini, ou est-ce le début d'un nouveau voyage, dans le passé?

Être fidèle à l'expérience du voyage, dans son écriture, peut relever de l'attention aux différentes étapes de cette même expérience. Dans *Les Horizons périphériques*, j'ai décidé de travailler essentiellement avec les trois premières phases d'écriture. En premier, j'ai essayé d'être au plus près possible de l'expérience directe dans mon écriture. Après avoir noirci quelques centaines de pages de notes, d'esquisses et de brouillons, le tourbillon de l'écriture d'après coup m'a saisi. J'ai alors mis en forme l'essentiel des textes dans cette période, en un mois et demi.

Par la suite, les écritures première et seconde se sont révélées très centrées sur ma personne, sur mon égo de voyageur.

Quand vous y êtes trop, vous bouffez le paysage par une sorte de corpulence morale qui fait qu'on ne peut pas voir. Vous entendez des voix



qui disent : “Ôte-toi de là” comme dans les points de vue on enguirlande les gens parce qu’ils cachent le Mont Blanc ou le Mont Rose<sup>71</sup>.

En relisant mes textes, je me suis également aperçu que certains passages restaient incompréhensibles pour le lecteur potentiel. Une voix s’est alors élevée, celle de la maturité. Cette seconde voix, plus claire, était celle du voyageur reposé qui désire redonner une importance à l’autre homme, au monde. En quelque sorte, comme dirait Bouvier, cette voix était issue d’un « exercice de disparition<sup>72</sup> », qui est avant tout une pratique de l’acuité d’observation par élargissement d’angle. Elle est venue chanter en contrepoint le Maroc tourbillonnant, lui donner une profondeur autre, une vision autre. Sans cela, je crois que je serais resté dans la poésie de la plainte, comme dirait White. Il a fallu, après le désastre de mon voyage, voir plus loin, plus profondément, pour toucher des bouts de lumière, et comprendre ce qui s’était réellement passé. Il fallait aller jusqu’au bout de la désillusion en lâchant prise sur l’idée même de désillusion pour enfin retrouver le monde. Mais je ne me suis pas rendu textuellement à la quatrième étape, sauf pour quelques fragments : elle ne faisait pas partie de mes intentions d’écriture et les dispositions temporelles nécessaires n’y étaient pas.

---

<sup>71</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes*, op. cit., p. 169.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 169.

## ÉPILOGUE

Aujourd'hui, avec le recul, il m'est impossible de songer à ce voyage sans que l'écriture n'intervienne, et que des bouts de récits n'émergent. En fait, mon périple en entier me paraît avoir été vécu sur le mode d'un récit. Les souvenirs que j'ai le plus travaillés dans le texte, parfois fugaces au départ, me semblent maintenant les plus tenaces. De plus, lorsqu'une nouvelle image émerge, un souvenir qui ne fait pas partie de l'œuvre, je me demande quel rapport elle entretient avec la trame des *Horizons périphériques*. Comme si l'œuvre, aujourd'hui, avait déréalisé mon voyage, et qu'il l'avait réalisé d'une autre façon, plus concrète. Des centaines d'autres lectures, pourtant, auraient pu être possibles. Mais seulement celle-ci me semble aujourd'hui appropriée. Autre phénomène étrange, dans la ressouvenance du Maroc, les moments les plus clairs coïncident avec les plus parfaitement réussis formellement dans le texte. Comme si tout en polissant la forme, on polissait également les souvenirs, qu'on arrivait à une sensation plus exacte.

Cette œuvre est un travail que je remettrai constamment en perspective. L'ajout et la suppression de parties à l'ensemble me paraissent encore envisageables, et c'est bien là toute la force et la difficulté du fragment, forme à jamais inachevée. Pourtant, je ne rêve pas de pouvoir un jour tout dire, tout raconter : il y a des moments qui ont échappé au récit, qui ne se trouvent ni dans le texte ni dans son silence, des moments que je n'ai pas oubliés. Au contraire, ils ressurgissent constamment, me bénissent ou me hantent de leur présence. Ces souvenirs sont ceux que j'ai gardés pour moi, et que je garderai à jamais informulés, qui se transformeront avec le temps jusqu'à se dissiper complètement. Peut-être justement pour cette raison, et à parce qu'ils n'ont pas pris forme dans une œuvre littéraire, ils resteront encore plus près du vivant. Je les garde pour moi, ces images et ces moments que seuls la pudeur et l'oubli peuvent préserver.

D.G., le 10 juin 2009.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard, Gaston, *L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie Générale française, Livre de Poche, 1993, 222 p.
- Bailly, Antoine et Renato Scariati (dir. publ.), *L'Humanisme en géographie*, Paris, Anthropos, 1990, 172 p.
- Barthes, Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1975, 191 p.
- \_\_\_\_\_, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, 280 p.
- Blanchot, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1980, 220 p.
- Bogaert, Catherine et Lejeune, Philippe, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003, 215 p.
- Borer, Alain (dir. publ.), *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992, 214 p.
- Bouvet, Rachel, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ Éditeur, 2006, 204 p.
- Bouvier, Nicolas, *L'Usage du monde*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2001, 419 p.
- \_\_\_\_\_, *Routes et déroutes. Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, Genève, Éditions Metropolis, 1992, 248 p.
- Bowles, Paul, *Un thé au Sahara*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2004 (1952), 324 p.
- Christin, Rodolphe, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, 238 p.
- Cingria, Charles-Albert, *La fourmi rouge et autres textes*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1978, 221 p.

- Cogez, Gérard, *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 229 p.
- Collectif, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2006.
- Collot, Michel, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, 263 p.
- Dagonet, François (dir. publ.), *Mort du paysage? Philosophie et esthétique du paysage*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1983, 239 p.
- Guirlinger, Lucien, *Voyages de philosophes et philosophie du voyage*, Saint Sébastien-sur-Loire, Éditions Pleins Feux, 83 p.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Propédeutique philosophique*, Paris, Gonthier, 1963, 236 p.
- Hesse, Hermann, *Description d'un paysage*, Paris, Librairie José Corti, 1994, 378 p.
- Kerouac, Jack, *Le vagabond solitaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1969, 277 p.
- Kerouac, Jack, *Les Anges vagabonds*, St-Amand, Denoël, coll. « Folio », 1968, 254 p.
- Lamarre, Isabel, *La mémoire des eaux troubles et Carnets : fragments et réflexions*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, 125 f.
- Le Breton, David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2000, 176 p.
- Loti, Pierre, *Au Maroc*, Rabat, M.Y.B Retnani, coll. « Bibliothèque arabo-berbère », 2008, 341 p.
- \_\_\_\_\_, *Madame Chrysanthème suivi de Femmes japonaises*, Puiseaux (France), Éditions Pardès 1988, 245 p.
- Michaud, Ginette, *Lire le fragment. Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1989, 316 p.

- Michaux, Henri, *Un barbare en Asie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1967, 232 p.
- Montalbetti, Christine, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 259 p.
- Novarina, Valère, *Devant la parole*, P.O.L. Éditeur, Paris, 1999, 181 p.
- \_\_\_\_\_, *Le théâtre des paroles*, Paris, P.O.L. Éditeur, 1989, 174 p.
- Pasquali, Adrien, *Le tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994, 179 p.
- Picard, Georges, *Le vagabond approximatif*, Paris, Éditions José Corti, 2001, 270 p.
- \_\_\_\_\_, *Nicolas Bouvier, un galet dans le torrent du monde*, Genève, Éditions Zoé, 1996, 157 p.
- Relph, Edward Charles, *Place and placelessness*, Londres, Pion, coll. « Research in planning and design », 1976, 156 p.
- Rinpoché, Sogyal, *Le livre tibétain de la vie et de la mort*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 2003, p. 588 p.
- Roud, Gustave, *Essai pour un paradis suivi du Petit traité de la marche en plaine*, Lausanne, Bibliothèque des arts, 1984, 132 p.
- Roux, Michel, *L'imaginaire marin des Français, Mythe et géographie de la mer*, Paris; Montréal, L'Harmattan, 1997, 220 p.
- Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Éditions Fata Morgana, 1978, 92 p.
- Urbain, Jean-Didier, *L'idiot du voyage. Histoire de touristes*, Paris, Plon, 1991, 271 p.
- Van Der Yeught, Michel, *Le Maroc à nu*, Paris, L'Harmattan, 1998, 189 p.
- White, Kenneth, *L'Esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, 309 p.
- \_\_\_\_\_, *La figure du dehors*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1982, 234 p.